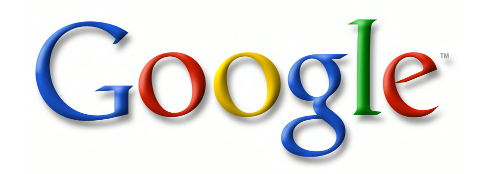
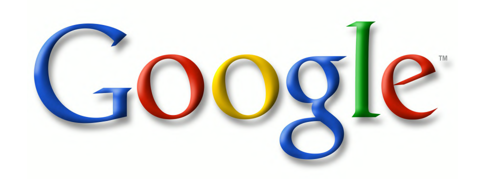
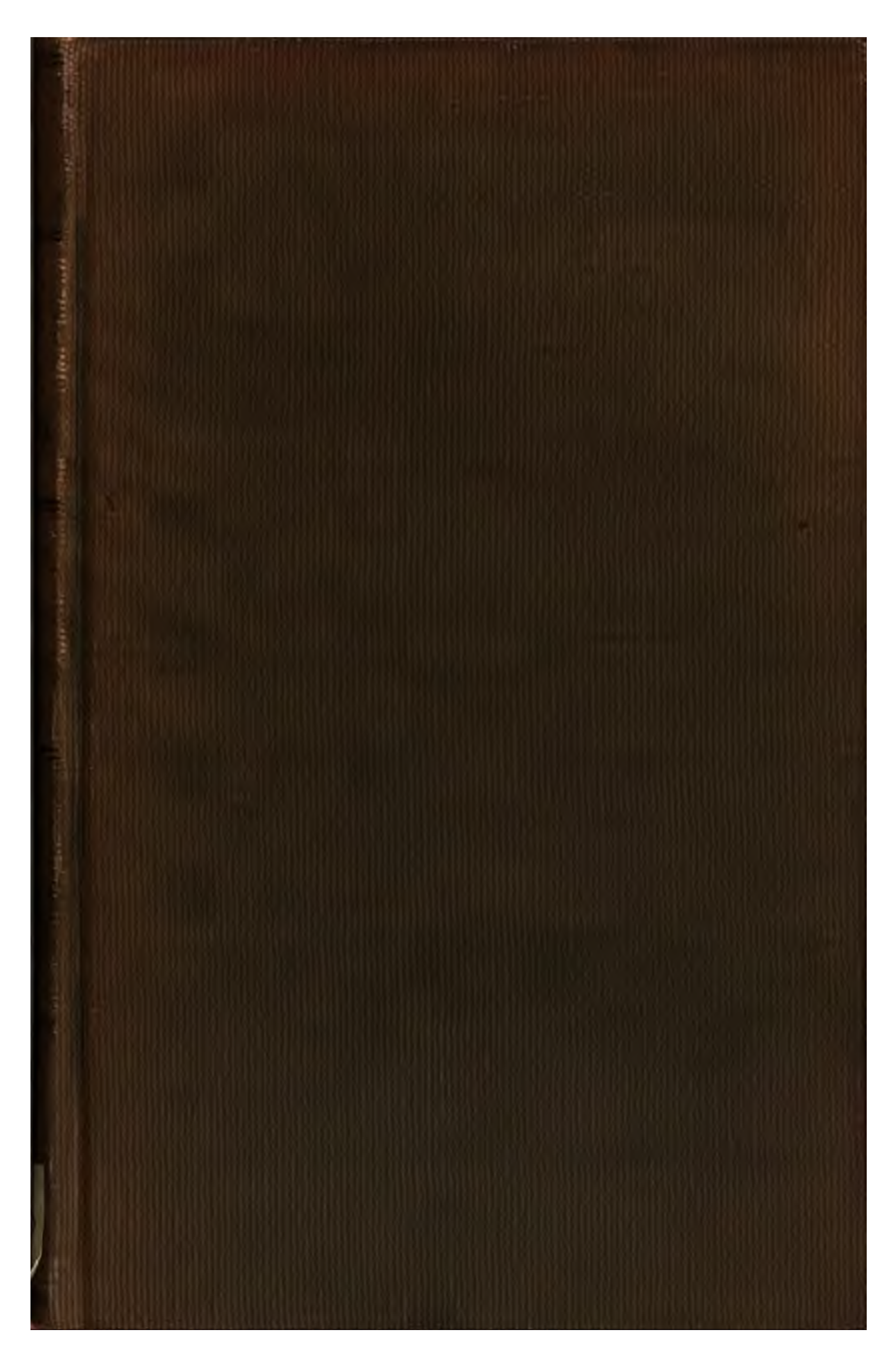
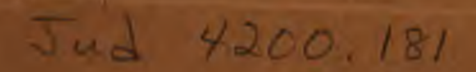
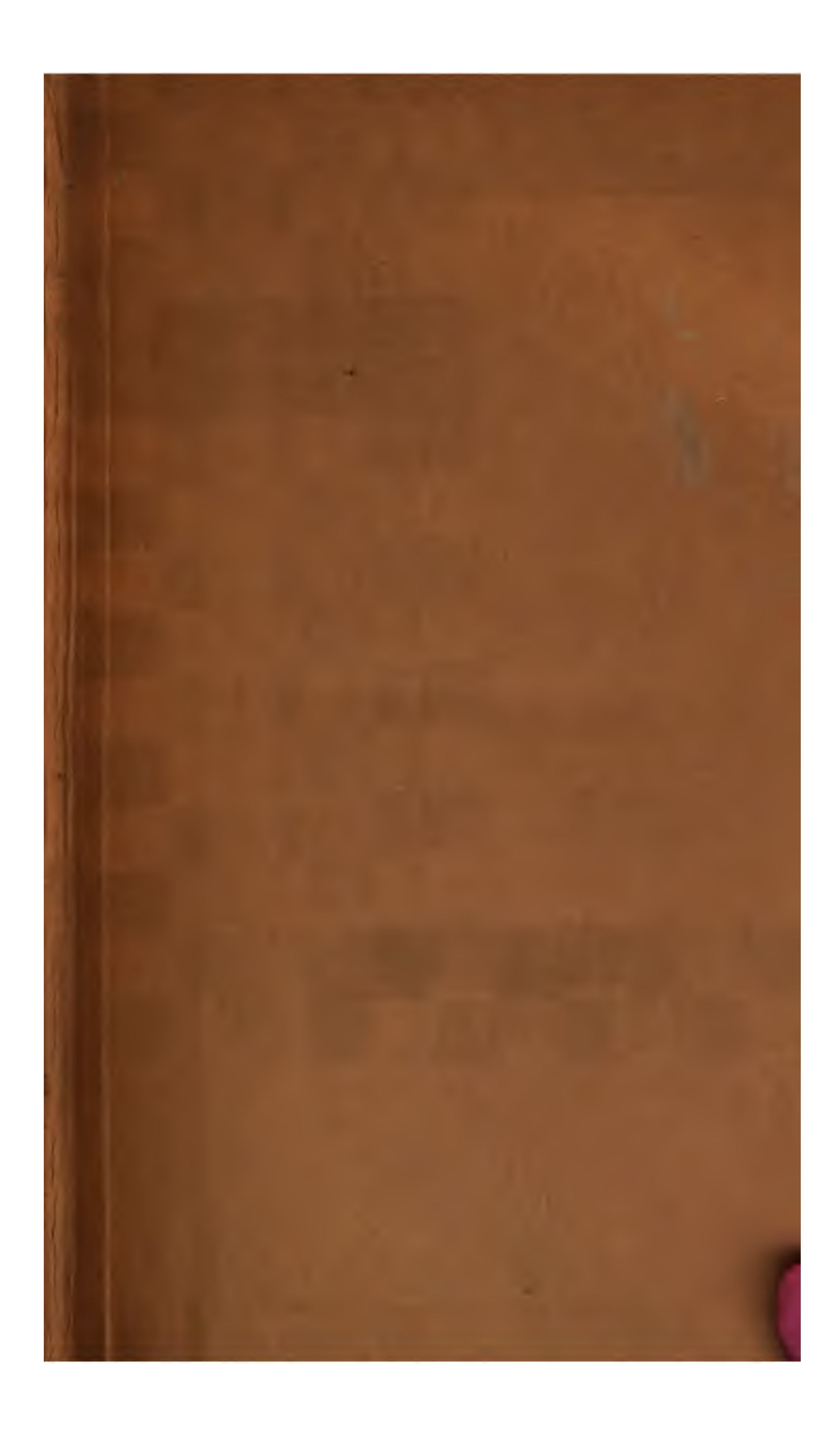










ESSAI

HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR

L'ÉCOLE JUIVE

D'ALEXANDRIE.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve BELIN

ESSAI

HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR

L'ÉCOLE JUIVE

D'ALEXANDRIE,

PAR L'ABBÉ F. JOSEPH BIET,

Ancien élève de l'école des Carmes, Professeur au petit séminaire de Paris.

PARIS,

LIBRAIRIE CLASSIQUE D'EUGÈNE BELIN,

RUE DE VAUGIRARD, N° 52,

DERRIÈRE LE SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.

1854.

A M. L'ABBÉ GRUICE,

SUPÉRIEUR DE L'ÉCOLE DES CARMES,

HOMMAGE DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE.

F. J. BIET.

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

CARACTÈRE DE L'ÉCOLE JUIVE D'ALEXANDRIE.

TROISIÈME PARTIE.

INFLUENCE DE L'ÉCOLE JUIVE D'ALEXANDRIE.

INTRODUCTION.

La loi de Moïse défendait au peuple juif de se mêler aux nations idolâtres qui l'environnaient. Le divin législateur avait compris que le dépôt sacré confié aux enfants d'Abraham serait difficilement conservé dans son intégrité, si la politique, le commerce, ou des alliances avec des étrangères ouvraient aux doctrines séduisantes du paganisme un accès facile dans la Judée. Les prévarications dont l'histoire sainte nous offre si souvent l'affligeant tableau, la chute tristement célèbre du roi Salomon, les concessions coupables faites par l'école juive d'Alexandrie aux doctrines de la Grèce, nous font apprécier en même temps et la puissance de la contagion, et la sagesse des mesures sévères opposées à ses ravages. Les livres saints multiplient les prescriptions les plus rigoureuses pour empêcher l'erreur de pénétrer dans le sanctuaire de la vérité. Les traditions rabbiniques font même mention d'un édit qui mettait au nombre des adorateurs des astres et des plantes

celui qui désertait la terre sainte pour passer dans le pays des faux dieux.

Ces défenses furent des barrières devant lesquelles les Juifs s'arrêtèrent pendant longtemps, les regardant comme infranchissables. Mais le schisme des tribus relâcha les liens si resserrés auparavant de leur nationalité. L'exil dans les montagnes de la Médie, et la captivité de Babylone jetèrent forcément la nation choisie au milieu de toutes les erreurs de l'idolâtrie. Plus tard, les rois d'Egypte et les rois de Syrie, tour à tour maîtres de la Palestine qu'ils se disputaient comme une proie, en transportèrent un grand nombre d'habitants soit à Alexandrie (1), soit à Antioche (2). La nécessité força de diminuer quelque chose de l'ancienne rigueur. On établit des distinctions entre l'émigration forcée et la désertion volontaire. Celle-ci continua d'être considérée comme une trahison (3). Mais les efforts pour l'arrêter devinrent inutiles. Les Juifs avaient appris à franchir les frontières de leur pays. Il ne fut plus nécessaire de leur faire violence. La bienveillance des princes, l'appât d'un pays plus fertile, l'attrait d'un climat plus doux les attirèrent bientôt hors de la patrie (4). La passion du commerce, la soif de l'or les poussa à se disperser

(1) Jos. Ant. jud. l. XII, c. I.
(2) Id. l. XII, c. III.
(3) Petr. Cunæus. De rep. heb. l. II, ch. XXIII, p. 363 et seq.
(4) Jos. Ant. jud. l. XII, c. I.

dans le monde entier. De sorte que, quelque temps avant notre ère, un savant géographe a pu dire qu'on trouvait des Juifs par toute la terre (1), et après l'établissement du christianisme, l'auteur des Actes des apôtres a pu écrire qu'on en voyait chez toutes les nations qui sont sous le ciel (2).

Quelles que fussent les causes de leur émigration, les Juifs, sur la terre étrangère, présentaient, en général, le spectacle qu'ils nous donnent encore aujourd'hui. Ils restaient, pour la plupart, attachés à leur législation, à leurs mœurs et à leurs préjugés (3). S'ils introduisirent dans la religion du Sinaï, qui, en Palestine, resta, comme dans une arche sainte, à l'abri de toute atteinte profane, plusieurs opinions empruntées aux gentils, ce furent ces préjugés mêmes qui les égarèrent, et en même temps leur prosélytisme aveugle, que Dieu ne voulut point seconder parce que la mission des Juifs n'était pas de conquérir, mais de conserver. Il réservait à une religion plus parfaite le miracle d'une propagation dont rien ici-bas ne peut expliquer ni la rapidité, ni l'étendue.

Ce qui contribua à préserver les Juifs, loin de la Palestine, je ne dis pas de toute influence étrangère, mais de l'apostasie et des superstitions monstrueuses au milieu desquelles ils vivaient, ce fut le besoin qu'ils

(1) Strab. apud Jos. Ant. jud. l. XIV, c. 7.
(2) Act. ap. ch. II, v. 5.
(3) Pet. Cun. ib. p. 365.

éprouvèrent de se rapprocher les uns des autres sur le sol étranger, de former des synagogues, de créer des écoles. C'est ce que nous remarquons surtout en Chaldée, en Syrie, en Egypte, longtemps avant J.-C. L'union fit leur force. Ajoutons que Dieu ne voulait pas qu'ils parvinssent à effacer de leur front le signe de leur élection, comme depuis ils n'ont pu faire disparaître celui de leur réprobation. De toutes les écoles juives, la plus célèbre et la plus digne d'attirer l'attention, est sans contredit celle qui fleurit sur la terre antique des Pharaons (1). Les descendants de ceux que Nabuchodonosor avait transportés à Babylone, formèrent, il est vrai, une sorte de nation dans la Chaldée où ils étaient restés, malgré l'édit de Cyrus (2). Ils y possédèrent des richesses immenses (3). Ils offrirent même la souveraine puissance à Hyrcan, qui venait de combattre les Parthes et se rendait vers Hérode. Pour donner un démenti au christianisme, on leur fit plus tard l'application de la célèbre prophétie de Jacob : le sceptre ne sortira point de Juda (4). Mais les Juifs, fixés sur les rives de l'Euphrate, furent toujours si intimement unis à leurs frères de Palestine, qu'ils formèrent un même peuple dans des pays différents. Ils avaient les mêmes usages,

(1) Petr. Cun. ib. p. 358.
(2) Id. ib. p. 86 et sqq.
(3) Id. ib. p. 361 et sq.
(4) Id. p. 87.

les mêmes tendances, le même langage, la même pensée (1). Sur les bords du Nil, il n'en fut pas ainsi. C'est là que le peuple de Dieu se trouva pour la première fois, et d'une manière plus directe, en communication avec la civilisation grecque. Il y parla la langue d'Homère, de Sophocle et d'Euripide. Pendant près de quatre siècles, il travailla dans la capitale des Lagides à concilier Moïse avec Pythagore, Platon, Aristote et Zénon; il lutta contre les gentils, et chercha à les attirer à sa religion. Pour en triompher plus facilement, il s'appuya sur les poëtes, les historiens et les philosophes du paganisme, mais après avoir falsifié leurs ouvrages ou leur avoir attribué ses propres œuvres. Et, cependant, malgré les efforts les plus inouïs et les plus ingénieux artifices, leur législation reste inconnue, méprisée, haïe. Tandis que la religion qui devait, non détruire la loi donnée aux Juifs, mais la compléter, non l'accommoder aux exigences de la philosophie et de la sagesse humaine, mais la rendre plus repoussante encore en y ajoutant la folie de la croix, allait, en peu de temps, triompher du même pays et des mêmes hommes.

Quelle époque faut-il assigner à la formation d'une école juive sur les bords du Nil? Si nous en croyons Aristobule, auteur de Commentaires sur les livres de Moïse, dédiés à Ptolémée Philométor, une colonie de

(1) Id. ib. p. 364 et sq.

Juifs établis en Egypte aurait eu une puissante influence sur les plus illustres philosophes de la Grèce. « Il est évident, dit-il, que Platon a mis à contribution notre législation ; il a étudié avec le plus grand soin chacune des dispositions qu'elle renferme : car, avant Démétrius de Phalère et avant l'empire d'Alexandre et des Perses, d'autres avaient déjà traduit en grec les livres où sont rapportées la sortie d'Egypte des Hébreux, nos concitoyens, la série des miracles opérés en leur faveur, leur entrée dans la terre promise, et l'exposition de leur législation tout entière. Il est donc évident que ce philosophe a fait de nombreux emprunts à nos livres, car ses connaissances étaient vastes comme celles de Pythagore qui a transporté dans son corps de doctrines plusieurs des nôtres (1). »

Et plus loin :

« Il me semble que Pythagore, Socrate et Platon avaient pris une profonde connaissance de nos livres et en avaient bien traduit le sens, quand ils disaient qu'ils entendaient la voix de Dieu en contemplant la création et la disposition de cet univers, œuvre admirable de la Divinité. » (2)

Il est vrai que le Juif d'Alexandrie ne dit pas expressément que cette ancienne traduction eût été composée en Egypte, où on l'aurait mise sous les yeux des

(1) Eus. Pr. ev. lib. XIII, c. XII.

(2) Id.

sages de la Grèce dont il fait mention. Mais si nous rapprochons de la citation d'Eusèbe une tradition à laquelle Aristobule semble avoir donné naissance, celle des fondateurs de l'école Italique et de l'Académie conversant sur les bords du Nil avec des disciples de Moïse, il nous sera facile de comprendre toute la pensée du péripatéticien. Nous n'en pouvons douter, il fait remonter la fondation d'une école juive en Egypte bien avant Alexandre le Grand.

L'auteur de l'histoire faussement attribuée à Aristéas confirme l'assertion du philosophe juif lorsqu'il raconte que longtemps avant Ptolémée, fils de Lagus, les Juifs étaient déjà passés plusieurs fois en Egypte : d'abord, comme auxiliaires de Psammétique contre les Ethiopiens ; puis à la suite d'un roi de Perse (1), probablement Artaxerxès Ochus.

Mais quelle confiance accorder à ce dernier, en qui tous les critiques ont reconnu un faussaire, auteur d'un roman plutôt que d'une véritable histoire? Et sa narration ne perd-elle pas son autorité devant les témoignages positifs d'Hérodote (2) et de Diodore de Sicile (3)? D'après ces historiens, ce furent des soldats d'Ionie et de Carie qui furent appelés au secours de Psammétique, et s'établirent en Egypte. Ils ne font nulle mention des Juifs. Quant à Aristobule, le frag-

(1) Bibl. Patrum. Aristeæ Hist. LXX. Script. sac. Interp., t. II, p. 466.
(2) Her. l. II, p. 179, ed. Wess.
(3) L. I, p. 77, ed. Wess.

ment que nous a conservé Eusèbe Pamphile (1) nous le montre très-habile dans un art où ses concitoyens d'Alexandrie excellèrent : celui d'employer le mensonge pour relever la gloire de la nation juive aux yeux des Grecs et des Egyptiens. Pour l'auteur des Commentaires sur Moïse, la version des Septante avait paru trop tard. Pythagore et Platon n'avaient pu en profiter. Il eut recours pour se donner raison à une assertion qui paraît dénuée de fondement, mais qui cependant prit de la consistance et devint pour ses concitoyens une vérité clairement démontrée.

L'Ecriture sainte nous apprend, il est vrai, que les Juifs s'établirent en Egypte quand la Palestine eut été ravagée pour la première fois, et Jérusalem saccagée par les Assyriens. Lorsque Godolias, gouverneur de la Judée pour Nabuchodonosor, eut été tué par Ismaël (2), les Juifs restés dans leur patrie, redoutant le courroux du vainqueur irrité, se réfugièrent en effet sur les bords du Nil, contre la volonté de Jérémie (3). Mais ils ne purent se dérober aux malheurs dont le prophète les avait menacés. Le roi d'Assyrie se jeta sur l'Egypte, défit Amasis; les Juifs qui ne périrent point par la famine ou le glaive furent conduits en captivité à Babylone.

Ainsi, rien ne prouve que, avant Alexandre le Grand,

(1) Eus. Pr. ev. l. XIII, c. XII.
(2) Jérém. c. XLVIII, v. 2 et sqq.
(3) Id. c. XLIX, v. 10 sqq. et c. L, v. 7.

des habitants de la Palestine aient fixé leur séjour en Egypte. De plus, si quelques rares adorateurs du vrai Dieu passèrent dans ce royaume, ils ne purent ni s'unir par aucun lien commun, ni former une école. Jamais les Egyptiens ne l'eussent souffert. La protection des Ptolémées ne fut pas toujours pour leurs sujets israélites un rempart assez puissant dans Alexandrie, où la population grecque leur était favorable (1). Comment donc, privés de l'appui des rois, auraient-ils pu se réunir en paix, lire les livres de la loi, les interpréter et prier leur Dieu, sous les yeux d'un peuple animé contre eux de la haine la plus invétérée? Les sujets de collision devaient se présenter sans cesse entre des hommes également attachés à leurs préjugés nationaux, à leurs mœurs, à leur religion (2). Si l'Egyptien qui ne voulait pas s'abaisser jusqu'à admettre un étranger à sa table (3) avait un mépris plus grand encore pour le Juif qu'il considérait comme son ancien esclave (4), le disciple de Moïse pouvait irriter l'adorateur des idoles en lui disant en d'autres termes les pensées des vers d'Anaxandride, cité par Athénée (5).

« Nous ne pouvons nullement nous accorder avec

(1) Macc. l. III passim.
(2) Jos. c. Ap. l. I, ch. IX.
(3) Petr. Cun. lib. cit. p. 45 et sq.
(4) Id. p. 46.
(5) Ath. l. VII, Deipn., p. 299 F.

vous : nos mœurs, nos lois sont, à tous égards, en contradiction. Vous adorez le bœuf; nous l'immolons aux dieux. Vous croyez que l'anguille est une très-grande divinité; nous la considérons comme un excellent mets. Vous adorez le chien; nous le battons quand il dérobe notre poisson. Vos chats sont-ils malades ? vous versez des larmes; nous les tuons avec plaisir. La musaraigne est en très-grande vénération chez vous; chez nous, il n'en est rien. »

Nous ne nous arrêterons pas à discuter l'existence d'une traduction grecque antérieure à celle que l'on attribue aux Septante. Aristobule a été abandonné sur ce point même par la plupart de ses coreligionnaires (1). Ils ont refusé de s'associer à la défense d'une proposition aussi étrange. L'anachronisme leur a paru sans doute trop grossier. A quoi bon une version grecque des livres saints dans un pays où cette langue était presque inconnue ? Comment les Juifs eux-mêmes pouvaient-ils avoir l'idée de s'en servir, puisque ce n'est qu'après l'expédition d'Alexandre qu'ils ont commencé à la cultiver, ainsi que les habitants de l'Asie et du reste de l'Egypte (2).

Nous ne pouvons donc, malgré le désir que nous aurions de montrer, avec l'école juive, les livres saints comme la source commune où puisèrent Py-

(1) Bibl. Patrum, t. II, p. 476.

(2) Voyez Brucker, Hist. crit. phil. t. I, p. 635 et sqq.

thagore, Socrate et Platon, faire violence à l'histoire et donner à des faits douteux une certitude qu'ils ne sauront jamais avoir. On peut aussi refuser de croire à des entretiens qui auraient initié en Egypte les plus célèbres philosophes du paganisme à la connaissance des doctrines de la religion juive. D'abord, ce qu'on raconte de leurs voyages est rempli d'incertitude; ensuite, il faudrait qu'ils eussent rencontré des Juifs dans le pays qu'ils parcouraient; que ceux-ci eussent pu et voulu communiquer avec eux. Les Israélites prenaient, dans les temps reculés, tant de soin de cacher leurs dogmes, qu'il n'est pas probable qu'ils aient consenti à les divulguer à des voyageurs inconnus. De l'aveu même de Josèphe, la nation juive a toujours été très-méprisée pour sa philosophie (1). Comment donc se serait-on adressé à elle pour en recevoir des leçons? D'ailleurs les vérités que l'on croit empruntées à la doctrine de Moïse sont les restes d'une très-antique tradition répandue sur la terre depuis les patriarches, ou elles ont un sens bien différent de celui que l'on a quelquefois voulu leur donner, ou enfin elles sont de celles qui semblent accessibles à la raison naturelle. Il ne faut pas oublier que, de tout temps, la gloire de la véritable religion fut de voir les esprits les plus élevés n'arriver à rendre leur nom immortel qu'en restant d'accord avec elle, ou en entrevoyant, même à travers des

(1) Jos. contr. Ap. l. I, c. VIII.

nuages, quelques-unes des vérités qu'elle enseigne.

Ce fut le conquérant de l'Asie qui, en transportant des Juifs (1) dans la cité qu'il venait de fonder en Egypte, rassembla à Alexandrie les premiers éléments d'une école distincte de celles de Jérusalem. Sous le règne des premiers Lagides s'éleva le monument qui en signale l'existence, la formation définitive et les tendances. Nous voulons parler de la version dite des Septante, ouvrage des Juifs de l'Egypte, comme nous le prouverons dans la suite. A partir de l'époque des Ptolémées, il nous devient possible de suivre les développements et l'histoire de l'existence politique de la colonie juive fixée sur les bords du Nil.

Elle était très-peu nombreuse lorsque le vainqueur des Perses l'établit dans la nouvelle capitale de l'Egypte, en lui accordant les mêmes priviléges qu'aux Macédoniens et aux Grecs (2). Mais Nicanor, général de Ptolémée Soter, vainqueur de la Palestine, l'augmenta de plus de cent vingt mille hommes arrachés à leurs foyers (3). Le fils de Lagus lui-même, au retour d'une expédition qu'il commanda en personne, attira un peu plus tard à sa suite une foule nombreuse d'Israélites gagnés par sa douceur et sa bienveil-

(1) Jos. contr. Ap. l. II, p. 1063 ed. Gen.

(2) Jos. ib.

(3) Jos. Ant. jud. l. XII, c. I et II.

lance (1). Il ne fut pas moins favorable aux Juifs qu'Alexandre lui-même (2). Il s'en servit comme de gardes fidèles pour s'assurer les places fortes de l'Egypte (3). Son fils Ptolémée Philadelphe n'a pas été, à la vérité, un admirateur enthousiaste de Moïse et de sa législation, comme le raconte le roman d'Aristéas (4); mais il fut assez habile politique pour ne pas inquiéter les Juifs dans leur culte et leurs travaux sur la loi. Ptolémée III, qui offrit des sacrifices dans le temple de Jérusalem en action de grâces du succès de son expédition de Syrie (5), ne dut pas être hostile à ses sujets qui adoraient le même Dieu dans sa capitale. Philopator suscita, il est vrai, une cruelle persécution contre les Juifs d'Egypte pour se venger de ceux de la Judée (6). Le troisième livre des Macchabées nous en a conservé toutes les horreurs dans leurs moindres détails; mais le même livre nous apprend que le calme succéda bientôt à la tempête.

Après le règne agité d'Epiphane Ier, les Juifs d'Alexandrie, s'il faut en croire Josèphe, montèrent en quelque sorte sur le trône avec Philométor (7). Ils furent, par Onias et Dosithée, maîtres des troupes et

(1) Jos. Ant. jud. l. XII, c. I.
(2) Jos. contr. Ap. lib. II, p. 1063.
(3) Id. ib.
(4) Arist. Histor. LXX Scr. s. int. p. 476.
(5) Jos. cont. Ap. l. II, p. 1064.
(6) Macc. l. III passim.
(7) Jos. cont. Ap. l. II, p. 1064..

des destinées du royaume des Lagides (1). Un temple, comme celui de Jérusalem, fut bâti à Héliopolis, sur la demande d'Onias et avec l'autorisation du monarque (2). Un Juif, Aristobule, avait été chargé de l'éducation d'un prince, de Philométor lui-même, suivant les uns; de son frère, suivant les autres (3). La persécution qui frappa, sous Ptolémée VII, le Musée d'Alexandrie, et occasionna la dispersion d'un grand nombre de membres de ce corps savant, n'atteignit pas les Juifs (4). Josèphe est tombé dans une grave erreur en représentant ce roi comme le persécuteur de sa nation (5). Il a confondu, selon la remarque de dom Calmet, Ptolémée Philopator avec Ptolémée Physcon. Le troisième livre des Macchabées ne nous laisse aucun doute sur ce point. Les successeurs de ces princes laissèrent aux Juifs d'Alexandrie, dont les cruautés des rois de Syrie avaient considérablement grossi les rangs, leurs priviléges et la tranquillité; Cléopâtre se montra moins bienveillante (6). Elle leur refusa du blé dans un temps de famine; elle voulait les massacrer tous lorsque la ville d'Alexandrie fut prise par César (7). Le vainqueur de Pompée

(1) Id. ib. p. 1064.
(2) Jos. Ant. jud. lib. XIII, c. VI.
(3) Brucker. Hist. crit. ph. t. II, p. 698 sqq.
(4) Matter. Hist. de l'école d'Alex. t. I, p. 208, 209.
(5) Jos. c. Ap. p. 1064.
(6) Jos. contr. Ap. p. 1064.
(7) Id. ib.

récompensa la population juive des secours qu'elle lui avait prêtés et lui accorda sa protection (1). Auguste, par des ordonnances et des rescrits (2), le sénat, dans des actes authentiques, attestèrent plus tard qu'elle avait bien mérité de l'empire romain (3). Philon, le représentant le plus illustre de l'école juive d'Alexandrie, nous apprend qu'après Tibère, qui ne fut pas l'ennemi des Israélites (4), les haines les plus ardentes éclatèrent contre ses coreligionnaires dans la capitale de l'Egypte et aux environs, où leur nombre s'élevait à plus d'un million. Des attaques furent dirigées contre eux de toutes parts. Les Egyptiens employèrent tour à tour le ridicule, la calomnie, les persécutions cruelles, le meurtre et le pillage. Mais la cause de leur ruine devait venir d'un autre endroit. La chute de Jérusalem consomma non-seulement l'extermination ou la dispersion d'un grand nombre d'habitants de la Palestine, mais elle se fit sentir aussi dans toutes les colonies juives jadis florissantes (5). A Alexandrie, des essais de révolte suscités par les réfugiés de la Judée et des esprits turbulents occasionnèrent des édits sévères de la part de Titus (6), et enfin l'interdiction définitive

(1) Id. p. 1063, 1064.
(2) Jos. Ant. Jud. l. XVI, c. X.
(3) Jos. contr. Ap. l. II, p. 1064.
(4) Phil. Judæus, ed. Mangey, t. II, p. 568, 569.
(5) Jos. De bello jud. l. VII, c. XXIX, XXX.
(6) Id. ib.

du temple d'Héliopolis (1). D'autre part, le christianisme envahit peu à peu la capitale de l'Egypte, comme le reste de l'empire. Parmi les Juifs, ceux qui n'embrassèrent pas la religion nouvelle, ne laissèrent plus assez de traces pour qu'on puisse les distinguer et les suivre.

Voilà le tableau rapide de l'état politique des Juifs de l'Egypte, tel que nous le trouvons dans l'historien Josèphe. Durant cette succession de près de quatre siècles, les disciples de Moïse sont-ils restés muets dans une cité où ils étaient si nombreux, où ils jouirent, en général, d'une complète liberté? Se sont-ils contentés de leurs livres sacrés, sans produire aucune œuvre nouvelle, soit pour nourrir leur piété, soit pour défendre leur religion attaquée, soit enfin pour en étendre les conquêtes? Il faudrait, pour le penser, ne connaître ni le caractère des Juifs, ni leur activité, ni leurs habitudes. A Jérusalem, outre les livres canoniques, ils en avaient composé un grand nombre d'autres, dont il ne nous reste que les titres et quelques courts fragments; le livre de l'Alliance(2), celui de Samuel (3), ceux de Nathan et de Gad (4), le livre de Hénoch (5), de Sannès et de Mambrès (6),

(1) Id. ib.
(2) Exod. c. XXIV, v. 7.
(3) Lib. Reg. I, c. X, v. 25.
(4) Paralip. I, c. XXIX, v. 29.
(5) B. Jud. epist. v. 14, 15.
(6) Jonatham in Numeros, XXII, 22.

et une infinité d'autres (1). En Chaldée, des livres apocryphes, attribués soit à Melchisédech, soit à Abraham, à Isaac ou à Jacob, soit à Hydaspes (2) ou à Bérose (3), prouvent que les exilés, sur les rives de l'Euphrate, ne pouvaient rester dans l'inaction et le silence. Des recherches sur l'école juive d'Antioche et des autres villes où les Israélites s'établirent, nous feraient sans doute découvrir les véritables auteurs de livres supposés, ou d'interpolations faites dans les ouvrages des philosophes de l'antiquité.

Nous nous étonnions de ne trouver à Alexandrie que quelques rares écrivains dans les rangs des Juifs, tandis qu'ils paraissent avoir été, en tous temps, si nombreux ailleurs. Les historiens de cette nation, les écrivains ecclésiastiques, ne mentionnent, en effet, que les auteurs inspirés des livres de l'Ecclésiastique et de la Sagesse, et son traducteur, le petit-fils de Sirach, puis Aristobule et Philon le Juif. Nous ne pouvions nous expliquer une telle disette d'ouvrages que par l'incendie qui dévora à différentes époques les bibliothèques d'Alexandrie. Mais, après avoir examiné certaines œuvres apocryphes et quelques fragments attribués par Josèphe ou les Pères des premiers siècles de l'Eglise à des poëtes, à des his-

(1) V. P. Victor Vaillant, De historicis qui ante Josephum res judaïcas scripsére. c. III.

(2) Dom Cellier, Hist. gén. des aut. sacrés, t. I, p. 470 et sqq.

(3) P. M. Cruice, De Flavii Josephi auctoritate, p. 30 et sqq.

toriens ou à des philosophes grecs, nous avons cru y reconnaître la main des Juifs de l'Egypte. Nous nous sommes alors proposé de chercher ce qui leur appartient et de leur rendre leur bien.

Avouons cependant que nous n'avons pu dresser une liste exacte de tous leurs travaux. Un examen plus étendu conduirait à la découverte de falsifications plus nombreuses ou d'interpolations que nous n'avons pas mentionnées ici. Nous laissons à de plus habiles le soin de combler les lacunes de ce modeste essai. Nous nous sommes borné à signaler quelques-uns des ouvrages qui sont de nature à faire mieux connaître les tendances particulières de l'école juive d'Alexandrie. C'est ce que nous nous sommes proposé dans la première partie de nos recherches. Nous n'avons pas voulu nous occuper des livres ou des fragments généralement reconnus pour avoir été composés par des Juifs habitant la capitale des Lagides. Il était inutile de discuter sur leur authenticité que personne n'attaque. En effet, tous les critiques avouent que les livres sacrés dont j'ai parlé plus haut, les Commentaires sur Moïse dont Eusèbe nous a conservé quelques fragments et les ouvrages de Philon sont sortis de la ville savante des Ptolémées.

Dans une seconde partie, nous nous sommes efforcé de tracer rapidement le caractère particulier de l'école juive de l'Egypte, et dans une troisième,

de rechercher quelle fut son influence sur les païens, sur les Juifs et les auteurs ecclésiastiques des premiers siècles de l'Eglise.

PREMIÈRE PARTIE.

OUVRAGES SORTIS DE L'ÉCOLE JUIVE D'ALEXANDRIE.

CHAPITRE PREMIER.

TRAVAUX SUR L'ÉCRITURE SAINTE.

I. — *Version des Septante.*

La traduction des livres de l'Ancien Testament, attribuée, par les uns à soixante-dix, par les autres à soixante-douze vieillards envoyés de Jérusalem à Alexandrie par le grand prêtre Eléazar, sur la demande de Ptolémée Philadelphe (1), eut pour véritables auteurs les Juifs établis dans la capitale des Lagides. La plupart des critiques de nos jours en

(1) Aristeæ Hist. LXXII int. Bibl. Patr. l. II, p. 467, 468.

conviennent après J.-L. Vivès (1), J. Scaliger (2), Hody (3) et Van-Dale (4), qui les premiers attaquèrent l'opinion contraire généralement acceptée avant le dix-septième siècle, sans doute parce qu'on ne l'avait pas examinée assez sérieusement.

Quels sont, en effet, les fondements sur lesquels elle repose? L'histoire d'Aristéas, ouvrage apocryphe dont personne, malgré les savants ouvrages d'Is. Vossius, de Whiston et de Valton, ne reconnaît aujourd'hui l'autorité. Quelle peut être la valeur d'une narration remplie des contradictions les plus évidentes (5), et composée plus d'un siècle après le fils de Ptolémée Soter par un écrivain qui se dit contemporain de Philadelphe et le capitaine de ses gardes (6)? Aristobule, également induit en erreur lorsqu'il a affirmé que la version complète de tous les livres des Juifs fut composée sous le règne de Ptolémée II, et confiée aux soins de Démétrius de Phalère (7), n'a pas fait la moindre allusion aux prodiges qui, d'après Aristéas, ont accompagné la merveilleuse traduction. La fable qui a égaré les Juifs d'Alexandrie et plus tard les chrétiens, on ne

(1) Dans une note sur Aug. De civ. Dei, XVIII, 42.
(2) Animadvers. ad Eus. Chr. num. MDCCXXXIV.
(3) Contr. Hist. Arist. de LXX int.
(4) Diss. sup. Ar. de LXX int.
(5) Spittler. De usu vers. Alex. ap. Jos. Gott. 1779. — Reinhard. De vers. Alex. auctoritate et usu.
(6) Arist. Hist. p. 466.
(7) Eus. P. ev. l. XIII, c. XII.

peut en douter, est sortie entièrement de l'imagination d'un faussaire qui ne s'est même pas soucié de la vraisemblance. Pourquoi le roi d'Égypte, qui avait dans sa capitale des exemplaires de la loi mosaïque, et une foule de Juifs versés dans la connaissance du grec pour les interpréter, aurait-il envoyé chercher, à si grands frais, un livre et des traducteurs en Palestine, où, très-probablement, l'on ignorait complétement encore la langue des vainqueurs de l'Asie. Alexandre n'avait-il pas laissé aux habitants de Jérusalem, à la prière du grand prêtre Jaddus, le droit de vivre selon les mœurs et les coutumes de leurs ancêtres (1)? Il ne leur avait imposé ni garnison, ni aucune des obligations qui mettent un peuple dans la nécessité d'apprendre rapidement la langue de ses vainqueurs. Josèphe ne dit point que Ptolémée Soter, à qui il reproche à tort sa perfidie dans une expédition qu'il ne dirigeait pas, ait été plus exigeant que celui dont il avait été le général, avant d'être roi (2). Comment donc, dans une cité qui cultiva plus tard, il est vrai, la langue grecque, les livres du Nouveau Testament le prouvent, mais qui ne le fit que lentement et comme à regret, aurait-on trouvé, vers la fin du règne de Soter, soixante-douze vieillards habiles hellénistes? Le faussaire n'a pas pensé que ce qui était possible dans son siècle ne l'était pas dans un temps où la haine des Israélites

(1) Jos. Ant. Jud. l. XI, c. VIII.

(2) Id. ib. l. XII, c. I.

poursuivait les partisans de la science grecque, et n'était point adoucie par l'habitude ou le prétexte dont se servaient ceux qui négligeaient l'idiome paternel, d'obéir aux ordres despotiques d'un tyran. Car il est probable que c'est Antiochus Epiphane (1), dont les édits forcèrent Jérusalem à adopter pour un temps les lois, les mœurs, les divinités de la Grèce, qui l'obligea aussi à en prendre le langage. Encore les préjugés contre lui ne s'effacèrent-ils jamais entièrement. Josèphe nous apprend que l'étude des langues était fort peu considérée, de son temps, en Palestine (2). On la regardait comme une occupation profane convenant mieux à des esclaves qu'à des hommes libres. Cet historien ne devait pas éprouver, en se livrant à de telles études, le même scrupule que ses compatriotes restés fidèles à leur pays et à leurs croyances; il nous raconte cependant qu'il fut obligé de se faire aider pour traduire ses ouvrages en grec (3). Comment donc, peu de temps après Alexandre, des hommes sortis de la même ville auraient-ils servi d'interprètes grecs parmi leurs frères d'Egypte, accoutumés à vivre avec les Macédoniens? Si la version des Septante était l'ouvrage de soixante-douze vieillards tirés des tribus qui, à l'époque des Lagides, quoi qu'en dise Aristéas, n'étaient plus au nombre de

(1) Macc. I, 56, sqq.
(2) Jos. Ant. jud. l. xx, ch. 9.
(3) Jos. c. Ap. I, 9.

douze (1), les habitants de la Palestine lui auraient fait aussitôt le plus bienveillant accueil. Ils ne l'adoptèrent que plus tard. Au moment même où elle parut, les Juifs de Jérusalem regardaient encore comme un crime de révéler à des étrangers les mystères de leurs livres sacrés. Les anecdotes que le faux Aristéas met dans la bouche de Démétrius de Phalère (2), me paraissent avoir au moins le mérite d'entrer parfaitement dans le sentiment de la nation choisie, si elles n'ont pas celui de la vérité. L'hôte de Ptolémée Lagus, dit l'historien, affirmait à Philadelphe avoir appris de Théopompe que voulant traduire en langage vulgaire quelques passages de la loi juive, il avait été frappé d'aliénation durant plus de trente jours. Il conjura Dieu de lui révéler la cause de son mal, et il apprit, dans un songe, qu'il était ainsi tourmenté, pour avoir voulu, dans ses ouvrages, dévoiler à des profanes les secrets de Dieu. Il interrompit son travail, il se trouva aussitôt guéri. « J'ai appris moi-même de Théodote, auteur tragique, continue Démétrius, qu'ayant voulu reproduire dans un drame quelques traits de la Bible, il fut atteint subitement d'une ophthalmie violente. Il ne guérit que longtemps après, car ayant soupçonné la cause de son mal, il apaisa, par ses prières, la Divinité offensée.

Les traditions thalmudiques sont d'accord avec le

(1) J. Scal. Animadvers. ad Eus. Num. MDCCXXXIV.

(2) Arist. ib. p. 476.

faux Démétrius de Phalère. Elles nous apprennent que l'on avait institué à Jérusalem, le VIII du mois de Thebeth, un jeûne solennel pour l'expiation de l'acte coupable qui avait fait passer la loi dans une langue profane (1). Elles ajoutent que des ténèbres épaisses couvrirent la surface de la terre, lorsque les Alexandrins eurent l'audace de consommer leur iniquité. La haine dont les Juifs de la Palestine furent presque toujours animés contre leurs coreligionnaires de l'Egypte n'a certainement pas d'autre origine. De là ces querelles et ces rixes sanglantes qui se renouvelaient si souvent dans la capitale de la Judée (2) entre les citoyens de Jérusalem et les Alexandrins qui avaient, à Jérusalem même, une synagogue particulière, parce qu'ils n'étaient pas reçus dans celles de la ville sainte (3). Le témoignage des Gémaristes de Babylone donne un nouveau poids à ce que nous avons dit jusqu'ici. Ils attribuent aussi la traduction mise sous le nom des Septante, aux Juifs fixés dans la ville d'Alexandrie.

Le dialecte de cette version indique des traducteurs exercés depuis longtemps au langage de la capitale des Lagides. Je sais que les Macédoniens qui envahirent l'Egypte et imposèrent peu à peu la langue grecque à la population juive et égyptienne du pays conquis, furent aussi les vainqueurs de la Palestine

(1) J. Scal. ib.
(2) Id. ib.
(3) J. Scaliger. Anim. ad Eus. chr. p. 124.

et de la Syrie. Par conséquent, ce n'est qu'avec une extrême prudence qu'il faut attribuer aux seuls Juifs d'Alexandrie certaines formes qu'on aurait pu, sous la même influence, employer aussi à Jérusalem. Cependant, nous pouvons sans témérité admettre avec Fr. Guil. Sturz (1), d'accord en cela avec la plupart des grammairiens de l'antiquité (2), et plusieurs critiques modernes, que trois caractères principaux distinguent entièrement l'idiome alexandrin des autres (3). Le premier consiste dans des terminaisons particulières données à certains temps des verbes. Ainsi, les écrivains d'Alexandrie, non point ceux qui s'adressaient aux savants, mais ceux qui s'adressaient seulement au peuple (4), disaient :

ἐλήλυθαν et ἀπελήλυθαν pour : ἐληλύθασι et ἀπεληλύθασι.

πέφρικαν pour πεφρίκασι.

εἶπον pour εἶπε (5).

Ils ajoutaient σα à la troisième personne plurielle de l'imparfait et de l'aoriste second (6). Exemples :

εἴχοσαν pour εἶχον.

ἤλθοσαν pour ἦλθον.

Ils donnaient un redoublement à quelques verbes

(1) Fred. G. Sturz. De dial. Maced. et Alex.

(2) Id. § 9, p. 50-65.

(3) Sturz, ib. p. 57 et sqq.

(4) Id. p. 51-52.

(5) Id. p. 62.

(6) Id. p. 58.

qui n'en prennent pas, ou changeaient la place de l'augment.

Ils employaient τεθέληκα au lieu de ἠθέληκα.

ἀνήγκακα au lieu de ἠνάγκακα (1).

Enfin, les Alexandrins créèrent des expressions nouvelles (2).

Or, si nous prenons la traduction alexandrine, nous y trouverons les formes particulières que les grammairiens et les philologues assignent comme le caractère distinctif du dialecte alexandrin. Nous ne ferons ici aucune citation, pour y montrer les deux premiers caractères signalés par Sturz. Nous nous contenterons de renvoyer aux observations que nous présente une récente édition des Septante (3).

Nous insisterons davantage sur les mots nouveaux que le savant critique, notre guide en cette matière, a reconnus chez les Alexandrins. Il en est plusieurs dont les traducteurs grecs de l'Ancien Testament font usage, qui n'ont pu être connus et employés que par des habitants d'Alexandrie. Les soixante-douze vieillards, venus de Jérusalem, supposons qu'ils aient parlé la langue grecque, et que les Macédoniens leur eussent donné les autres formes dont j'ai parlé, ne pouvaient se servir de ces expressions toutes locales.

(1) Id. p. 64.
(2) Id. p. 65.
(3) Vet. Test. græc. juxta Sept. interp. curâ et studio J. N. Jager, t. II, ad finem.

Ainsi ἄχι, avec le sens de verdure naissant dans la prairie, est un mot particulier à l'Egypte (1), et cependant les Septante l'emploient très-souvent. Il en est de même de οἴφι (2), de Ῥεμφάν (3), de πάπειρος (4), de πυραμίς et de plusieurs autres. Les traducteurs appellent l'Urins et le Thummins ἀληθεία, cette image que le grand prêtre d'Egypte portait sur le dos.

Un grand nombre d'écrivains ecclésiastiques, et parmi eux saint Jérôme, et dans les temps modernes Dom Calmet, ont remarqué des erreurs si nombreuses et si considérables dans cette traduction qu'il leur a été impossible de supposer dans ses auteurs une connaissance parfaite de l'hébreu.

« Souvent les Septante, dit D. Calmet, ont lu dans le texte hébreu autrement que nous n'y lisons aujourd'hui : quelquefois leur leçon est plus correcte que la nôtre; et quelquefois aussi elle est plus fautive. On peut consulter sur cela le grand ouvrage de Louis Capelle, intitulé : CRITICA SACRA, où il montre, par une infinité d'exemples, que les Septante s'éloignent très-souvent du texte hébreu. D'autres critiques, comme Leclerc, remarquent que souvent ils traduisent au hasard, et par pure conjecture; qu'ils sont inconstants dans leur traduction du même mot hé-

(1) Sturz, ib. p. 88.
(2) P. 92.
(3) P. 94.
(4) P. 93.

breu; que quelquefois ils ajoutent ou corrigent, ou retranchent quelque chose de leur texte; que d'autres fois ils omettent certains termes; qu'ailleurs ils en suppléent; que souvent leur texte est corrompu et chargé de gloses inutiles: défauts que saint Jérôme leur avait reprochés en quelques endroits.

« Dans plusieurs livres de l'Ecriture, les Septante ou leurs copistes, ont fait de si grandes transpositions, que l'on ne sait à quoi en attribuer la cause. Il y a dans le Pentateuque des endroits où ils sont plus remplis et plus étendus que le texte hébreu des Juifs, et d'autres où ils semblent avoir plutôt suivi le texte samaritain que l'hébreu; ce qui a fait croire à quelques savants, qu'ils pourraient bien avoir traduit sur le texte samaritain, et à d'autres, que le samaritain avait été touché sur les Septante. D'autres ont trouvé tant de différence entre le texte hébreu et leur version, qu'ils ont soupçonné qu'ils avaient traduit sur le chaldéen ou sur le syriaque. Dans les livres de Josué, ils ajoutent plusieurs villes qui ne sont plus dans l'hébreu. Il y a de très-grandes transpositions et de grands changements dans les livres des Rois, dans les Proverbes, dans l'Ecclésiastique, dans Job, dans les Prophètes, et jusqu'ici il ne s'est trouvé personne qui ait donné de bonnes raisons de ces renversements. L'ordre que les petits prophètes tiennent entre eux dans l'hébreu n'est pas le même que celui qui leur est donné dans la version des Sep-

tante. Toutes ces variétés sont très-anciennes, puisqu'elles se trouvent dans les plus anciens manuscrits et dans l'édition romaine, qui passe pour la plus parfaite de toutes, quoique les critiques y remarquent encore des choses qui sont différentes de ce que les anciens Pères ont cité des Septante. »

« Les Juifs ont remarqué treize endroits qu'ils croient avoir été changés exprès par les Septante; mais il s'en faut bien qu'ils aient compris dans ce nombre toutes les diversités de leur texte. Saint Jérôme avance une chose qui serait fort peu avantageuse à la réputation des Septante, si elle était prouvée; c'est que ces interprètes ont souvent traduit d'une manière peu conforme à l'hébreu, de peur de découvrir aux pays certains mystères qu'ils n'étaient pas encore capables de bien entendre; en sorte que, par exemple, quand ils rencontraient quelques passages où il était clairement fait mention du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de crainte que les gentils ne soupçonnassent les Juifs d'adorer plusieurs dieux, ou ils les ont ornés, ou ils les ont traduits dans un autre sens (1). »

« Le même saint Jérôme dit ailleurs que les Septante ont quelquefois traduit peu fidèlement, pour ne pas découvrir la honte et les infidélités du peuple juif. Dans un autre endroit, il soutient qu'ils n'ont pas voulu découvrir à Ptolémée Philadelphe, qui était dans les principes de Platon, les mystères des

(1) Hieron. Prolog. in Pentat.

saintes Ecritures, et surtout ce qui regardait la naissance de Jésus-Christ, de peur que ce prince n'en prît occasion de croire que les Juifs adoraient un second dieu (1). »

Tout en convenant avec saint Jérôme qu'un grand nombre de ces erreurs sont des fraudes d'un prosélytisme peu éclairé, les meilleurs critiques de l'Eglise catholique pensent, avec Dom Calmet, que la plupart sont dus à une connaissance insuffisante de l'hébreu, ce qui les autorise encore à croire que les Septante ne sont pas venus de Jérusalem, mais étaient des Juifs Alexandrins.

Ces Juifs qu'Alexandre et Ptolémée Soter avaient attirés en Egypte, mêlés à la population macédonienne, dans un même quartier de la nouvelle ville, s'étaient vu obligés d'étudier la langue grecque (2). Les exigences du commerce, les rapports de tous les jours, de tous les moments, leur en faisaient une impérieuse nécessité. Les rabbins et les plus instruits des émigrés ne négligeaient sans doute pas de cultiver l'idiome maternel; mais le peuple et les ignorants l'oublièrent rapidement; bientôt même ils ne le comprirent plus. Il fut donc nécessaire de traduire en grec les passages du Pentateuque qui devaient être lus dans les synagogues (3), tous les jours de

(1) Hieron. in Es. VII. — Prolog. in quæst. hab. in Gen. — Dom Calmet, sainte Bible, dissert. sur la vers. des Sept. *, p. 107-109.
(2) Sturz, ib. p. 3.
(3) Hump. Hod. 3, 1, p. 224.

sabbat. On fut ainsi naturellement amené à désirer une version complète des saintes Ecritures.

Ce qui prouve que le besoin des synagogues imposa aux Juifs d'Alexandrie la nécessité de traduire les livres sacrés en grec, c'est le témoignage du Pseudo-Aristéas lui-même(1), de Philon (2) et de saint Jérôme (3). Ils s'accordent tous à dire que la version n'eut d'abord pour objet que les seuls livres de Moïse. Le Pentateuque était en effet le seul dont on fit d'abord lecture dans les assemblées des Juifs (4). Lorsque Antiochus Epiphane interdit cet usage en Palestine, on éluda ses ordres tyranniques en remplaçant le Pentateuque par les prophètes (5). Quand Jérusalem eut secoué le joug cruel des monarques de Syrie, on lut alternativement dans les synagogues les livres de Moïse et ceux des prophètes. Les Juifs hellénistes adoptèrent la même coutume. Ils auraient, sans nul doute, traduit immédiatement l'Ancien Testament tout entier, s'ils n'avaient fait qu'obéir à un désir ou à une injonction formelle de Ptolémée Philadelphe. Le fils de Ptolémée Soter devait tenir à la collection complète des ouvrages de la nation juive, si curieux par leur antiquité.

Ce prince ne prit aucune part, même indirecte, à la version des Septante. Son rôle se borna sans doute

(1) Arist. p. 176.
(2) Phil. De vita Mosis, t. II, p. 140, ed. Mang.
(3) S. Hieron. Prol. in Pent.
(4) H. Hod. 2, 7, p. 175.
(5) Sturz, p. 6.

à ne pas s'opposer aux travaux des traducteurs pendant son règne. Certains critiques ont même avancé que les livres saints ne furent point placés dans la fameuse bibliothèque d'Alexandrie (1). Mais il ne paraît pas probable que les premiers Ptolémées, ces collecteurs avides qui faisaient déposer avec tant d'empressement, dans le Bruchium ou dans le Sérapéum, les traductions faites par Manéthon et Eratosthène, aient négligé celle des Israélites. « On objecte contre cette pensée, dit M. Matter (2), que Tertullien ne trouva de son temps, au Sérapéum, qu'un exemplaire du texte hébraïque ; mais si le dépôt n'eut pas lieu au Sérapéum, et cela est possible, l'incendie de la première bibliothèque, dans la guerre de César, explique la remarque de Tertullien, et le fait d'une traduction déposée au Bruchium demeure probable. » Quoi qu'il en soit, on peut assurer que les livres de Moïse n'en furent pas mieux connus dans la capitale de l'Egypte. Ils restèrent ignorés, au milieu des ouvrages du paganisme, comme cette divinité inconnue à laquelle saint Paul fit plus tard allusion devant l'aréopage. Ils attendaient que d'autres que les Juifs vinssent les tirer de l'oubli dans lequel ils étaient ensevelis, pour en donner l'intelligence au monde entier.

Tout ce que l'on raconte de Démétrius de Phalère, relativement à cette même traduction et aux conseils

(1) Matter. Hist. de l'Ec. d'Alex. t. I, p. 140 et sqq.

(2) Ib. p. 142.

donnés par lui à Ptolémée Philadelphe (1), n'est qu'un roman (2). Le célèbre Athénien n'a point paru à la cour du second Lagide. Nous savons par Hermippe de Smyrne, contemporain de Démétrius lui-même, et disciple de Callimaque, que l'hôte illustre de Ptolémée Lagus fut disgracié par le fils de Bérénice (3). Il payait ainsi le conseil donné à Soter de choisir son successeur parmi les enfants d'Eurydice. Quand Philadelphe fut sur le trône, il fut forcé de sortir d'Alexandrie pour prendre le chemin de l'exil. Il y mourut peu de temps après de la morsure d'un aspic.

Ce n'est même pas sous le règne de Ptolémée II, que l'on commença les traductions de la Bible. Si Josèphe, Tertullien, Eusèbe, saint Cyrille de Jérusalem, saint Jean Chrysostome ont adopté, sur ce point comme sur le reste, l'opinion du faux Aristéas, Théodoret, évêque de Cyre, saint Irénée de Lyon, Clément d'Alexandrie, le rabbin Gorionide et une multitude d'autres ont pensé que les travaux furent entrepris sous le premier Lagide. Saint Augustin avance, il est vrai, que la première version fut faite sous Philadelphe; mais il ajoute, qu'à cette époque Platon était mort depuis soixante années (4). Or, en comparant les

(1) Arist. ib. p. 467 et 476.
(2) Cf. J. Scaligeri animad. in Eus. chr. num. MDCCXXXIV.
(3) Diog. Laer. Vie de Démétrius, t. I, c. V, p. 308, sq. Ed. Amst.
(4) S. Aug. Civ. Dei, l. VIII, c. XI.

temps, on voit cette époque coïncider avec les deux dernières années de Ptolémée Lagus : le fils et le père régnaient conjointement en Egypte. Toutes les contradictions disparaissent, même l'anachronisme d'Aristéas sur Démétrius de Phalère, si l'on admet, avec H. Hody, et Vossius, que les Juifs alexandrins se mirent à l'œuvre vers la fin du règne de Soter, alors qu'il avait associé son fils au trône.

Les traductions des différents livres de l'Ancien Testament n'ont pas toutes le même mérite. Celle du Pentateuque est la plus estimée. Le traducteur des Proverbes paraît avoir été très-versé à la fois dans la connaissance du grec et de l'hébreu. Celui de Job ne manquait pas de génie poétique; il possédait les poëtes grecs, mais pas assez la langue et l'érudition hébraïque. Les Psaumes et les prophètes accusent en général des traducteurs dépourvus du sentiment de la poésie sacrée. Le moins habile est celui qui a travaillé sur le prophète Daniel. Aussi l'Eglise, qui reconnaissait autrefois l'autorité des Septante pour les autres livres, a-t-elle rejeté cette traduction, et l'a-t-elle remplacée par celle de Théodotion.

Ces différences dans le talent et l'habileté des traducteurs, l'emploi fréquent d'expressions diverses pour rendre le même mot du texte hébreu, nous prouvent encore que les traductions n'ont pas toutes été faites à la même époque.

Les livres de Moïse furent probablement traduits

par les ordres et sous la direction du sanhédrin d'Alexandrie (1), composé, comme celui de Jérusalem, de soixante-dix ou de soixante-douze membres. Ceci nous explique en même temps, et le soin particulier apporté à la traduction du Pentateuque, et la fable des soixante-douze vieillards d'Aristéas, et le serment de ne rien changer à un ouvrage révisé par des personnages si éminents (2). Les traductions des autres livres de l'Ancien Testament ont été faites successivement et dans différentes circonstances, peut-être même par de simples particuliers. Le livre de Josué ne peut, comme l'a remarqué H. Hody, avoir été traduit que plus de vingt ans après la mort du fils de Lagus. Le traducteur se sert du mot γαισός (3), javelot gaulois, connu en Grèce seulement après l'irruption de ce peuple barbare, et en Egypte, environ vingt années après le premier Ptolémée, lorsque les rois prirent à leur solde des troupes mercenaires gauloises.

Le livre d'Esther fut traduit sous Philométor; la dédicace faite à ce prince en est une preuve. On ne s'occupa des prophètes que plus tard. Les Juifs de la Palestine ne commencèrent à les lire dans les synagogues que vers l'an 170 avant J.-C., et les Alexan-

(1) Cf. Hump. Hody, 2, 8, p. 98 et sqq.

(2) Aristeæ Hist. LXX script. sacr. interp. Bibl. Patr. t. II, p. 176, 178.

(3) Jos. c. VIII, v. 18.

drins qui les imitèrent, plus tard encore. Je suis porté à croire avec Hody (1) et Sturz (2) que certains livres n'ont pas été traduits par les Juifs d'Alexandrie.

II. — *III*[e] *et IV*[e] *livres des Macchabées.*

Ces deux livres, l'un et l'autre apocryphes, ont été composés par des Juifs hellénistes, habitants de l'Egypte.

Le premier, fragment peut-être d'un livre plus considérable, comme semble l'indiquer le commencement de l'ouvrage, contient l'histoire de la persécution de Ptolémée Philopator contre les Juifs d'Alexandrie. Ce prince, après avoir vaincu Antiochus le Grand à Raphia, vint à Jérusalem offrir des sacrifices d'actions de grâces dans le temple du Dieu d'Israël (3). Mais il avait ensuite voulu pénétrer dans le sanctuaire (4). Les prêtres et le peuple s'y opposèrent. La curiosité du prince fut plus vivement excitée par les résistances ; il s'obstina à vouloir franchir les barrières du lieu saint, inaccessible aux profanes. Il fut saisi par une main invisible, renversé par terre où il resta longtemps sans mouvement et sans voix, terrassé par la puissance de celui qu'il avait eu la té-

(1) Ib. 2, 9, p. 191.
(2) Sturz, p. 6.
(3) III Macc. ch. I, v. 9.
(4) Ib. ch. I, v. 10 et sqq.

mérité de venir braver (1). De retour en Egypte, il fit éclater son ressentiment contre tous les Juifs de ses Etats (2). Il les fit renfermer dans l'Hippodrome (3) et voulut les faire écraser sous les pieds des éléphants (4). Mais Dieu les délivra d'une manière miraculeuse, et fit un protecteur de son peuple de ce furieux persécuteur (5).

Théodoret (6), Nicéphore de Constantinople (7) et Philostorge (8) citent ce livre comme canonique; mais l'auteur de la Synopsis attribuée à saint Athanase le met au nombre des livres de l'Ancien Testament dont l'autorité est douteuse. Nous le rangerons cependant, avec le livre sur l'Empire de la Raison, parmi les ouvrages des Juifs d'Alexandrie sur l'Ecriture sainte.

Le titre donné à un livre où l'on ne fait mention ni des Macchabées, ni de leur temps, ni de la persécution des rois de Syrie, dans laquelle les fils de Mathathias acquirent tant de gloire, nous fait soupçonner que le véritable auteur est encore un Juif. J. Scaliger, dans ses observations sur la chronique d'Eusèbe (9), re-

(1) Ch. ii, v. 10.
(2) Ch. ii, v. 19.
(3) Ch. iv, v. 9.
(4) Ch. v, v. 1 et sqq.
(5) Ch. vi.
(6) Theodor. in cap. ix Dan. 7.
(7) In fine chron. can. 84.
(8) Hist. l. i, c. i.
(9) Nomb. 1787.

marque avec raison que Judas reçut le premier le nom de Macchabée. Pourquoi donc le trouve-t-on sur l'inscription d'une histoire dont les faits sont antérieurs à l'époque où ce vaillant général combattit pour l'indépendance de son pays ? Le récit des événements contenus dans le livre apocryphe n'a donc pas été fait immédiatement après l'accomplissement des merveilles qu'il renferme. Nous ne croyons pas avec Grotius que l'histoire dont nous nous occupons fut composée peu après l'Ecclésiastique, peut-être vers la fin du régne de Ptolémée III (1). Ce fut seulement après les brillants exploits de Judas et de ses frères en Palestine que le mot Macchabée a pu devenir le synonyme du zèle et du courage d'un Juif fidèle à la loi luttant contre tous les efforts d'un tyran. Or, rien n'indique que l'on ait jamais fait usage à Jérusalem de cette expression figurée. Nous ne la trouvons ni dans Josèphe, qui fait cependant des allusions fréquentes à des martyrs de la religion juive, ni dans les historiens des deux livres canoniques sur la lutte des Hasmonéens contre les rois de Syrie. Nous le voyons, au contraire, sur un autre ouvrage, le IV[e] livre des Macchabées, sorti de la ville d'Alexandrie, comme nous le montrerons bientôt.

Si J. Scaliger (2), Dom Cellier (3) et Dom Cal-

(1) Grotius in IV l. Macc.

(2) Ib.

(3) T. I, p. 331.

met (1) avaient fait cette observation, ils auraient été moins étonnés de l'inscription singulière des deux livres en question. Ils auraient compris que les Juifs d'Egypte voulant mettre les héros d'Alexandrie en présence des glorieux guerriers de la Palestine, adoptèrent, à dessein, probablement après Philométor, un nom qui rendait l'opposition à la fois plus directe et plus frappante. Du reste, si ce livre avait été écrit en Palestine, comprendrait-on les erreurs de l'auteur des deux discours contre Apion, lorsqu'il avait, pour se diriger, un guide aussi sûr et si parfaitement instruit? La traduction latine de Ruffin peut, il est vrai, nous faire mal juger Josèphe dont nous avons perdu le texte en cet endroit. Cependant elle nous suffit pour nous faire conclure que le célèbre historien ne possédait pas le IIIe livre des Macchabées; il n'avait qu'une connaissance confuse de ce que ce livre renferme (2).

Nous ne nous arrêterons pas, avec Gfroerer (3), à rechercher dans cette histoire les traces de la philosophie alexandrine. Nous pensons, comme Dahne, qu'elles n'y sont pas nombreuses (4). L'auteur de l'ouvrage sur le christianisme primitif a été égaré sur ce point comme sur plusieurs autres par l'esprit de système. Nous ne voyons rien, ni dans la prière du

(1) Job et les Macc. p. 383.
(2) Aug. Calmet, ib. p. 384.
(3) Gfroerer, t. II, p. 55, 56.
(4) Dahne, t. II, p. 187.

grand prêtre Simon (1), ni dans l'apparition des anges qui sauvèrent les Juifs de la fureur des éléphants de Philométor, rien de nature à indiquer les croyances particulières de l'école juive d'Egypte. Dans cette phrase : καὶ παρεδόξασας ἐν ἐπιφανείᾳ μεγαλοπρεπεῖ, σύστασιν ποιησάμενος αὐτοῦ πρὸς δόξαν τοῦ μεγάλου καὶ ἐντίμου ὀνόματος σου (2), le mot δόξα, employé par le grand prêtre, n'indique pas le désir de substituer, comme l'ont fait souvent les Septante (3) et Philon (4), à une image trop matérielle de Dieu, une expression plus conforme aux idées alexandrines. Il n'est point placé ici comme une espèce de correctif pour adoucir l'idée d'une apparition substantielle de la Divinité, propre à choquer un philosophe, mais comme une explication des desseins de Dieu en se manifestant dans son temple.

Nous ne comprenons pas que le même critique ait pu s'appuyer sur ces paroles : τότε ὁ μεγαλόδοξος παντοκράτωρ καὶ ἀληθινὸς θεὸς ἐπιφάνας τὸ ἅγιον αὐτοῦ πρόσωπον ἠνέῳξε τὰς οὐρανίους πύλας, ἐξ ὧν δεδοξασμένοι δύο φοβεροειδεῖς ἄγγελοι κατέβησαν φανεροὶ πᾶσι πλὴν τοῖς Ἰουδαίοις (5), pour prétendre que l'historien voulait dire, avec les Alexandrins : ces anges étaient comme des étincelles de la Divinité. Sa pensée est que les deux anges descendirent du ciel, *où le Dieu de gloire et de*

(1) III Macc. ch. II.
(2) III Macc. ch. II, v. 2 et sqq.
(3) Dahne, II, p. 55.
(4) Id. ib.
(5) III Macc. ch. VI, v. 17.

vérité avait découvert son visage favorable (1).

Les mots ὁ τῶν ἁπάντων ἀπροσδεής (2), les épithètes μέγιστος et ὕψιστος (3) données à Dieu, seraient, à elles seules, de bien faibles indices pour décider du pays où un livre a été écrit. Nous les signalons cependant ici, sans nous dissimuler qu'elles ne peuvent être d'un grand poids dans la balance.

Nous trouvons dans l'emploi des deux noms de mois, Pachon et Epiphi, des traces plus manifestes de la patrie de l'auteur du IVe livre des Macchabées. Un Juif de la Palestine n'eût pas si bien connu ces mots égyptiens, et surtout il n'aurait pas poussé le respect pour leur langage au point de s'en servir avec tant de scrupule. De plus, la description d'Alexandrie et de ses environs (4), des monuments qu'elle renferme (5), la connaissance parfaite des moindres démarches du roi, de ses édits, de ses lettres (6), du nom des serviteurs préposés à la garde des éléphants (7), dénotent un historien habitant la ville même où s'accomplirent les événements qu'il raconte. Enfin, le style, comme le fait très-bien observer J. Scaliger (8), porte en

(1) Dahne, loc. cit. p. 189.
(2) Dahne, loc. cit.
(3) Dahne, p. 190.
(4) III Macc. c. II et passim.
(5) Id. c. V.
(6) C. III, V, VII et passim.
(7) Ch. V, v. 1.
(8) Animad. in Eus. chr. an. 1787.

quelque sorte l'empreinte du pays où écrivait l'auteur. Il est plein d'emphase, d'enflure, et s'élève presque au ton de la tragédie. Il rappelle l'histoire d'Aristéas, du faux Polyhistor et celle de l'auteur du IVe livre des Macchabées, qui ont la même origine.

Loin de s'accorder sur l'auteur de ce IVe livre des Macchabées, les savants les plus versés dans la critique sacrée se sont partagés sur l'ouvrage même à qui appartient ce titre (1). Sixte de Sienne (2) avait trouvé, dans une bibliothèque des dominicains de Lyon, un manuscrit grec renfermant l'histoire du pontificat de Jean Hircan. Il se persuada avoir entre les mains l'ouvrage appelé par les anciens, quatrième des Macchabées. Il fit partager ses convictions à la plupart de ses contemporains, et son opinion fut dans la suite généralement admise. Quand les flammes dévorèrent la bibliothèque des dominicains, on crut la découverte de Sixte de Sienne anéantie pour toujours avec le manuscrit que le feu n'avait pas respecté. Mais plus tard, on reconnut, dans la traduction d'un livre arabe faite par le Jeay dans la polyglotte de Paris, les caractères du manuscrit grec de Sixte de Sienne.

Mais est-ce bien là véritablement le IVe livre des Macchabées, auquel l'auteur de la Synopsis attribuée à

(1) A. Calmet, Job et les Macc. p. 417.
(2) Sixt. Senens. Bibl. l. I.

S. Athanase (1), le Syncelle, et plusieurs autres ont fait allusion (2)? Nous pensons, avec D. Calmet, qu'on ne peut s'arrêter sérieusement à ce sentiment (3). C'est plutôt dans l'ouvrage intitulé : *De l'Empire de la Raison*, placé, dans la plupart des anciens manuscrits grecs de la Bible, après les trois autres, sous le titre de IVe des Macchabées, qu'il faut le chercher (4). Philostorge n'en a point connu d'autres (5); S. Grégoire de Nazianze (6), S. Ambroise (7) et S. Jean Chrysostome (8) lui ont fait de nombreux emprunts.

L'auteur, dans sa préface, nous apprend lui-même son but. Il s'est proposé, en écrivant, de nous montrer que la raison exerce son empire sur les passions (9). Il le prouve par l'exemple de la fermeté d'Eléazar au milieu des supplices, et par le martyre des sept frères et de leur vertueuse mère. En répandant tous leur sang pour ne pas renier leurs croyances et n'apostasier la loi de Moïse, ils nous ont fait voir que la raison, soutenue par la vertu et la piété, est la maîtresse de toutes les passions (10). C'est donc là

(1) Athan. in Synops.
(2) V. Coteler, n. in can. Apost. p. 117, 118, 338.
(3) Ib. p. 419.
(4) D. Calmet, p. 419.
(5) Philost. Hist. eccl. init.
(6) Greg. Nazian. Orat. de Macc.
(7) Ambr. l. II, De vita beata, c. 10, 11, 12.
(8) Chrys. Hom. II in Macc.
(9) D. Calmet, p. 439 et sqq.
(10) Préf. du IVe liv. des Macc. D. Calm. p. 440.

un épisode tiré des livres canoniques (1), qu'un historien philosophe a fait servir à la démonstration d'une idée arrêtée d'avance.

On a quelquefois attribué cet ouvrage à Josèphe. On le place ordinairement à la suite de ses œuvres. Mais les nombreuses méprises dans lesquelles l'auteur anonyme est souvent tombé, le silence de l'historien des Antiquités juives qui ne cite nulle part ce travail, quoiqu'il fasse mention de tous les autres sortis de sa main; le style enfin rempli d'enflure, de figures affectées, semées partout sans discernement et sans goût, ont fait conclure à D. Calmet que le favori de Vespasien et de Titus (2) n'en fut pas l'auteur.

Les doctrines de ce livre nous en révèlent l'origine. Elles ont une grande affinité avec celles de Philon; elles n'ont pu être connues que dans la ville où le Juif platonicien avait passé sa vie tout entière (3). C'est très-probablement après la mort de l'illustre Alexandrin que parut le livre sur l'Empire de la raison.

Philon, comme l'a remarqué F. Dahne (4), pensait que la partie supérieure de l'âme humaine, le Λογισμός, était une parcelle de la Divinité. Enfermée dans l'enveloppe matérielle du corps, elle ne peut s'élever vers celui dont elle tire son essence; elle est

(1) Macc. l. II, c. VI, VII.
(2) D. Calmet, p. 418 et sq.
(3) Dahne, t. II, p. 191 et sqq.
(4) T. II, p. 192, 193.

inclinée vers le monde inférieur à la fois par la nécessité, ἀνάγκη, et par le plaisir, ἡδονή. L'une ne la laisse maîtresse ni de ses mouvements ni de ses impressions ; l'autre la sollicite et l'entraîne au delà des bornes qu'elle ne devrait cependant pas franchir. La vertu consiste à se prémunir contre le débordement des sens, et à s'élever au-dessus de tout ce qui est passager et périssable. Le philosophe seul est capable de rompre les liens terrestres d'ici-bas ; car il se laisse diriger par le Λογισμός, maître souverain de la partie irascible et concupiscible de l'âme. Il se préserve, grâce à ce guide divin, de l'atteinte du vice, qui consiste à céder aux sollicitations du plaisir (1).

L'auteur inconnu du IVe livre des Macchabées met dans la bouche de ses martyrs des expressions qui rappellent la raison divine du platonicien d'Alexandrie : ἡ τοῦ θείου λογισμοῦ παντοκράτεια (2), ὁ ἱερὸς ἡγεμὼν νοῦς. On peut tout avec le secours de la raison, elle commande en reine à toutes les passions : ἡγεμὼν τῶν παθῶν (3), παθῶν τυράννος (4). Elle est la souveraine de toutes les vertus : κυριωτάτη πασῶν ἀρετῶν (5), et le partage exclusif du véritable philosophe (6). Le plaisir

(1) V. Dahne, ib.
(2) Macc. IV, ch. XIII, 15.
(3) VII, 16.
(4) XVI, 1.
(5) I, 2, 19.
(6) VII, 7.

est la source de tout péché (1). Les fautes sont égales, car elles naissent toutes du mépris de la loi dont elles sont la transgression (2).

Gfroerer a cru découvrir dans quelques passages l'interprétation allégorique particulière aux Juifs d'Alexandrie (3). Mais sa démonstration nous semble peu concluante, et nous la négligeons ici. Les habitants de Jérusalem n'auraient ils pas, en effet, pu dire avec Eléazar (4) que le législateur des Hébreux avait défendu de manger les viandes nuisibles à l'âme et permis l'usage de celles qui ne le sont pas? En Palestine, comme en Egypte, on savait que les prescriptions de la législation mosaïque ne concernaient pas seulement le corps. Il n'était pas nécessaire de recourir à des arguments de cette nature pour montrer la véritable origine du IVe livre des Macchabées.

III. — *Poëme sur Jérusalem.*

Alexandre Polyhistor, cité par Eusèbe dans la Préparation évangélique, nous a conservé quelques fragments d'un poëte du nom de Philon (5). Ce n'est point le philosophe contemporain de C. Caligula;

(1) I, 25.
(2) Ch. II.
(3) Gfroerer, t. II, p. 180.
(4) V, 26.
(5) Eus. Prép. év. liv. IX, ch. XX, XXIV, XXXVII.

il n'a jamais composé de vers. L'auteur dont il est question dans le précieux ouvrage du disciple de saint Pamphile est, sans doute, celui-là même dont Josèphe invoque le témoignage dans son premier discours contre Apion (1). Il l'appelle Philon l'ancien, Φίλων ὁ πρεσβύτερος, sans doute pour le distinguer, d'abord de l'illustre Alexandrin, et ensuite d'un autre Philon, né à Byblos en Phénicie, traducteur grec de l'histoire de Sanchoniaton (2). Ce citoyen de Byblos ne nous inspire pas une très-grande confiance. Peut-être découvrirait-on encore quelque imposture de ce côté, si l'on examinait avec attention ce qui nous reste de son travail dans la précieuse compilation de l'évêque de Césarée. Mais les Juifs de l'école d'Alexandrie doivent seuls nous occuper dans cet essai.

L'auteur du poëme sur Jérusalem est bien distinct des deux personnages qui ont porté le même nom, dans des pays différents. Mais ce n'est pas là que se trouve la difficulté. Josèphe (3) place le poëte dont je m'occupe auprès de Démétrius de Phalére et d'Eupolème. Il excuse les erreurs dans lesquelles il est tombé, comme les deux autres écrivains du paganisme, en faisant observer qu'il ne pouvait parfaitement saisir le sens des saintes Ecritures (4). Il le croyait donc Grec

(1) Flav. Jos. contr. Ap. I, c. XXIII.
(2) Eus. Prép. év. l. I, ch. IX.
(3) Flav. Jos. cont. Ap. I, c. 23.
(4) Jos. ib.

d'origine. L'historien juif a, selon toute apparence, confondu Démétrius, cité par le faux Polyhistor (1), avec l'illustre Athénien, hôte de Ptolémée Soter. D'autre part, il a pris à tort Eupolème pour un gentil : c'était un Juif d'Alexandrie (2). Il n'est pas étonnant qu'il tombe dans une méprise semblable à l'égard de Philon l'ancien. Eusèbe nous indique ce que nous devons penser de ce dernier quand il nous dit : « Clément d'Alexandrie fait mention de Philon, d'Aristobule, de Josèphe, de Démétrius et d'Eupolème, écrivains juifs (3). » Il rapproche ainsi tous ces personnages comme appartenant à une même nation. Saint Jérôme, en attribuant à Philon l'ancien le livre de la Sagesse qui porte le nom de Salomon, nous fait remarquer qu'il était Israélite (4).

Il est impossible de tirer des vers mêmes du poëme sur Jérusalem quelque lumière sur celui qui en fut l'auteur. Viger, après avoir cherché à les expliquer et à les commenter, a avoué qu'il n'avait pu réussir (5). Le traducteur latin, arrêté sans doute par les difficultés du texte, s'est contenté, dans un endroit, de déclarer par des points mis en regard du grec, qu'il trouvait sa tâche trop difficile pour oser l'en-

(1) Eus. Prép. év. l. IX, ch. XXI, XXIX.
(2) Cf. P. M. Cruice. De Flav. Jos. fid. et auct.
(3) Eus. Hist. eccl. l. VI, c. 13.
(4) Hier. De illust. script. c. XXXVIII.
(5) Eus. Prép. év. éd. Vig. Ann. ad Phil. fragm.

treprendre (1). Les deux autres passages sont plus compréhensibles. Ils font voir que le poëte avait voulu composer un poëme épique sur la ville sainte. C'était sans doute une simple histoire de la nation juive mise en vers ; un éloge des hommes illustres parmi le peuple de Dieu, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph (2). Le souvenir de la terre natale inspira quelquefois à l'auteur des descriptions qui montrent le Juif, en pays étranger, se reportant toujours avec complaisance vers la cité de Jérusalem :

« Un ruisseau, dit Philon, descend d'une cime élevée ; grossi par les pluies et les neiges, il bondit en jaillissant sous les tours élevées de la ville, rafraîchit la plaine desséchée, et fait admirer au peuple la beauté de son onde transparente (3). »

On a cherché à déterminer le temps où vivait Philon l'ancien ; mais on n'a pu réussir, faute de renseignements positifs, à s'arrêter à une date certaine. L'historien auquel nous sommes redevables des extraits de son poëme n'a pu exister qu'après Sylla, sous lequel le véritable Polyhistor écrivait (4) ; mais le poëte alexandrin a vécu à une époque antérieure à l'imposteur qui a usurpé le nom du pri-

(1) Prép. év. l. IX, c. XX, éd. Vig.

(2) Eus. Prép. év. l. XX, XXIV, XXXVII.

(3) Prép. év. l. IX, c. XXIX.

(4) Suidas, au mot *Polyhistor*.

sommier et du dictateur romain. Les expressions singulières, inintelligibles, qui ont lassé la patience et rebuté l'érudition de son traducteur latin, nous portent à croire qu'il composa son poëme dans un temps où la langue grecque n'était pas encore très-familière aux Juifs d'Alexandrie.

Peut-être vécut-il à Alexandrie avant le règne de Ptolémée Philopator.

IV. — *Tragédie sur la sortie d'Egypte.*

Démétrius, auquel le faux Al. Polyhistor se réfère dans son histoire des Juifs (1), nous a transmis des fragments assez considérables d'une tragédie grecque sur la sortie des Hébreux de l'Egypte.

Ezéchiel, l'auteur de ce drame, avait étudié les poëtes de la Grèce. Il le commence, à l'exemple d'Euripide, par une apparition. Moïse vient sur le théâtre dérouler son histoire tout entière. L'auteur ne s'écarte pas du récit de l'Exode : il le suit verset par verset, en commençant à l'arrivée de Jacob en Egypte, et en s'arrêtant au moment où après avoir tué un Egyptien, il fut obligé de prendre la fuite et d'errer sur la terre étrangère (2).

Le songe du futur libérateur des Hébreux, dans la

(1) Eus. Prép. év. l. IX, ch. XXXVII.
(2) Prép. év. l. IX, c. XXVIII.

tragédie d'Ezéchiel (1), paraît n'être qu'une réminiscence de celui d'Atossa, dans les Perses d'Eschyle. Le messager échappé aux eaux de la mer Rouge, venant rapporter la nouvelle de la terrible catastrophe dont toute l'armée de Pharaon a été victime, ressemble trop à celui qui accourt annoncer à la mère de Darius la ruine des armées de son fils, pour n'en être pas une imitation.

La connaissance des règles de la tragédie grecque d'une part, de l'autre la fidélité à reproduire l'histoire sainte presque mot pour mot, sont, à elles seules, des indices suffisants pour désigner à la fois et le pays où l'on a composé la tragédie sur la sortie d'Egypte, et l'origine du poëte. On s'occupait à Alexandrie, dans le Musée et dans les écoles particulières, à corriger, à expliquer et à commenter Eschyle, Sophocle et Euripide, dont on avait acheté, à grands frais, les autographes (2). Les travaux des critiques et le désir de s'associer à des hommes dont le nom était dans toutes les bouches et dont la statue ornait souvent les temples, ont naturellement suscité, dans la capitale des Lagides, des poëtes tragiques. Ils copièrent la forme des drames composés dans les beaux siècles de la Grèce. Mais il ne pouvait venir qu'à l'esprit d'un Israélite de prendre son sujet dans l'Exode

(1) Eus. Prép. év. l. IX, c. XXIX.
(2) Matter. Hist. de l'éc. d'Alex. t. I, p. 182.

et de reproduire souvent les expressions mêmes des Septante, comme on peut le juger dans ces quelques vers de la tragédie sur la sortie d'Egypte, mis ici en regard du texte grec des soixante-dix interprètes.

Ezech. Eus. Prép. év. l. IX.	Sept. Exod. ch. II, v. 5.
Κἄπειτα θυγάτηρ Βασιλέως ἅβραις ὅμου Κατῆλθε λουτροῖς φαιδρύναι τὸν ἕον δεμας. Νέον δ' ἰδοῦσα καὶ λαβοῦσ' ἀνείλετο.	Κατέβη δὲ ἡ θυγάτηρ Φαραὼ λούσασθαι ἐπὶ τὸν ποταμὸν, καὶ αἱ ἅβραι αὐτῆς παρεπορεύοντο παρὰ τὸν ποταμόν· καὶ ἰδοῦσα τὴν θίβιν, ἀνείλατο αὐτήν.
Ἔγνω δ' Ἑβραῖον ὄντα· καὶ λέγει τάδε Μαριὰμ ἀδελφή, προσδραμοῦσα βασιλίδι· Θέλεις τροφόν σοι τῷ παιδίῳ εὕρω ταχὺ Ἐκ τῶν Ἑβραίων; ἡ δὲ ἐπένευσεν κόρη.	Ἀνοίξασα δε ὁρᾷ παιδίον κλαῖον ἐν τῇ θίβει, καὶ ἔφη· Ἀπὸ τῶν παιδίων τῶν Ἑβραίων τοῦτο. Καὶ εἶπεν ἡ ἀδελφὴ αὐτῆς τῇ θυγατρὶ Φαραώ· θέλεις καλέσω σοι γυναῖκα τροφεύουσαν ἐκ τῶν Ἑβραίων. Ἡ δὲ εἶπεν ἡ θυγάτηρ Φαραώ· Πορεύου.
Μολοῦσα δ' εἶπε μητρί· καὶ παρῆν ταχὺ Αὐτή γε μήτηρ..... Εἶπεν δὲ θυγάτηρ βασιλέως· τοῦτον, γύναι, Τρόφευε, κἀγὼ μισθὸν ἀποδώσω σεθεν. Ὄνομα δὲ Μωσῆν ὠνόμαζε, τοῦ χάριν Ὑγρᾶς ἀνεῖλεν ποταμίας ἀπ' ᾐόνος.	Ἐλθοῦσα δέ νεᾶνις ἐκάλεσε τὴν μητέρα τοῦ παιδίου. Εἶπε δὲ πρὸς αὐτὴν ἡ θυγάτηρ Φαραώ· Διατήρησόν μοι τὸ παιδίον τοῦτο, καὶ θήλασόν μοι αὐτό· Ἐγὼ δὲ δώσω σοι τὸν μισθόν. Ἐπωνόμασε δὲ τὸ ὄνομα αὐτοῦ Μωϋσῆν, λέγουσα· Ἐκ τοῦ ὕδατος αὐτὸν ἀνειλόμην.

Il est inutile de pousser plus loin nos recherches : l'auteur se déclare ouvertement lui-même en suivant ainsi pas à pas le livre saint de l'école juive de l'Egypte.

CHAPITRE II.

POÉSIES ATTRIBUÉES AUX POÈTES DE LA GRÈCE ET AUX SIBYLLES.

I. — *Orphée.*

Aristote, dans un ouvrage perdu pour nous, mais que Cicéron avait pu lire encore, prétendait qu'Orphée n'avait jamais existé : *Orpheum poetam Aristoteles docet nunquam fuisse*, dit l'orateur romain (1). La tradition la plus constante et la plus universelle donne un démenti formel au célèbre péripatéticien, ou plutôt elle nous avertit qu'il faudrait peut-être donner à sa pensée une autre interprétation (2). Aristote voyait probablement, comme nous, dans l'Orphée de la fable captivant par la douceur de ses chants les bêtes farouches, et donnant de la sensibilité aux objets inanimés eux-mêmes, un personnage sorti de l'imagination des poëtes et accepté par

(1) De nat. deor. l. I, c. XXXVIII.

(2) Cf. De la Barre. Acad. des inscr. et belles-lettres, t. XVI, p. 16 sq.

la crédulité des peuples (1). C'est la seule explication plausible du passage de Cicéron sur Aristote, s'il est vrai que, dans un ouvrage également perdu, le philosophe de Stagire attribuait au chantre de la Thrace l'introduction de certains dogmes en Grèce (2).

Nous admettons donc avec Pindare (3), Aristophane (4), Euripide (5), Platon (6), Pausanias (7), Diodore de Sicile (8), Diogène de Laerte (9) l'existence d'Orphée; et nous partageons, sur ce point, l'opinion des Pères des premiers siècles de l'Eglise. Le paradoxe de Vossius (10), qui ne voit dans Orphée, Linus et Musée qu'une sorte de triumvirat de personnages imaginaires, dont les noms sont tirés de la langue antique des Phéniciens, et celui de Huet, évêque d'Avranches (11), sont d'un faible poids en présence de témoignages si nombreux et si respectables par leur antiquité.

Mais cet Orphée est-il réellement l'auteur de l'Ar-

(1) Acad. des inscrip. t. XVI, p. 100.
(2) Id. ib. in not. c.
(3) Phyth. IV, 315.
(4) Ranæ, v. 1032.
(5) Rhésus, v. 947, 599.
(6) Rep. l. II.
(7) Paus. græcæ Descript. Bœot. c. XXX.
(8) Diod. Sic. t. I, p. 15. sq. ed. Wess.
(9) Diog. Laert. éd. Men. in procem. p. 2.
(10) Voss. De art. poet. nat. c. 18.
(11) Dém. Ev. Propos. IV, c. 8.

gonautique, du poëme sur les Pierres, des hymnes et de tous les autres fragments mis sous son nom par S. Justin, Clément d'Alexandrie, Stobée, Eusèbe, Athénagore, Timothée le chronographe cité par Cédrénus et Proclus (1)? Les critiques ont été très partagés sur cette question. Les uns ont pensé qu'il ne restait plus rien des œuvres d'Orphée (2). Tous les ouvrages publiés sous son nom auraient été composés longtemps après lui. Ils offrent, selon eux, les fictions les plus opposées, non-seulement aux croyances de la Grèce, mais aussi à celles de l'Egypte, où le prêtre de Thrace avait été puiser ses doctrines (3). Pour d'autres, le style des hymnes accuse un jargon moitié grec, moitié latin, tel qu'on pouvait l'employer à l'époque où la langue de Démosthène et de Tite Live commençaient à se défigurer (4). Le savant évêque d'Avranches croyait les hymnes orphiques composées par des chrétiens, postérieurement à l'époque où florissait Origène (5). Mais David Ruhnkenius trouve dans les hymnes et dans le poëme des Argonautes des idées qui rappellent l'âge d'or et des expressions tout à fait homériques. Il en conclut que ces poëmes étaient sinon l'œuvre d'Orphée, du moins celle d'Onoma-

(1) V. Orphica, éd. Hermann.
(2) V. L'abbé Souchay. Acad. des inscr. et bel.-let. t. XVI, p. 100.
(3) Id. p. 125.
(4) Schneider. Anal. critic. Fascicul. I, sec. IV.
(5) Quæst. Aletan. l. II.

crite (1). S'il nous était permis de hasarder notre opinion, nous dirions que parmi les œuvres publiées sous le nom d'Orphée, quelques-unes conservent peut-être non les expressions, mais la pensée générale du célèbre poëte de la Thrace. « Je conviens, a dit un critique, qu'une espèce de tradition donnait les poésies orphiques à un pythagoricien appelé Cécrops ou Cercops. Je conviens encore que Sextus Empiricus et Clément d'Alexandrie ont cité des hymnes sous le nom d'Onomacrite, qui a fleuri près d'un siècle avant Platon, sous le gouvernement de Pisistrate. Mais enfin tous les philosophes l'ont cité, tous les philosophes l'ont commenté ; ces citations et ces commentaires prouvent d'une manière évidente que si Onomacrite avait, en faisant paraître les poëmes d'Orphée, touché à l'expression, on était persuadé qu'il n'avait rien changé à la doctrine (2). »

N'avons-nous aujourd'hui que les œuvres publiées par Onomacrite ? Nous ne le pensons pas. Platon, dans le IIe livre de la République, se plaint des charlatans cherchant à répandre de toutes parts de prétendus livres d'Orphée et de Musée, pour abuser les personnes crédules et les engager à célébrer certaines fêtes. Il existait donc à l'époque du fondateur de l'Académie des écrits apocryphes attribués à Orphée. Les pythagoriciens qui embrassèrent peu à peu les

(1) Ruhnken. Epist. crit. p. 67.

(2) Acad. des inscrip. et bel.-let. t. XVI, p. 100.

doctrines orphiques (1), ont probablement, antérieurement à Proclus, supposé quelques-uns d'entre eux, ou, du moins, ils ont inséré leurs idées dans ceux qu'ils possédaient. On a même prétendu que Pythagore en avait composé quelques-uns. Selon Clément d'Alexandrie et Diogène de Laerte (2), Ion de Chio l'avait assuré positivement. Mais la plupart des critiques ont cru le philosophe de Samos incapable d'une telle supercherie (3). Quoi qu'il en soit, nous pensons que les païens ne furent pas seuls à chercher un appui dans le célèbre poëte. Les gnostiques des premiers temps du christianisme nous paraissent avoir fabriqué quelques hymnes et quelques fragments orphiques, ou fait des interpolations dans les ouvrages tombés entre leurs mains. Nous comprenons de cette manière le partage des sentiments parmi tous ceux qui se sont occupés de rendre les œuvres Orphiques à leurs véritables auteurs.

Nous ne chercherons pas ici à distinguer l'ouvrage des faussaires antérieurs à Platon de celui des faux Orphée païens ou chrétiens qui sont venus après ce philosophe. Nous nous bornerons à signaler dans cette collection ce qui accuse la main d'un Juif d'Alexandrie, car l'école juive prit certainement part à l'imposture, et nous la soupçonnons de ne

(1) Acad. des inscrip. et bel.-let. t. XXIII, p. 261.
(2) Diog. Laërt. in Pythag. l. VIII, c. 8. Clem. Alex. Str. p. 244.
(3) V. Acad. des inscrip. t. XVI, p. 23 sq.

pas s'être contentée du seul passage sur lequel nous insisterons. En effet, il nous serait peut-être possible de prouver que l'hymne XV (1) n'est pas d'un Grec, mais d'un Juif. Mettant à profit l'observation d'Aristobule et d'Aristéas sur l'analogie du Jéhovah des Israélites et du Jupiter des gentils (2), l'Orphée juif a pu faire cette prière :

« O vénérable Jupiter, Jupiter éternel, nous te présentons nos prières et nos vœux. O Jupiter, toutes choses dépendent de ta divinité : la terre et les sommets immenses de la terre, les montagnes et la mer, et tout ce que l'air environne de son fluide élément, tout cela est à toi. Jupiter, fils de Saturne, générateur universel, commencement et fin de toutes choses ; Jupiter, qui tiens dans tes mains le tonnerre, les éclairs et la foudre, écoute-moi favorablement, accorde-moi la paix divine et le bonheur des richesses. »

Que dire de cet autre fragment cité par Clément d'Alexandrie (3) et par Eusèbe (4)?

« Roi de l'air et des enfers, roi de la terre et des ondes, toi dont le tonnerre ébranle l'Olympe, toi que redoutent les génies et que craignent les dieux, toi à qui obéissent les Parques inflexibles pour tout autre,

(1) P. 276, éd. Hermann.
(2) Eus. Prép. év. l. XIII, c. XII. — Arist. Hist. LXX int.
(3) Clém. Alex. Strom. V, p. 724.
(4) Eus Prép. l. XIII, p. 453.

éternel principe de toutes choses, père de la nature, toi dont la colère secoue le monde entier, toi qui déchaînes les vents, enveloppes la terre de nuages et sillonnes de tourbillons de feu la vaste étendue des airs; la loi qui régit les astres et qui marque le temps de leurs révolutions émane de toi : auprès de ton trône étincelant se tiennent les anges infatigables, dont la tâche est de veiller aux besoins des mortels et à l'accomplissement de leurs devoirs. Le printemps qui se couronne de fleurs nouvelles et se pare de ses brillantes couleurs est une création de ta volonté, comme également l'hiver avec les nuages glacés qui l'environnent : et les fruits de l'automne, les raisins de Bacchus, c'est encore à toi que nous les devons.

» Inaccessible aux coups de la mort, ton nom ne peut se révéler qu'à des immortels. Viens, ô le plus grand des dieux, toi qu'accompagne l'inflexible Nécessité, viens, Dieu redoutable, immense, infini, toi qui as les cieux pour couronne. »

Clément d'Alexandrie a remarqué avec justesse (1) que l'auteur de ces vers n'a fait que paraphraser les expressions mêmes des Ecritures; et d'abord d'Osée quand il dit : « Voyez, c'est moi qui affermis le tonnerre, qui crée le vent et toutes les armées du ciel. » Puis celles de Moïse mettant ces paroles dans la bouche de Dieu : « Voyez, voyez que je suis seul, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi. Moi, je tue et je fais

(1) Cl. Alex. Str. v. ib. Eus. Prép. év. l. XIII, ch. XIII.

vivre; je frappe et je guéris, et nul ne peut s'arracher de ma main (1). »

On peut suspecter avec raison des passages qui rappellent si bien les livres de l'Ancien Testament. Mais nous laisserons de côté les fraudes moins apparentes, pour ne montrer que celles dont on ne peut douter.

Nous rangeons parmi ces dernières un fragment assez considérable conservé par saint Justin martyr (2), Clément d'Alexandrie (3) et Eusèbe Pamphile (4). Voici la traduction du morceau tel que nous le trouvons dans l'évêque de Césarée :

« Je parlerai à ceux qui sont dignes de m'entendre. Arrière, profanes, qui violez les lois saintes, et foulez aux pieds la règle imposée à tous par Dieu. Mais toi, Musée, noble enfant de la Lune, dont le flambeau nous éclaire, écoute-moi, car la vérité seule réglera mon langage. Que les erreurs qui jadis firent illusion à tes sens ne te privent point de l'heureuse éternité. Aie toujours les yeux fixés sur les préceptes divins et ne les en détache pas : scrute toujours d'un regard sévère les profondeurs intellectuelles de ton âme, marche d'un pas ferme dans la voie droite et ne contemple que le roi immortel de l'univers. Voici la voix des

(1) Deut. XXXII, 29.
(2) Orph. p. 447, éd. Herm.
(3) Clem. Alex. Str. V. p. 442, sq.
(4) Prép. év. l. XVII, c. XII.

anciennes traditions à son égard : Il est un, infini, parfait, auteur de toutes choses; tout est en lui, aucun œil mortel ne saurait le voir; il se manifeste à l'intelligence seule : auteur des biens, il n'envoie jamais le mal aux mortels, quoique après lui marchent et la fureur et la haine, la guerre, la peste, la douleur et les larmes. Il n'a pas son semblable. Si tu pouvais l'apercevoir ici-bas, tu verrais facilement toutes choses dans l'univers. Mon fils, si je puis reconnaître les traces et la main puissante de ce Dieu suprême, je te les montrerai : car lui-même, je ne puis le voir, un nuage épais l'enveloppe et le dérobe à ma vue. Dix rangs de nuages le séparent de l'homme. Cet arbitre souverain des destinées des mortels, nul ne le connaît, nul, si ce n'est un descendant d'une famille chaldéenne. Cet homme connaissait aussi le cours du soleil et la révolution circulaire de cet astre autour du globe terrestre. Il savait de plus comment le même astre guide autour des flots ses coursiers rapides comme les vents et fait jaillir de toutes parts des faisceaux d'une lumière vive et immuable. Il est assis au plus haut du ciel, sur un trône d'or, et la terre roule sous ses pieds. De la main droite, il touche aux extrémités de l'Océan, sa colère ébranle les montagnes jusque dans leurs fondements, elles ne peuvent supporter le poids de son courroux. Il est partout, quoique le ciel soit sa demeure. Il accomplit toutes choses sur la terre; car il est le commencement, le milieu et la

fin de toutes choses. Tel est le langage des anciens; tel est l'enseignement d'un simple mortel qui avait appris lui-même ces dogmes sublimes à la double table de la loi. Mais il n'est pas permis d'en rien révéler. Je ne puis y penser sans trembler de tous mes membres. O mon fils, c'est lui qui d'en haut dirige tout ici-bas. Prête une oreille attentive à ces grandes choses, mais surtout qu'un frein puissant maîtrise ta langue; conserve précieusement dans ton cœur ce que je viens de te révéler. »

D'abord, il est étonnant qu'un fragment si important de l'Ἱερὸς λόγος ait été cité seulement par les Pères de l'Eglise et les auteurs ecclésiastiques qui ont vécu à Alexandrie ou ont eu des rapports avec cette savante capitale des Lagides. Les auteurs profanes, Proclus et Stobée, surtout, seraient sans doute parvenus à le connaître, s'il n'avait pas été comme la propriété exclusive des concitoyens du faux Orphée alexandrin. Celui-ci n'a même pas pris soin de dissimuler, pour mieux jouer son rôle de faussaire, les emprunts de toutes sortes faits aux livres de la loi. On ne parviendra probablement jamais, nous le savons, à percer entièrement les ténèbres dont les véritables doctrines orphiques sont enveloppées. Il est permis de supposer dans les initiés aux mystères de Bacchus et de Cérès, la connaissance de certaines vérités, précieux débris de la tradition antique. Pythagore, et après lui Platon, recueillirent probablement quelque chose de cet

héritage. Ce dernier y fait peut-être même allusion dans les expressions que l'on rencontre quelquefois dans ses dialogues : ὡς φασὶν οἱ παλαιοί, ὡς φησὶν ὁ παλαιὸς λόγος. D'autre part, il est des erreurs dont le poëte de la Thrace n'a pu s'affranchir.

D'après Diodore de Sicile, il avait voyagé sur les bords du Nil (1), et les prêtres d'Héliopolis l'avaient initié à leurs mystères. Or, il n'avait pu puiser dans la religion égyptienne la vérité pure de tout mélange avec l'idolâtrie. Car, suivant l'historien cité plus haut, l'Egypte, dans ses doctrines accessibles à tous, offrait toutes les aberrations du polythéisme (2). « Pour sa théologie allégorique, dont on élève si haut les graves et admirables enseignements, écrivait Eusèbe Pamphile (3), elle n'a pas même pour elle la vraisemblance ; loin d'être fondée sur la vérité et de présenter quelque chose de divin, elle ne repose que sur des interprétations forcées et mensongères. » Puis, après avoir cité un passage de Porphyre à l'appui de son sentiment, il ajoute : Le témoignage d'un tel homme suffit pour faire voir clairement que la théologie mystique des Egyptiens ne reconnaissait pas d'autres dieux que les astres du firmament, les étoiles fixes et les planètes. Elle n'attribuait la création de l'univers ni à un être incorporel et raison-

(1) Eus. Prép. év. l. II, ch. I.
(2) Eus. Prép. év. l. II, ch. I.
(3) Id. ib. l. III, ch. III, IV.

nable, ni à un Dieu, ni à plusieurs dieux, ni, en un mot, à quelque puissance spirituelle et intelligente.

Comment donc, s'il en est ainsi, comment donc Orphée, dont les doctrines avaient été puisées chez les Egyptiens ou chez les anciens peuples de la Grèce (1), pouvait-il parler avec tant d'élévation d'un Dieu distinct de l'univers, un, infini, parfait, source incompréhensible de tous les êtres (2)? d'où lui serait venue la connaissance d'une intelligence invisible et incorporelle se manifestant à l'âme seule (3), puisque, d'après Platon, les premiers habitants de la Grèce n'eurent pas d'autres dieux que le soleil, la lune, les étoiles, le ciel; puisque Chérémon et les philosophes de la même contrée ne citent parmi les divinités égyptiennes que les astres errants, les signes du zodiaque et les autres corps célestes (4).

Clément d'Alexandrie (5) a reconnu avec raison dans le passage où Dieu est représenté assis au plus haut du ciel sur un trône d'or, avec la terre sous ses pieds, une paraphrase de ces paroles d'Isaïe : « Le ciel est mon trône et la terre est mon escabeau; » et dans cet autre : « Sa colère ébranle les montagnes jusque dans leurs fondements ; elles ne peuvent supporter le poids

(1) Eus. Prép. év. l. III, ch. IX.

(2) Eus. Prép. év. l. XIII, ch. XII.

(3) Eus. Prép. év. l. XIII, ch. XII.

(4) Porphyr. dans Eus. Prép. év. l. III, ch. IV.

(5) Cl. Alex. Str. V. p. 443.

de son courroux ; » une explication de ces expressions d'un prophète : « S'il ouvre le ciel, la terreur se répandra de tous côtés ; en votre présence, les montagnes s'écrouleront comme la cire se fond devant le feu ; » enfin, dans ce troisième : « De la main droite, il touche aux extrémités de l'Océan, » une reproduction fidèle de ces paroles d'Isaïe : « Il a mesuré le ciel avec la paume de la main et la terre entière avec le regard (1). »

Au lieu de conclure que l'auteur de pareils vers s'était inspiré dans les livres de Moïse, le savant auteur des Stromates n'aurait pas douté de l'imposture s'il avait fait plus attention à ces éloges des grands hommes du judaïsme, placés dans la bouche d'Orphée :

« Nul n'a connu le vrai Dieu, si ce n'est un des descendants d'une tribu chaldéenne, c'est-à-dire Abraham, d'après Clément d'Alexandrie lui-même, ou son fils Isaac (2). »

Et plus loin :

« Tel est le langage des anciens ; tel est l'enseignement d'un simple mortel qui avait appris lui-même ces dogmes sublimes à la double table de la loi. Or, quels sont ces hommes privilégiés, ces anciens si versés dans la connaissance du Dieu à la fois commencement, milieu et fin de toutes choses ? On ne peut en douter, ce sont ceux-là même qui ont écouté la voix

(1) Cl. Alex. Str. v. p. 443.
(2) Id. ib. p. 441.

des traditions dont il a parlé plus haut, révélées à Abraham, issu d'une tribu chaldéenne. Donc il fait ici allusion à la postérité du saint patriarche. Dans ce simple mortel qui avait emprunté ses dogmes sublimes à la double table de la loi, il est facile de reconnaître Moïse (1).

Le véritable Orphée, qui vécut environ un siècle avant la guerre de Troie, selon une opinion préférable peut-être à celle d'Eusèbe (2), n'a pu parler en ces termes d'Abraham, de Moïse et du peuple juif. Lorsqu'il visita l'Egypte, les Hébreux en étaient sortis depuis longtemps. Les habitants du pays ne pouvaient lui faire un éloge si pompeux d'une doctrine qu'ils n'avaient pas comprise et d'une nation qu'ils voulaient exterminer.

L'impossibilité pour les hommes de connaître Dieu, si ce n'est par une révélation spéciale ou par l'intermédiaire de ses œuvres; la justification de la Divinité qui n'envoie jamais le mal aux mortels, quoique après elle marchent la famine, la haine, la guerre, la peste, la douleur et les larmes; l'allusion aux idées archétypes de Platon, d'abord dans ces expressions : κόσμοιο τυπωτὴν, puis dans le conseil donné à Musée d'élever sa contemplation vers le Verbe de Dieu, pour en faire le guide de son intelligence, et comme un divin patron à l'aide duquel il comprendra facile-

(1) Orphica, éd. Herm. p. 453.
(2) Eus. Prép. év. l. XIII, ch. XII.

ment toutes choses dans l'univers ; enfin, ce qu'il dit du nom ineffable de la Divinité est parfaitement en harmonie avec la doctrine de Philon et de ses coreligionnaires.

Plusieurs expressions ne peuvent d'ailleurs avoir été employées que par un poëte familiarisé avec le style et le langage de la traduction, faite pour les Juifs d'Alexandrie.

Josèphe, dans son livre contre Apion, a avancé que le mot loi n'était pas même connu des Grecs (1). Il prouve son assertion par l'exemple d'Homère. Dans ses poëmes, dit-il, il n'en a point fait usage. L'historien juif, dans son ardent désir de placer Moïse au-dessus de tous les autres législateurs, s'est laissé emporter loin de la vérité. Il aurait eu raison peut-être s'il s'était borné à remarquer que les Juifs seuls ont employé cette expression pour désigner la loi par excellence.

Ainsi, dans ces vers :

φεύγοντες δικαίων θεσμοὺς, θείοιο τιθέντας
πᾶσι νομοῦ...,

le prétendu Orphée n'a pas assez déguisé son langage. Il a prêté au mot νομοῦ le sens que lui donnent toujours les Septante et les écrivains d'Alexandrie, sans en excepter la Sibylle, en qui nous reconnaîtrons plus tard un habitant de la capitale de l'Egypte (2).

(1) Jos. contr. Ap. l. II, c. VI.

(2) Or. Sibyll. l. III, éd. Alex. v. 580, v. 626.

Les Juifs hellénistes (interprètes de l'Ecriture) ont souvent employé le mot πλάξ pour désigner la table de la loi. Homère s'est servi deux fois de δίπλακα (1); mais dans un sens différent. L'imposteur n'a pas songé qu'il se trahissait en écrivant :

Ἐκ θεόθεν γνώμαισι λαβὼν κατὰ δίπλακα θεσμόν.

La sibylle d'Alexandrie disait à peu près à la même époque : Dieu donna la loi à Moïse, l'ayant écrite sur deux tables de pierre : γράψας πλαξὶ δυσί (2).

Est-il possible de trouver le nom même du Juif qui s'est permis de fabriquer des fragments orphiques d'une manière aussi maladroite? Aristobule a fourni à Eusèbe l'extrait sur lequel nous venons de nous arrêter. Le philosophe péripatéticien serait-il donc l'imposteur? S'il a pris part à la fraude, d'autres Juifs lui en avaient probablement déjà donné l'exemple. Nous sommes portés à le croire, parce que S. Justin, qui invoque aussi le témoignage d'Orphée, n'a pas reproduit exactement le fragment tel que nous le trouvons dans l'évêque de Césarée (3). Il a passé un grand nombre de vers très-propres à servir sa cause. Clément d'Alexandrie (4) paraît avoir eu sous les yeux le texte même copié plus tard par l'élève de S. Pamphile. Comment expliquer de semblables variations?

(1) Hom. Il. l. III, v. 126, l. XXIII, v. 243.
(2) Or. Sibyll. l. III, v. 257.
(3) S. Just. de Monarchia, p. 37.
(4) Clem. Alex. Str. V, p. 442, 443.

Par des interpolations faites au fragment orphique consulté par S. Justin. On avait sans doute montré au saint martyr, lors de son voyage à Alexandrie, l'œuvre d'un faussaire plus timide, antérieur à Philométor, sans lui faire connaître les additions nombreuses d'un imposteur plus audacieux, peut-être sous le règne de Ptolémée VII. Nous croirions volontiers Aristobule, dont les Pères de l'Eglise avaient pu lire les ouvrages, coupable de plusieurs de ces interpolations. Il voulait sans doute donner ainsi plus de poids à ses Commentaires et rendre plus directes les louanges de sa nation, présentées d'abord d'une manière trop vague et peu concluante par l'Orphée alexandrin, qui l'avait précédé.

II. — *Linus, Homère, Hésiode.*

Nos soupçons sur Aristobule se confirment lorsque nous le voyons donner à dessein, dans ses Commentaires sur Moïse, une fausse interprétation à quelques vers d'Hésiode, et en attribuer à Linus et à Homère dont ils ne sont point les auteurs. Nous traduisons ici ces courts fragments conservés par Eusèbe, dans la Préparation évangélique (1). Nous les trouvons également dans Clément d'Alexandrie (2). Les expressions ne sont pas exactement les mêmes dans l'un et

(1) L. XIII, ch. XII.
(2) Clém. Alex. Str. V, p. 428 sq.

dans l'autre, mais le sens n'éprouve aucun changement notable.

« Le septième jour, dit Aristobule, est appelé par nous sabbat, c'est-à-dire jour du repos. Homère et Hésiode, par lesquels nos livres furent mis à contribution, lui donnèrent aussi le nom de sacré. »

Voici les paroles d'Hésiode :

« Le premier jour, le quatrième et le septième, jour sacré... (1) »

Il dit encore :

« C'était le septième jour, brillante lumière du soleil. »

Homère dit aussi :

« Le septième jour, jour sacré, avait éclairé l'univers. »

Et ailleurs :

« Le septième jour avait brillé, jour de l'accomplissement de toutes choses. »

Puis :

« Le septième jour, nous quittâmes le courant de l'Achéron. »

Linus dit aussi :

« C'était le septième jour où toutes choses furent accomplies. »

Et encore :

« Le septième jour donna naissance à toutes choses ; le septième jour est au nombre des principes ; le septième jour est parfait. »

(1) Hes. Opera et dies, v. 770.

Le même poëte a dit aussi :

« On voit partout apparaître le septenaire et dans le ciel étoilé, et dans les sphères où s'accomplit la révolution des années. »

Comment ces poëtes ont-ils donc pu être si bien instruits des fêtes d'un peuple dont ils ne font même pas mention ? Aristobule trouve une explication facile, mais aussi elle est naïve. Homère, Hésiode, et probablement Linus avec eux, ont mis les livres saints à contribution ; ils en avaient apparemment la traduction grecque, faite exprès pour leur usage. Le philosophe péripatéticien a évidemment été emporté trop loin par un zèle exagéré. Les critiques sérieux ont cherché une solution plus plausible (1). Ayant lu dans le second chapitre de la Genèse ces paroles : Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, ils se sont persuadé que dès la création le sabbat avait été regardé comme un jour de repos et de fête. Les patriarches Abraham, Jacob et Joseph, selon eux, auraient sanctifié le sabbat. Les nations idolâtres en auraient conservé le souvenir, écho affaibli de pratiques issues toutes d'une même origine. Ces commentateurs n'ont peut-être pas bien compris le sens des paroles de Moïse. Le législateur juif ne fait pas remonter l'institution du sabbat à la création du monde. Il donne, comme il le fait souvent, la cause première de l'établissement

(1) Mém. de l'Acad. des inscrip. et bel.-let. De la fête du septième jour, par l'abbé Salier, t. IV, p. 47, sq.

d'une fête en vue de porter son peuple à la respecter davantage. Du reste, pour faire des patriarches des observateurs anticipés de la loi du repos du septième jour, on s'est appuyé sur des passages sans valeur, on a supposé précisément la chose mise en question (1). D'après l'opinion la plus générale, l'institution du sabbat eut lieu lorsque le peuple hébreu s'arrêta dans les déserts de Morah, après la sortie d'Egypte (2). Les Grecs ne pouvaient en avoir connaissance que par des rapports intimes avec la nation sainte ; or, jamais ils n'ont existé.

On ne peut donc douter de la mauvaise foi d'Aristobule. L'histoire du peuple juif ne lui était pas inconnue; il n'a pu être égaré par l'ignorance. N'avait-il pas vu le sabbat désigné par Moïse et par Ezéchiel comme un signe particulier donné par Dieu à la nation sainte pour la distinguer de toutes les autres? Et, quant aux vers d'Hésiode, ne pouvait-il pas en connaître la véritable signification, au lieu de se retrancher derrière une équivoque, dont à Alexandrie, où l'on savait la manière de partager les jours, chez les Grecs, il ne pouvait être dupe.

Chez les anciens (3), les jours étaient partagés en trois classes : les jours de fête, ἑορτάσιμοι, où les travaux cessaient, et les sacrifices étaient offerts aux di-

(1) Acad. des inscrip. ib. p. 49.
(2) Acad. des inscrip. et bel.-let. ib. p. 49.
(3) Acad. des inscrip. et bel.-let. ib. p. 45, 56, sq.

vinités. Les jours de travail, dans lesquels les lois permettaient de vaquer aux occupations ordinaires. Enfin, les jours néfastes, c'est-à-dire détestés, et dans lesquels on ne pouvait faire de sacrifices. Or, on donnait le nom de sacré, ἱερὸν ἦμαρ, non-seulement aux jours réservés au culte des dieux; mais aussi, par antiphrase sans doute, à ceux de la troisième classe. Le mot ἱερόν avait donc une acception très-étendue. Le Juif péripatéticien en a profité pour faire passer Hésiode dans les rangs des disciples de Moïse.

Aussi a-t-il prudemment évité de citer les vers suivants du poëte des Travaux et des Jours; ils faisaient pourtant disparaître toute espèce d'équivoque, en donnant l'explication de sa pensée. Hésiode appelle le septième jour ἱερόν ἦμαρ, parce que Latone mit Apollon au monde le septième jour du mois de Thargélion. De là le surnom de Ἑϐδομαγενής donné à ce dieu. Plutarque et Eustathe nous apprennent qu'en effet le septième jour de chaque mois était consacré à Apollon. Les Athéniens célébraient cette fête en portant des lauriers, en couronnant des corbeilles et en chantant des hymnes en l'honneur du dieu de Délos. Quel rapport entre ces fêtes et le retour hebdomadaire du repos du sabbat? Dans le second vers d'Hésiode, on ne fait pas même mention de jour de fête. Aristobule aurait assurément pu en ajouter bien d'autres à celui-là, puisqu'il lui suffisait de trouver le nombre sept dans une description ou dans une nar-

ration pour s'en emparer, sans examiner s'il pouvait servir dans une démonstration rigoureuse.

On ne trouve ni dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée les trois vers mis sous le nom d'Homère par Aristobule. De savants critiques l'ont accusé de les avoir fabriqués (1). Si le Juif péripatéticien s'est en effet rendu coupable d'une telle imposture, il aurait pu le faire avec plus d'adresse et surtout plus d'à-propos. Le troisième vers ne va pas mieux à son but que le second d'Hésiode, dont nous avons parlé plus haut. Il ne prouve rien en faveur du repos du septième jour. Le premier ne présente pas nécessairement un sens favorable au Juif d'Alexandrie, comme nous l'avons vu précédemment, à l'occasion d'Hésiode. Le second vers seul aurait une autre valeur ; il ferait du chantre d'Achille un partisan de la théorie biblique de la création du monde en six jours. Il était nécessaire, nous le comprenons, de représenter Homère comme un lecteur des livres saints, pour justifier de semblables prétentions. Mais Aristobule a oublié qu'il ne pouvait pas à son gré insérer de nouveaux vers dans l'Iliade ou dans l'Odyssée.

Toutefois l'auteur des commentaires sur Moïse n'a peut-être pas fabriqué entièrement le vers dont il s'agit ici. Il s'est contenté, nous serions du moins portés à le croire, de substituer un mot à un autre et de co-

(1) Valcken. De Aristob. Jud. § v. — Bœckhius. Græc. trag. Æsch. Soph. Eurip., etc. p. 146.

pier le reste dans Homère. Il en avait fait assez pour changer toute la pensée à son profit.

Nous lisons en effet dans l'Odyssée (1) :

« C'était le quatrième jour dans lequel tout fut achevé. »

Τέταρτον ἦμαρ ἔην, καὶ τῷ τετέλεστο ἅπαντα.

Le philosophe aura effacé le nombre quatre pour le remplacer par celui qu'il désirait trouver. Le poëte grec ne lui permettait cependant pas une méprise, car il ajoute aussitôt : Or, le cinquième jour, Τῷ δ' ἄρα πέμπτῳ... D'ailleurs, il ne s'agit pas dans l'Odyssée de l'œuvre de la création, mais de certains préparatifs achevés le quatrième jour.

Les vers suivants sont, dans Aristobule, mis sous le nom de Linus (2), et dans Clément d'Alexandrie (3), sous celui de Callimaque. Il est difficile d'assigner la véritable cause de ce changement. Nous pensons que le précepteur de Ptolémée a voulu placer sa composition sous le patronage de Linus. Il a fait ainsi un personnage célèbre par son antiquité et digne de figurer auprès d'Orphée, d'Homère et d'Hésiode. De plus, il n'aurait pas eu, dans la capitale de l'Egypte, sous Ptolémée Philométor, l'audace de falsifier les œuvres de Callimaque.

Or, Linus est-il l'auteur des vers cités sous son

(1) Odyss. l. v, v. 262.
(2) Eus. Prép. év. l. xiii, ch. xii.
(3) Cl. Alex. Str. v, p. 438.

nom ? Selon Pausanias, Linus, fils d'Uranie et d'Amphimarus, et Linus, fils d'Isménus, furent l'un et l'autre des musiciens célèbres (1), mais ils n'ont point fait de vers, ou, s'ils en ont composé, nous ne les possédons plus.

Stobée attribue à Linus un poëme sur la nature du monde et il nous en a conservé quelques vers (2). Celui dans lequel le poëte grec nous conseille d'espérer, *parce que tout est possible à Dieu, et rien ne lui est impossible,* ne nous semble pas sorti de la plume d'un païen. Mais, admettons qu'ils sont en effet de Linus, et avec eux les autres mentionnés par le même auteur : pourquoi Stobée n'a-t-il pas aussi recueilli ceux que Aristobule a cités ? Pourquoi les Juifs auraient-ils eu seuls le privilége de connaître des restes si précieux? Nous ne leur accorderons pas, d'ailleurs, la valeur que le Juif d'Alexandrie voulait leur donner dans son ouvrage sur Moïse. Nous apercevons encore ici une équivoque dont il s'est efforcé de tirer parti. Au lieu de donner à ἕβδομος, ἑβδόμη, la signification de sept, il lui prête celle de septième jour de la semaine (3). Les anciens, et surtout les pythagoriciens, avaient, nous le savons, un très-grand respect pour le nombre sept; ils le regardaient comme parfait, comme l'origine des autres, de toutes choses, par

(1) Pausan. Beot. c. xxix, p. 767.

(2) J. Stobæi Florilegium, t. i, p. 127, et t. iii, p. 351, ed. Gaisford.

(3) Acad. des inscrip. et bel.-let. l. c. p. 59, 60.

conséquent, d'après le système de Pythagore sur les nombres. Aristobule ne l'ignorait pas; mais il espérait sans doute, par sa pieuse ruse, réussir à inspirer à ses lecteurs plus de respect pour les livres des Juifs.

III. — *Eschyle.*

Saint Justin (1), Clément d'Alexandrie (2) et Eusèbe Pamphile (3) prêtent à Eschyle des vers dont ils ne nous paraissent pas les auteurs. Ce ne sont point, selon la remarque de Valckenaer(4), les Pères de l'Eglise qui les ont eux-mêmes composés : ils étaient incapables d'une telle imposture; mais ils les ont trouvés dans des écrits publiés avant eux. Nous n'hésitons pas à les attribuer à des Juifs de l'école d'Alexandrie.

En voici la traduction :

« Distingue Dieu des mortels, et ne pense pas qu'il ait un corps semblable au tien; car tu ne le connais pas. Tantôt il apparaît comme un feu et se précipite dans l'immensité, tantôt c'est un torrent, tantôt il n'est que ténèbres. Ici, il se montre sous la forme d'un terrible habitant du désert; là, c'est un

(1) S. Just. De monarch. p. 37.
(2) Clem. Alex. Str. v, p. 445.
(3) Prép. év. l. XIII, ch. XIII.
(4) Valck. De Arist. Jud. § II.

vent qui se répand dans l'air, c'est un nuage, un éclair, c'est la foudre, c'est le tonnerre. La terre lui est soumise; les rochers, les fontaines et les réservoirs d'eau sont sous ses ordres. Les montagnes, la terre, l'immense profondeur de la mer, les sommets les plus élevés des collines tremblent quand il jette sur l'univers le regard majestueux d'un maître, tant est puissante la majesté de Dieu, du Très-Haut, etc. »

Dans les premiers vers de ce fragment, le faussaire, peut-être pour nous faire croire qu'il citait un passage d'un drame satyrique d'Eschyle, intitulé: *Protée* (1), s'est plu à nous faire la description de nous ne savons quel dieu, habile à revêtir à son gré toutes les formes. Il n'est cependant point parvenu à se déguiser entièrement à l'aide de cet artifice. Son style le trahit, comme nous le montrerons bientôt. Dans les six derniers vers, il n'a même pas pris soin de dissimuler; il a prêté à Eschyle ses propres pensées. Dans toutes ses tragédies, les divinités de ce poëte sont celles d'Homère, d'Hésiode et de toute la Grèce; son génie puise même une partie de sa force dans une foi vive aux fables du paganisme. Il les oublie tout à coup pour demander ses inspirations aux psaumes de David, leur emprunter de nouvelles images et des expressions dont il n'avait jamais fait usage jusque-là.

(1) Boeckh, ib. p. 153

Clément d'Alexandrie lui-même l'a remarqué (1); les vers d'Eschyle lui paraissent une paraphrase de ces paroles : « La terre tremble devant la face du Seigneur. » M. Bothe, dans son édition d'Eschyle, a cru devoir supprimer deux vers empruntés, disait-il, à quelque psaume, et plus dignes de Clément d'Alexandrie que du tragique grec (2). Il aurait pu les remarquer dans saint Justin, antérieur à l'auteur des Stromates; le faussaire ne pouvait donc être celui qu'il soupçonnait. Il pouvait le reconnaître à d'autres marques. Le parallélisme dont on a fait usage icii ndique un faussaire auquel la poésie hébraïque n'était pas inconnue (3). En effet, après avoir dit que son dieu se change successivement en fleuve, en montagne, etc., il ajoute aussitôt : « Les eaux lui sont soumises, les rochers sont sous ses ordres. » Et bientôt après : « Les montagnes, l'immense profondeur de la mer tremblent devant lui. » Si le poëte met dans le même vers : « Toutes les sources et tous les réservoirs d'eau, les terres et les montagnes, les profondeurs des mers et les hauteurs des monts, » c'est évidemment encore par parallélisme, selon l'observation de Boeckh (4).

Enfin, les expressions elles-mêmes nous révèlent un Juif d'Alexandrie, prenant avec trop de confiance

(1) Cl. Alex. Str. v, p. 445.
(2) Both. ad Æschyl. p. 807.
(3) Boeckh. p. 154.
(4) Id. ib. p. 154.

le style de la version des Septante pour modèle, sans trop songer qu'il se laissait tomber dans un piége où l'on pouvait facilement le saisir et le reconnaître. Nous nous contenterons de reproduire ici quelques-unes des citations du savant philologue. Nous renvoyons à son ouvrage ceux qui en désireront de plus nombreuses.

Un auteur grec, d'après le critique allemand, n'aurait pas dit : χώριζε θνητῶν : la version alexandrine fait, au contraire, souvent usage de cette tournure (1).

Μὴ δόκει est un pur hébraïsme.

Eschyle ne pouvait dire :

ὁμοῖον αὐτῷ σάρκινον καθεστάναι.

Il eût employé cette autre forme :

ὁμοῖος αὐτῷ σάρκινος καθεστάναι,

ou du moins celle-ci :

ὁμοῖόν τινα σάρκινον καθεστάναι (2).

Les Juifs hellénistes ont très-souvent employé les expressions ὄμμα θεοῦ, ὄμμα δεσπότου; mais les poëtes païens ne les ont pas connues (3), ou du moins ils ne les employaient pas au singulier.

L'imposteur se trahit, dans le dernier vers, par sa maladresse; car, selon Potter (4), il n'a pas su

(1) Ib. ib. p. 153.
(2) P. 153.
(3) P. 155.
(4) Boeckh. ib. p. 156.

éviter l'hiatus que présente la rencontre de deux voyelles :

Πάντα δύναται γὰρ δόξα ὑψίστου θεοῦ.

Admettons, avec Boeckh, qu'il faille δόξα θοὐφίστου θεοῦ, ces dernières expressions indiqueront toujours un Juif d'Alexandrie. Les Grecs ont dit quelquefois, il est vrai, Ζεὺς ὕψιστος, mais les Israélites seuls et les chrétiens ὕψιστος θεός (1).

IV. — *Sophocle.*

La tragédie elle-même, dit Clément d'Alexandrie, en nous détournant du culte des idoles, nous enseigne à porter nos regards vers le ciel. Sophocle fait ainsi parler ses acteurs sur la scène (2) :

« Au nombre des vérités, il faut reconnaître un seul Dieu qui a formé le ciel, les vastes régions de la terre, les flots azurés de la mer et les vents impétueux ; mais nous, aveugles mortels, nous, la plupart esclaves des égarements de notre cœur, nous allons, dans nos peines, demander un soulagement à des dieux en pierre, à des simulacres d'airain, à des figures d'or et d'ivoire. Quand nous leur avons offert de riches sacrifices, quand nous leur avons établi de pompeuses solennités, nous nous imaginons avoir donné de grandes preuves de piété. »

(1) Boeckh. ib. p. 156.

(2) Clem. Alex. Str. v, p. 439.

Si ce fragment est réellement de Sophocle, dit Richard Bentley (1), pourquoi a-t-il été connu de saint Justin, de Clément d'Alexandrie et d'Eusèbe Pamphile, et non de Plutarque, de Porphyre, de Stobée, enfin, qui a fouillé les bibliothèques avec un zèle infatigable et lu avec soin les ouvrages de Sophocle et d'Euripide?

Ce silence paraîtrait, en effet, étrange, si l'examen du fragment ne nous en venait révéler le motif. L'auteur d'OEdipe à Colone, grâce aux Juifs d'Alexandrie, a été ici transformé en fervent prosélyte. Il a rejeté les erreurs de sa jeunesse pour s'unir à Moïse, à Aristobule, à Philon, proclamer hautement l'unité de Dieu et tourner en ridicule les divinités de ses concitoyens, représentées alors avec tant de grandeur et de majesté par le génie de Phidias et de ses élèves.

Il ne faut pas s'étonner si les auteurs profanes n'ont pas été instruits de cette merveilleuse conversion. Mais comment les Athéniens qui ont accusé Socrate de ne pas reconnaître les dieux de sa patrie, et de vouloir lui en imposer d'autres, ont-ils laissé en paix l'auteur d'une semblable diatribe contre les idoles chères aux Grecs? Comment les fils ingrats de Sophocle n'ont-ils pas profité de ce nouveau moyen de prouver aux juges la folie de leur père? Nous lisons, il est vrai, dans le traité des Lois de Platon un passage qui paraît avoir une grande analogie avec celui de Sophocle, et

(1) Ep. ad Millium.

justifier, à cette époque, le langage si élevé du poëte tragique.

« La terre et le foyer domestique, voilà pour tous les hommes les vrais temples des dieux : que personne ne songe donc à leur en élever d'autres. L'or et l'argent qui brillent dans les autres villes, soit chez les particuliers, soit dans les temples, servent à exciter la convoitise; l'ivoire venant d'un corps privé de vie n'est pas une offrande digne de la sainteté des dieux. Le fer et l'airain sont propres à faire des armes pour les combats (1). »

Le philosophe rappelle à ses concitoyens que les statues ne sont que des représentations grossières de la divinité sans être la divinité elle-même; car celle-ci n'est pas renfermée dans un point de l'espace, elle remplit tout de sa présence. Mais le fondateur de l'Académie ne proscrit point le culte des dieux de la Grèce. Sophocle en mettant à dessein en opposition le Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, et les dieux de pierre, d'or et d'ivoire, condamne ceux-ci et les sacrifices qu'on leur offre, et reconnaît pour seule légitime l'adoration du Jéhovah des Juifs.

Pour ne nous laisser aucun doute sur son origine et le pays où il vécut, l'auteur de ce morceau, à l'exemple du faux Eschyle, a pris soin de copier aussi la version des Septante.

Ainsi, ταῖς ἀληθείαισιν, ne se rencontre dans aucun

(1) Eus. Prép. év. l. III, ch. VIII.

auteur tragique (1). A peine trouverait-on trois écrivains grecs qui aient fait usage de ces suppressions, tandis que dans la traduction alexandrine elles ont été fréquemment employées. Les hellénistes avaient pour la périphrase ἀνέμων βίας, une prédilection que ne partageaient ni Sophocle, ni les poëtes des beaux temps de la langue grecque (2).

Richard Bentley juge cette tournure : θνητοὶ δὲ πολλοί, — nos multi mortales, — indigne d'un Attique d'une élégance toujours si exquise (3). Et cette autre : καρδίαν πλανώμενοι, lui paraît un hébraïsme, dont les Septante ont très-souvent fait usage.

L'examen du vers :

Ἢ χρυσοτεύκτων, ἢ ἐλεφαντίνων τύπους.

a donné lieu à des observations semblables. Le mot τύπος est pris ici pour la statue elle-même, et non pour la forme de la statue : or, les Grecs ne lui ont guère donné que cette dernière acception, comme on peut le voir dans un passage d'Isocrate, dans la Vie d'Evagoras (4). Sophocle, au lieu de ces locutions barbares, eût, d'après le critique anglais, composé ainsi son vers, pour se faire comprendre de ses concitoyens :

χρυσοτεύκτους ἢ 'λεφαντίνους τύπους θεῶν.

(1) Boeckh. ib. p. 149.
(2) Id. ib.
(3) Epist. ad Mill. p. 463, 520, éd. Lips.
(4) Id. loc. cit.

Saint Justin (1) et Clément d'Alexandrie (2), avec le fragment dont nous venons de nous occuper, en citent un second, également sous le nom de Sophocle : il a rapport au jugement dernier. L'auteur des Stromates n'est pas entièrement d'accord avec le philosophe martyr. Nous suivrons la version de ce dernier :

« Il viendra, oui, il viendra le temps où le brillant éther fera jaillir de ses espaces dorés des trésors de feu, lorsque la flamme, dévorant et la terre et les cieux, consumera, dans sa fureur sans frein, la nature tout entière. Puis tout disparaîtra, les gouffres des flots ne seront plus ; la terre n'aura plus de forêts, et l'air enflammé ne sera plus rempli de milliers d'oiseaux. Or, nous savons que deux routes conduisent aux enfers; l'une réservée aux criminels, l'autre aux hommes justes. Puis tout ce qui aura été détruit, renaîtra de nouveau. »

Philon le Juif, dans son traité sur l'incorruptibilité du monde, nous apprend que les païens croyaient, comme les Juifs et les chrétiens, à la future destruction du monde par le feu. « Les stoïciens, dit le Platon juif, croient en l'existence d'un seul monde, ouvrage de la Divinité ; il sera, après une longue révolution d'années, consumé par le feu qui les pénètre et les vivifie : mais de ses débris, Dieu fera sortir un autre

(1) Saint Just. De mon. p. 38, éd. Venet.
(2) Clem. Alex. Str. v, p. 442.

monde.... (1). » Les plus anciens philosophes du Portique ont cru, dit aussi Numénius (2), qu'après la révolution de certaines périodes de très-longue durée, tous se changeront d'abord en air, puis seront détruits par le feu. Ce dogme eut l'assentiment des plus anciens et des principaux philosophes de la secte : notamment de Zénon, de Cléanthe et de Chrysippe (3). L'imposteur aurait dû remarquer que Sophocle vivait avant ces philosophes : et il n'aurait pas dû lui prêter si facilement leurs doctrines.

Si cependant, au siècle du célèbre tragique, on croyait déjà à la conflagration future de l'univers, si ce poëte pouvait y faire allusion, il est certain qu'il ne pouvait lui venir à l'idée de présenter cette combustion comme la catastrophe qui précéderait le châtiment des méchants et la récompense des bons. L'auteur du fragment, ou l'interpolateur, avait certainement cette intention, lorsqu'il jetait au milieu de sa description les mots qui ne s'y rattachent par aucun lien logique : « Deux chemins, nous le savons, conduisent aux enfers : l'un réservé aux criminels, l'autre aux hommes justes. »

Dans le Phédon (4) et dans le Gorgias (5), Platon

(1) Ph. De inc. mundi, t. II, p. 505, ed. Mang.
(2) Eus. Prép. év. l. XV, ch. XVIII.
(3) Id. ib.
(4) Eus. Prép. év. l. XI, ch. XXXVIII.
(5) Gorg. sub fin.

parle du jugement des hommes après la mort, et des routes différentes qui s'ouvriront devant eux, quand ils auront comparu devant le redoutable tribunal. Admettons que Sophocle a cherché ses inspirations dans les traditions antiques, consultées par le philosophe athénien; nous n'aurons pas encore fait disparaître toutes les difficultés. Il faudrait expliquer ce tableau de la ruine du monde placé avant les réflexions sur le sort différent réservé, après cette vie, au juste et à l'impie. Il indique un poëte qui non-seulement croyait au jugement dernier, mais aussi à la ruine universelle dont il devait être précédé. Or, les Juifs seuls avaient appris ces événements par les saintes Ecritures, et par leurs traditions. Pour faire passer leurs croyances dans Sophocle, ils ont, ou composé tous les vers dont nous nous sommes occupé, ou, comme le pense Boeckh, ils ont corrompu un passage du célèbre tragique en y faisant des interpolations (1).

V. — *Euripide.*

Saint Justin et Clément d'Alexandrie ne s'accordent pas sur l'auteur des vers que nous allons examiner. Le premier les attribue à Euripide (2), le second à Diphile (3), poëte comique. Nous ne savons pas la cause d'une telle contradiction. Peut-être les ouvrages

(1) Boeckh, ib. p. 150.
(2) S. Just. De monarch. p. 38, éd. Venet.
(3) Clem. Alex. Str. v, ib. p. 442.

consultés par les Pères de l'Eglise ne s'accordaient-ils pas entre eux ; peut-être aussi les imposteurs juifs ont-ils changé, suivant les circonstances, le nom de ceux dont ils recherchaient l'appui (1). Ils prenaient le nom d'Euripide, quand ils jugeaient que le nom de ce poëte serait d'un plus grand poids dans la balance; celui de Diphile, lorsque ce dernier pouvait leur servir davantage. Cependant, s'il est vrai, comme le pense Valckenaer, que dans le fragment dont il s'agit, il y ait cinq vers tirés du Phrixus d'Euripide (2), c'est à ce poëte, sans doute, que l'on a voulu attribuer d'abord les vers interpolés.

Voici le morceau tel que nous le trouvons dans S. Justin (3) :

« Il donne une longue vie au pécheur pour le juger avec plus de sévérité. *Si quelque mortel osait, malgré ses crimes, se flatter d'avoir échappé à la justice de Dieu, il serait dans une erreur funeste ; il aura lieu de s'en repentir au jour de la justice qui ne s'avance qu'à pas lents.* Vous tous qui ne croyez pas en l'existence d'un Dieu, vous êtes dans une erreur doublement grossière, car Dieu existe, oui, il existe. Que celui qui a jusqu'ici commis l'iniquité sans remords, mette le temps à profit, car il faudra qu'il reçoive enfin le châtiment qu'il mérite. »

(1) Boeckh, p. 160.
(2) Boeckh, p. 159.
(3) S. Just. ib. p. 38.

Sextus Empiricus et Stobée ont cité, le premier quatre, le second cinq vers de ceux que nous avons traduits ici. Ils les ont l'un et l'autre attribués à Euripide (1). Nous les avons soulignés, pour les distinguer de ceux qu'ils n'ont point connus.

Le vers qui commence la citation de S. Justin et les six qui la terminent, ont paru à Valckenaer tout à fait indignes des autres. Rien dans ces derniers qui ne convienne à Euripide. Le style en est pur et harmonieux, les idées rappellent bien le poëte ami de la philosophie de Socrate. Le mot θεόν, employé au singulier, paraît seul ne pas être à sa place dans la bouche d'un écrivain de l'antiquité grecque. Il a été substitué aux expressions τοὺς θεούς, conservées par Sextus Empiricus et Stobée, et plus conformes, en effet, au langage ordinaire d'Euripide. Mais elles étaient trop païennes pour être de quelque utilité; pour cette raison, elles ont été changées pour le faussaire. Cette substitution faite, on a prêté au poëte tragique une violente sortie contre quiconque ne croit pas en l'existence de Dieu.

Ὁρᾶθ' ὅσοι νομίζετ' οὐκ εἶναι θεόν...
Ἔστιν γάρ, ἔστιν.

On lui a prêté des menaces contre ceux qui, après s'être souillés de crimes, ne mettent pas le temps à profit pour les effacer.

(1) Valcken. De Aristobul. jud.

Mais toutes ces interpolations ont été faites avec une maladresse rare. L'apostrophe dont nous venons de parler n'est unie par aucun lien au reste du fragment. L'enchaînement logique, après cette pensée : « Il s'en repentira au jour de la justice qui ne s'avance qu'à pas lents, » exigeait immédiatement cette autre : « Vous qui avez commis l'iniquité, mettez le temps à profit. » Il n'est pas plus facile de rattacher le vers :

Δὶς ἐξαμαρτάνοντες οὐκ εὐγνωμόνως

à ceux qui le précèdent ou viennent après. La suite du raisonnement demandait cette disposition des idées : « Vous tous qui ne croyez pas en l'existence de Dieu, prenez garde de ressentir un jour la vengeance de celui dont vous niez la puissance avec tant de folie.

Remarquons avec Valckenaer qu'outre l'obscurité naissant du défaut de liaison, ce même vers : Δὶς ἐξαμαρτάνοντες, etc. présente une amphibologie impossible à comprendre dans un attique. De plus, dans le texte de Clément d'Alexandrie se rencontre un grossier hiatus :

δοκεῖτε οὐκ εἶναί (1).

Dans S. Justin, il a disparu, grâce sans doute à un copiste éclairé qui aura été choqué de la dissonance occasionnée par le choc des voyelles. Enfin, les

(1) Boeckh, p. 159.

expressions ἐξαμαρτάνοντες et χρόνον κερδαίνειν, avec le sens qu'elles ont ici, paraissent à Valckenaer empruntées aux Septante.

V. — *Ménandre.*

Voici, dans les Pères de l'Église, une nouvelle contradiction relativement au nom des poëtes dont ils invoquent le témoignage. Justin (1) prête à Philémon les vers placés par Clément d'Alexandrie (2) et l'auteur de la Préparation évangélique (3), sous le nom de Ménandre. Ce nouveau fait confirme ce que nous avancions précédemment sur l'ingénieux artifice des Juifs de l'école d'Alexandrie.

La citation du maître d'Origène contient peut-être quelques vers de Ménandre (4). Mais de nombreux changements et différentes additions y ont été faits dans la suite, comme nous le prouverons après en avoir donné la traduction :

« Si quelqu'un, mon cher Pamphile, offre un sacrifice, immole une multitude de taureaux ou de boucs, ou autres animaux semblables ; si sa main fabrique les tissus les plus précieux et les manteaux de pourpre ; s'il prépare artistement et l'ivoire et l'éme-

(1) De monarch. p. 39, éd. Ven.
(2) Cl. Alex. Str. v, p. 441.
(3) Prép. év. l. xiii, c. xiii.
(4) Boeckh, ib. p. 157.

raude, et qu'il s'imagine par là avoir droit à la faveur divine, quelle erreur est la sienne! que son âme est vaine! car le devoir de l'homme, avant tout, c'est d'être bon. Il ne doit point séduire la vierge, souiller par l'adultère le lit nuptial, il ne doit point aspirer à la richesse par le vol ou le meurtre. Ne convoite pas même une aiguille, mon cher Pamphile, car Dieu qui est près de toi t'aperçoit; » et plus loin... « Ne convoite pas même une aiguille qui ne t'appartiendrait pas, car Dieu se plait aux actions justes; il a l'iniquité en horreur. Il accorde une vie heureuse à celui qui arrose la terre de ses sueurs. Sacrifie à Dieu, en faisant éclater ta justice; que la vertu brille dans ton cœur comme une parure magnifique. Quand tu entendras le bruit du tonnerre, ne prends point la fuite, sachant que ta conscience n'a rien à se reprocher, car tu es sous le regard de Dieu (1). »

Les Juifs n'ont pas seuls reconnu, nous le savons, l'insuffisance du sacrifice des animaux pour apaiser la Divinité et se la rendre favorable. Les païens, éclairés par les lumières de la raison, sont quelquefois, sur ce sujet, tombés d'accord avec les livres de l'Ancien Testament. Théophraste défend d'offrir aux divinités le sang des animaux (2) : « Persuadons-nous, dit-il, qu'elles ne se soucient pas de semblables hommages. Elles ne considèrent que la moralité de leurs

(1) Clem. Alex. Str. v, p. 442.
(2) Eus. Prép. év. l. IV, ch. X, XIV.

adorateurs. La plus belle offrande à présenter aux dieux, c'est un cœur pur, une âme exempte de toute passion mauvaise. »

Ces maximes de Théophraste pouvaient, sous une autre forme et en termes différents, paraître dans les comédies d'un poëte comme Ménandre. Mais le développement qu'on leur a donné dans le passage cité plus haut, ressemble trop à une paraphrase d'Isaïe, suivant Clément d'Alexandrie lui-même (1), pour que le véritable auteur n'ait pas eu le prophète sous les yeux. « Ai-je besoin de vos sacrifices, s'écrie-t-il (2); je suis rassasié du sang de vos boucs et de vos taureaux; j'ai tous vos présents en horreur. Purifiez-vous, soyez exempts de souillures, cherchez la justice, délivrez l'opprimé, soutenez la veuve et l'orphelin, et alors vous paraîtrez devant moi, dit le Seigneur. » L'imposteur s'est permis de ne pas suivre pas à pas le texte sacré, pour mieux nous donner le change : mais il n'a pas su éviter tous les piéges où il pouvait se laisser prendre. Il a, d'une part, dans le vers :

Ἢ δι' ἐλέφαντος ἢ σμαράγδου ζῴδια,

imité le faux Sophocle (3) qui avait dit :

Θεῶν ἀγάλματ' ἐκ λίθων, ἢ χαλκέων
Ἢ χρυσοτεύκτων ἢ ἐλεφαντίνων τύπους.

(1) Cl. Alex. Str. v, p. 441.
(2) Is. ch. I, v. II et sqq.
(3) Boeckh, p. 157.

D'un autre côté, il a copié l'Eschyle alexandrin dont nous nous sommes précédemment occupé. Nous trouvons dans celui-ci :

Μὴ δόκει τὸν θεὸν σάρκινον καθεστάναι.

L'imposteur met à son exemple :

Εὔνουν τὸν θεὸν καθεστάναι.

De plus, en remplaçant contre toutes les règles ἔκ par la préposition διά, et en faisant usage des expressions καθεστάναι, πλανᾶσθαι, particulières aux Juifs formés au langage incorrect des Septante, il nous révèle clairement son origine et sa patrie.

Le tableau du seul sacrifice agréable à la Divinité est de nature à nous frapper encore davantage. Le poëte ne s'est pas contenté de développer cette pensée de l'Ecriture sainte : Offrez un sacrifice de justice et espérez dans le Seigneur (1). Il a mis en vers les commandements donnés par Dieu au peuple juif sur le mont Sinaï. Le fragment de S. Justin est précieux pour nous faire comprendre jusqu'où pouvait aller l'audace du plagiaire. Il ne se borne pas à dire : vous ne volerez point, vous ne commettrez point d'adultère. Comme s'il craignait de ne pas laisser voir assez la source où il avait puisé, il ajoute : « L'homme juste ne convoite pas le bien d'autrui, ni sa femme, ni sa maison, ni son champ, ni son esclave,

(1) Clem. Alex. Str. v, p. 441, ed. Lugd. Bat.

ni sa fille, ni son cheval, ni son bœuf, ni ses troupeaux : il ne désire même pas l'aiguille qui ne lui appartient pas (1); car il est sous le regard de Dieu, qui est près de lui. » Cette dernière réflexion n'est-elle pas, en effet, comme le veut Clément d'Alexandrie (2), une imitation, ou plutôt un plagiat de ce passage de Jérémie : « Je suis le Dieu qui veille à tes côtés et non un Dieu éloigné. L'homme pourrait-il faire quelque chose en secret et sans tomber sous mon regard. »

VI. — *Diphile ou Philémon.*

Le savant maître d'Origène et S. Justin, martyr, sont encore une fois partagés sur l'auteur d'un fragment qui nous reste à étudier ici. Le premier l'attribue à Diphile (3), le second à Philémon (4), tous deux poëtes comiques. Nous ne chercherons pas à cette difficulté une solution, impossible peut-être, certainement inutile. Nous nous bornerons à montrer que le fragment en question n'appartient ni à Diphile, ni à Philémon, et que de tels vers doivent provenir des écoles juives de l'Egypte.

La version du livre de la Monarchie s'éloigne en plusieurs points de celle de la ve Stromate. Celle-ci

(1) S. Just. De monar. p. 39.
(2) Clem. Alex. Str. v, p. 444.
(3) Clem. Alex. Str. v, p. 442.
(4) S. Just. De monarch. p. 38.

renferme à la fois les passages que Clément d'Alexandrie (1) dit être de Diphile, et les vers attribués avec plus de raison, comme nous l'avons dit plus haut, au poëte Euripide, par S. Justin. Nous prendrons ici le dernier pour guide.

Voici, d'après lui, les paroles de Philémon :

« Penses-tu, mon cher Nicérate, que ceux qui sont morts, après avoir passé leur vie dans les délices, puissent échapper à Dieu, cet œil de justice qui voit tout? Nous croyons que deux chemins conduisent aux enfers; l'un est la voie suivie par les hommes justes, l'autre est réservé aux impies. Car si le même sort est réservé à l'innocent et au coupable, volez, dérobez, semez partout le trouble et le désordre. Mais ne vous faites pas illusion, il y aura un jugement dans les enfers. Il sera rendu par le Dieu souverain de l'univers, dont je tremblerais de prononcer le nom. »

Nous avons déjà vu dans le prétendu Sophocle des idées analogues à celles-ci. Mais elles sont reproduites sous une nouvelle forme et sous le patronage d'un autre nom. Nous ne pensons pas, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'un poëte élevé dans le sein du paganisme n'aurait pas pu être instruit de ces dogmes si conformes d'ailleurs à ceux des Juifs et des chrétiens. Platon a fait plusieurs fois allusion à la comparution des âmes dépouillées de l'enveloppe du corps, devant un juge inaccessible à la corruption et à l'erreur.

(1) Cl. Al. Str. v, p. 442.

Virgile, dans le sixième livre de l'Enéide, admet, d'après les doctrines platoniques, des juges, que rien ne pourra tromper, lorsqu'ils feront l'examen de la vie des mortels cités à leur tribunal. Deux chemins, dont l'un conduit au Tartare, séjour des impies, et l'autre aux campagnes riantes de l'Elysée, se présentent devant ceux dont l'arrêt a été prononcé.

Nous croyons donc avec Boeckh (1) qu'on a pu extraire d'une comédie grecque quelques-uns des vers dont nous avons donné la traduction : mais aussi nous sommes persuadé comme lui (2) que plusieurs de ceux qu'ont cités les Pères ont été interpolés. Les trois derniers au moins sont de ce nombre :

Μηδὲν πλανηθῇς, ἔστι κᾀν ᾅδου κρίσις,
Ἥνπερ ποιήσει θεὸς ὁ πάντων δεσπότης,
Οὗ τοὔνομα φοβερὸν, οὐδ᾽ ἂν ὀνομάσαιμ᾽ ἐγώ (3).

Ce qui précède ces vers aura sans doute été changé et disposé de manière à rapprocher davantage les croyances du paganisme de celles du judaïsme. Ainsi, on aura remplacé des expressions rappelant trop la pluralité des dieux par celles-ci, τὸ θεῖον, et Δίκης ὀφθαλμός. On préparait ainsi une transition naturelle au tableau de la fin qui nous représente Dieu, le maître de toutes choses, siégeant sur le tribunal sans avoir

(1) P. 160.
(2) P. 161.
(3) S. Just. De monarch. p. 38.

besoin ni de Rhadamanthe, ni d'Eaque, ni de Minos, les assesseurs ordinaires des divinités païennes. On pouvait alors, sans inconvénients, dire avec les prophètes : « Le Seigneur viendra vers vous pour vous juger, il sera lui-même le témoin de vos adultères et des parjures (1). » « Il viendra examiner vos pensées et vos œuvres, vous paraîtrez devant lui et vous verrez sa gloire (2). »

Nous croyons d'autant plus volontiers à ces altérations, que les tournures τὸ θεῖον λεληθέναι et Δίκης ὀφθαλμός, ont déjà été employées par le faux Euripide et le faux Eschyle, et qu'elles ne sont point ordinaires aux écrivains grecs.

Μηδὲν πλανηθῇς est un hébraïsme (3) ainsi que κρίσις ἐν ᾅδου (4). Les Juifs d'Alexandrie aiment ces expressions : Dieu le maître de toutes choses, Θεὸς ὁ πάντων δεσπότης (5); il n'en est pas de même des Grecs (6). L'école juive d'Egypte a oublié que le nom de Jupiter n'était pas vénérable au point que l'on ne pût le prononcer comme celui des Euménides. Les païens ne partageaient pas, sous ce rapport, la crainte du peuple hébreu, et le maître des dieux lui-même n'a jamais voulu inspirer pour son nom un respect aussi

(1) Mal. III, 5.
(2) Is. LXVI, 18.
(3) Boeckh, p. 161.
(4) P. 162.
(5) P. 162.
(6) P. 153 et sq.

profond. Il le laissait, sans colère, prononcer aussi souvent qu'on le désirait. Notre imposteur n'a pas tenu compte de cette différence entre le fils de Saturne et Jéhovah, dont le Psalmiste a dit que le nom était à la fois saint et terrible : ἅγιον καὶ φοβερὸν τὸ ὄνομα αὐτοῦ (1).

Il nous reste à déterminer le temps dans lequel furent faites ces suppositions frauduleuses et ces interpolations maladroites. Nous ne nous sommes pas arrêté après chaque auteur à fixer l'époque à laquelle il vivait, dans la capitale de l'Egypte ; car nous pensons que les imposteurs, s'ils ont été plusieurs, furent à peu près contemporains. C'est aussi l'opinion de Boeckh (2); ce critique ayant remarqué que Clément d'Alexandrie avait emprunté au faux Hécatée d'Abdère les vers du prétendu Sophocle, a cru les fragments des autres poëtes puisés à la même source. Son opinion ne nous paraît pas improbable. Car la plupart des extraits se suivent en général l'un l'autre dans l'auteur des Stromates, de manière à faire croire qu'il les a tous copiés dans l'histoire d'Abraham et des Egyptiens, ouvrage d'Hécatée le juif (3). S'il en est ainsi, il deviendra facile de deviner l'époque où écrivirent tous ces poëtes imposteurs. Ou c'est Hécatée d'Abdère qui a lui-même fabriqué ces pièces

(1) Psalm. cxix, 9.
(2) P. 148, 149.
(3) Boeckh, p. 148.

apocryphes, et alors il nous suffit de savoir sous quel règne il vivait, probablement vers la fin de celui de Ptolémée Lathyre; ou, selon toute probabilité, l'auteur de l'histoire d'Abraham n'a fait que reproduire des fragments existant déjà avant lui. Or, Aristobule, qui cite Orphée, Linus, Hésiode, Homère, ne fait aucune mention du témoignage des poëtes dramatiques; on peut en conclure que les falsifications dont nous nous sommes occupé, n'étaient pas encore publiées de son temps. Nous sommes donc placés entre la fin du règne de Ptolémée Philométor, et celui de Ptolémée Aulète. Certaines analogies de pensées et de style avec les parties des poëmes sibyllins composées sous le règne de Ptolémée VI (1), nous font penser que les fragments mis sous le nom des poëtes tragiques parurent environ à la même époque, peut-être sous Ptolémée Physcon. Du reste, la ressemblance qu'ils ont entre eux (2), nous porte à croire que s'ils ne sont pas tous sortis de la même plume, ils ont été du moins publiés à des intervalles très-rapprochés

VII. — *Les sibylles.*

Nous possédons trois livres d'oracles sibyllins. Grâce à l'intelligente érudition de nos contemporains (3),

(1) Rich. Bentley, Ep. ad Millium.
(2) Boeckh, p. 157, 159.
(3) Orac. sibyllina cur. C. Alexandre, in-8°, chez Firmin Didot, 1841.

nous pouvons les consulter sans craindre les erreurs d'un texte infidèle, ou les commentaires d'une critique peu éclairée. Renferment-ils les prédictions de ces femmes célèbres que les Chaldéens, les Grecs et les Romains crurent inspirées par la Divinité, et douées du privilége de lire dans l'avenir? Les nombreux témoignages empruntés aux livres des sibylles par les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles de l'Eglise les ont fait souvent, même dans des temps rapprochés de nous, considérer comme authentiques.

Ce serait, il faut l'avouer, un monument bien précieux et digne du plus haut intérêt qu'un livre écrit, dans plusieurs de ses parties, par la femme d'un fils de Noé (1), échappé aux eaux du déluge avec le patriarche, sa famille et les animaux renfermés dans l'arche. Mais s'il est réellement si ancien, pourquoi Moïse n'en parle-t-il pas dans le Pentateuque, et les auteurs sacrés dans les autres livres de l'Ancien Testament? N'auraient-ils pas dû emprunter des vers à un poëme composé dans leur langue, et s'appuyer sur un témoin oculaire des merveilles dont ils faisaient le tableau? Leur silence ne doit pas nous surprendre. Saint Justin, Clément d'Alexandrie, Tatien et Eusèbe, d'accord avec les Pères les plus anciens de l'Eglise, nous apprennent que nous n'avons les ouvrages d'aucun écrivain antérieur à Moïse; ils n'en

(1) L. III, v. 822 et sqq. l. I, v. 289.

exceptent pas même la sibylle contemporaine du déluge. Quelque imposteur a donc pris, à une époque plus récente, le nom de cette dernière, pour se donner un air d'antiquité. Les écrivains des premiers siècles du christianisme auraient dû, par conséquent, se défier davantage de prédictions évidemment faites après coup et qui ont été condamnées plus tard par un concile de l'Eglise.

Comment les livres sibyllins seraient-ils arrivés jusqu'à eux? Les Juifs n'en avaient pas été les dépositaires; le paganisme avait donc dû être l'arche dans laquelle furent conservées ces précieuses prophéties. Or, l'histoire des ouvrages attribués aux sibylles ne nous permet pas d'ajouter foi à ce mode de transmission; tout s'accorde à nous le faire rejeter. Le livre remis à Tarquin par la sibylle, d'après Pline, les neuf volumes déposés entre ses mains, suivant Servius et Suidas (1), étaient, comme nous l'apprenons de Denys d'Halicarnasse (2), ce que les Romains avaient de plus sacré : aussi ce précieux dépôt fut-il placé sous la garde vigilante, d'abord de deux, puis successivement de dix, de quinze et de quarante citoyens qui les conservaient religieusement, les consultaient et les interprétaient dans les grandes calamités et les dangers pressants de la république (3). Ils ne pouvaient en ré-

(1) Suidas, au mot *Sibylle*.
(2) D. Hal. l. IV. c. 52.
(3) Id. ib. c. 52.

véler le contenu sans s'exposer à un châtiment semblable à celui de M. Atilius puni du supplice des parricides pour les avoir donnés à copier à son ami Petronius Sabinus (1). Sous le consulat de Scipion et de Norbanus, le Capitole devint une première fois la proie des flammes (2). Pour remplacer les vers sibyllins, anéantis par le feu, le sénat envoya trois ambassadeurs à Erythrée, ville d'Asie. Ils en rapportèrent environ mille vers transcrits par des particuliers (3). Plus tard, Auguste commanda aux prêtres de copier de leur main les vers dont l'écriture avait été presque effacée par le temps, afin que personne ne pût les lire. Il fit rassembler un grand nombre de livres attribués à tort aux sibylles, ou sans nom d'auteur (4), les donna à examiner, anéantit ce qui lui parut peu digne de foi, conserva le reste, et le renferma dans deux cassettes d'or, placées ensuite sous la base de l'Apollon Palatin (5). Des prêtres furent encore chargés de les garder. On ne voit pas que les successeurs d'Auguste aient jamais permis de prendre copie de ces oracles. Il était au contraire, selon saint Justin, défendu de les lire, sous peine de mort (6). Il paraît donc à peu près certain, d'abord,

(1) Valer. Max. l. I, c. I. § 13.
(2) Dio. l. LIV, c. 17.
(3) Id. ib.
(4) Suet. in Oct. c. 31.
(5) Id. ib.
(6) S. Just. Apol. l. I. p. 70.

que les anciens oracles, quel qu'ait été du reste leur contenu, ont été anéantis à jamais : que les plus récents, conservés avec tant de soin, entourés de tant de mystère, ne pouvaient être, dès la naissance du christianisme, répandus par toute la terre (1). Ainsi ces derniers étaient l'ouvrage dequelque faussaire.

La clarté de leurs prédictions nous en fournit une nouvelle preuve. Ne serait-il pas étonnant que des femmes souillées par l'adultère et l'inceste (2) aient vu les événements renfermés dans l'avenir, en leurs moindres détails et avec plus de précision que les prophètes eux-mêmes ? Isaïe, qui, selon saint Jérôme, est plutôt un évangéliste qu'un prophète, ne parle pas du mystère de l'Incarnation avec autant de clarté que la sibylle. Il n'en marque pas aussi exactement toutes les circonstances. Il avait dit, en termes vagues : Voici qu'une vierge donnera le jour à un enfant (3). La femme inspirée est beaucoup mieux instruite. Elle connaît le nom de cette vierge (4). Elle l'appelle Marie. Elle donne à l'ange le nom de Gabriel (5); elle marque les circonstances mêmes du dialogue entre le messager de Dieu et la vierge de Nazareth. Elle n'oublie point le trouble causé par les paroles de l'en-

(1) S. Just. ad Græc. cohort. p. 35.
(2) Or. sib. l. VII, v. 160 et sqq. l. II, v. 340 et sqq.
(3) Is. VII, 15.
(4) L. VIII, v. 457 et sqq.
(5) Id. ib.

voyé céleste. Aucun prophète n'a prédit clairement le baptême du Sauveur dans le Jourdain, la sibylle seule a eu ce privilége (1). Elle a vu même le Saint-Esprit descendre sous la forme d'une colombe; elle a entendu la voix à travers les nuées. Sont-ce donc là les livres qui ordonnaient, quand on les consultait, de faire des vœux au dieu Mars (2); de célébrer des jeux en l'honneur de Jupiter; de consacrer des temples à Vénus, d'apaiser Cérès par des sacrifices, d'établir tous les cinq ans des jeux en son honneur (3)? Sont-ce les livres qui commandaient, pour qu'on pût chasser les ennemis de l'Italie, d'apporter la mère des dieux de Pessinonte à Rome (4)? Comment, s'il en était ainsi, saint Paul aurait-il pu dire, dans l'Epître aux Romains (5) : « L'avantage des Juifs sur les gentils est grand de toute manière, surtout parce que les oracles de Dieu lui ont été confiés ? » Il eût été plus vrai de dire : les païens ont été mieux partagés que le peuple choisi, puisque les uns possédaient, dans leurs écrits sibyllins, de véritables histoires, tandis que les autres ne voyaient, pour ainsi dire, que des formes indécises à travers le voile de leurs prophéties.

L'ordre qui règne dans les huit livres sibyllins est

(1) L. VI, v. 4 et sqq.
(2) Tit. Liv. l. XXII, c. 9.
(3) Tit. Liv. l. XXVI, c. 37.
(4) Id. l. XIX. c. 10.
(5) Rom. III, 1, 2.

encore une preuve de leur supposition. Les anciens ne reconnaissaient pas aux prêtresses inspirées la faculté d'enchaîner ce qu'elles disaient (1). Elles s'exprimaient en termes obscurs, entrecoupés; la fureur divine dont elles étaient animées passait, en quelque sorte, dans leur langage heurté, sans suite. Or, les sibylles, malgré leurs protestations fréquentes d'enthousiasme (2), ont cependant assez de présence d'esprit et assez de loisir pour aligner parfaitement toutes choses. Elles ont donné un démenti formel au proverbe qui les accuse d'obscurité et de désordre (3). Leurs oracles, si souvent confiés à des feuilles légères emportées par les vents rapides (4), suivent assez bien l'ordre chronologique et surtout celui de la Genèse. Nous pouvons tirer de l'arrangement général des pensées dans ces livres la conclusion de Cicéron sur la composition des acrostiches qu'il trouvait dans les écrits sibyllins (5) : c'est là l'ouvrage d'une personne qui écrit, mais non d'un homme inspiré; d'un auteur qui concentre son attention sur son travail et non d'un enthousiaste. L'inspiration ne s'arrête pas à chercher des étymologies forcées, de froids et puérils jeux de mots. Il faut avoir du

(1) S. Just. Coh. ad gentes, p. 34.
(2) Liv. I, v. 5; l. II, v. 347; l. III, v. 1 et sqq.
(3) Or. sibyl. Opsopæi præf. ad lectorem, p. XXIII, éd. d'Alex.
(4) Virg. Æn. l. VI, v. 74 et sqq.
(5) De Div. lib. II, c. 54.

loisir et un esprit ouvert à la plaisanterie pour s'amuser à former les sons identiques que présentent ces vers :

Ἔσται καὶ Σάμος ἄμμος, ἐσεῖται Δῆλος ἄδηλος,
Καὶ Ῥώμη ῥύμη... (1)

La sibylle devient non moins plaisante quand elle nous assure qu'Adam vient de Ἄδης (2), comme si le nom du premier homme était d'origine grecque. Elle lui donne, dans un autre endroit (3), l'épithète τετραγράμματος ; elle y ajoute un curieux commentaire. Le mot Adam est composé de quatre lettres représentant l'Orient, l'Occident, le Midi et le Septentrion (4). Elle oublie ou plutôt elle ignore que Adam n'a que trois lettres en hébreu et en chaldaïque. On a appelé Jupiter Δία, parce que, dit-elle, διεπέμφθη (5). Belle étymologie, vraiment digne d'un Grec! s'écrie un éditeur des écrits sibyllins (6), et de celle de Deucalion, venant de δεύρο καλεῖν. Mais voici que la divinité des mathématiques elle-même s'empare de notre sibylle. Elle désigne le nom de Dieu d'après les nombres formés par chacune des

(1) L. III, v. 363 et sqq.
(2) L. I, v. 81.
(3) Liv. III, v. 24.
(4) Liv. III, v. 26.
(5) Liv. III, v. 141.
(6) J. Opsop. præf. p. XXIV, éd. d'Alex.

lettres dont il est composé (1). Elle assigne à la ville de Rome la durée de 948 ans, parce que ce nombre résulte de la valeur qu'ont séparément les lettres grecques du mot Ῥώμη (2). Cette façon scientifique d'annoncer l'avenir l'a induite en erreur au sujet de la capitale du monde, dont elle place trop tôt la destruction. Parlerons-nous des imitations nombreuses, ou plutôt des plagiats évidents qu'offrent les livres des sibylles? Orphée, Hésiode, Homère, Phocylide, et les autres poëtes gnomiques, l'oracle d'Apollon lui-même, ont été mis tour à tour à contribution, et leurs vers ont été insérés dans ce poëme, le plus souvent avec une signification qu'ils n'ont pas (3).

Tout nous révèle donc l'imposture dans les huit livres qui nous restent des sibylles. Mais plus d'un faussaire a prêté son concours et son travail à cette œuvre de mensonge. On y reconnaîtrait volontiers la main des dix sibylles de Lactance (4) et de Varron. Seulement, il nous serait impossible de les désigner chacune par leur nom, comme l'a fait le Cicéron chrétien. Cependant, nous pouvons, avec de sages critiques (5), attribuer aux hérétiques des premiers

(1) Liv. I, v. 144 et sqq.

(2) Liv. VIII, v. 148 et sqq.

(3) Ops. præf. ad carmina sibyl. p. XXIV, ed. d'Alex.

(4) Lact. De falsa rel. l. I, c. VI.

(5) Or. Sibyl. l. V, not. 1, l. VI, sub. init. D. Cellier, t. I Hist. gén. des Aut. sac.

siècles de l'Eglise une très-large part dans la confection de ces livres apocryphes. Les païens eux-mêmes, contre lesquels on les invoquait en faveur de la religion naissante de Jésus-Christ, s'aperçurent bientôt des falsifications et en reconnurent les auteurs (1). De là le nom de sibyllistes donné quelquefois aux premiers chrétiens (2). Saint Augustin ne paraît pas éloigné de croire que ceux-ci avaient supposé les prédictions relatives à Notre-Seigneur Jésus-Christ; car il ne les défend pas contre Fauste le manichéen, qui doutait de leur authenticité (3).

Les Juifs d'Egypte avaient, longtemps avant le christianisme, travaillé à la fabrication d'écrits sibyllins dans la ville appelée le grand atelier des ouvrages apocryphes. Ce qui leur appartient, dans les livres qui nous restent, présente un caractère particulier auquel on les reconnaît (4). En parcourant le troisième livre des prétendus oracles de la sibylle, on est frappé de l'extrême complaisance de la prophétesse pour la population juive. Elle prend toujours parti contre ses ennemis, qu'elle sait distinguer avec une rare habileté : elle a des menaces et des malédictions pour les uns, des éloges pompeux et de magnifiques espérances pour les autres.

(1) Cels. apud Orig. lib. VII.
(2) Orig. cont. Cels. l. V.
(3) Aug. l. I, c. XV et XVI, et De civ. Dei, l. XVIII, c. XLVI.
(4) Or. sibyll. liv. III, not. au v. 97.

A l'époque de Démosthène, on l'accusait de philippiser; dans la capitale des Lagides, elle semble prendre toujours le parti des Juifs, en haine de leurs persécuteurs. Les Phéniciens, acharnés contre les Israélites, les accusaient sans cesse auprès des rois d'Egypte et de Syrie (1); ils s'élevaient contre leurs cérémonies religieuses et leurs croyances, odieuses aux autres nations; la sibylle décharge sur eux sa colère; elle prédit leur ruine complète (2). Afin que nous ne puissions pas nous méprendre sur ses intentions et sur le rôle qu'elle veut jouer, elle donne la raison de la sévérité des arrêts divins : ce sont ses mensonges et ses calomnies, sa haine sacrilége contre le Dieu souverain maître du monde (3) qui attireront sur la Phénicie le courroux céleste, et seront cause de la destruction complète de la cité posée sur les bords de la mer (4).

Puis, pour venger le peuple qu'elle aime et flatter son orgueil national blessé par la domination universelle des Grecs, elle se tourne contre ces maîtres puissants de l'Europe, de l'Asie et de l'Egypte (5). Ils ont réduit en esclavage le monde entier, un jour vient où ils seront forcés de se courber sous le joug à

(1) Jos. cont. Ap. l. I. Or. sibyll. l. III, n. ad vers. 496.
(2) Liv. III, v. 492 et sqq.
(3) V. 499.
(4) Liv. III, v. 501 et sqq.
(5) Liv. III, v. 520 et sqq. v. 732 et sqq.

leur tour (1). Ils ont fait sortir de Jérusalem de nombreux captifs, pour les transporter sur les bords du Nil ou de l'Euphrate; bientôt une nation, portée sur les ailes de la Victoire, fondra sur leur empire (2); leurs guerriers seront égorgés (3), leurs richesses deviendront la proie du vainqueur, leurs femmes et leurs enfants seront chargés de chaînes et couverts d'opprobre (4).

A ce tableau sinistre, la sibylle oppose la riante description de l'âge d'or qui recommencera pour la nation sainte, exécutrice des desseins de vengeance du vrai Dieu sur les gentils. Des régions où le soleil se lève (5) s'élancera un roi conduit par le Tout-Puissant; il triomphera de ses ennemis par les armes, se les enchaînera par des alliances, et donnera la tranquillité à la terre tout entière (6). La terre et les mers apporteront au peuple choisi le tribut de leurs richesses (7). Il en jouira en paix autour du temple (8) dans lequel il immolera à son Dieu des hécatombes sacrées, des béliers et les premiers-nés des brebis (9).

(1) V. 537.
(2) V. 520 et sqq.
(3) V. 521.
(4) V. 526 et sqq.
(5) V. 652.
(6) V. 654 et sq.
(7) V. 657 et sq.
(8) V. 702 et sqq.
(9) V. 5 6 et sqq.

Tandis que la guerre, la peste et tous les fléaux les plus terribles frapperont les autres mortels, adorateurs des idoles (1), la Divinité se tiendra près de sa nation chérie, elle l'entourera comme d'un rempart de flamme (2). Mais aussi, comme celle-ci mérite bien d'être privilégiée parmi toutes les autres ! à elle seule la prudence, l'intelligence et la bonne foi ont été données en partage (3). Elle ne se prosterne pas devant les idoles d'or, d'argent, d'airain ou d'ivoire (4), ouvrage de la main des hommes, mais elle élève vers les cieux des mains exemptes de souillures (5). Le Juif respecte avant tout le Dieu toujours grand, immortel, et, après lui, l'auteur de ses jours (6). Comme le Phénicien, l'Egyptien, le Grec et le Romain, il ne se livre pas à d'infâmes débauches (7), mais il respecte les lois de la nature et les liens sacrés qui unissent les époux (8).

N'est-ce donc pas une sibylle juive qui a rendu de tels oracles ? En vain a-t-elle cherché à piller les poëtes de l'antiquité (9) pour faire croire que ceux-ci s'é-

(1) V. 603 et sq.
(2) V. 705 et sq.
(3) V. 584 et sq.
(4) V. 587.
(5) V. 591.
(6) V. 593, 594.
(7) V. 597 et sqq.
(8) V. 594 et sq.
(9) L. III, v. 110 et sq. v. 120, 699, 795.

taient permis des larcins sur ses œuvres; elle n'a pu soutenir parfaitement son rôle jusques au bout. Les expressions, les tournures des traducteurs alexandrins se sont présentées souvent à sa mémoire, et en les employant elle a fait maladroitement tomber le masque dont elle se couvrait.

Ici, nous rencontrons un vers extrait presque en entier du Deutéronome, et pour le faire mieux remarquer elle le répète deux fois (1). Plus loin, la Genèse (2), David (3), Ezéchiel (4), Isaïe (5) et Zacharie (6) sont copiés presque littéralement. La prophétesse s'empare non-seulement de leurs pensées, mais aussi des tours de phrases et des locutions de l'interprète d'Alexandrie, autant que le permet la mesure de son vers. Plusieurs mots sont employés dans un sens que les Juifs hellénistes seuls leur donnèrent. Ainsi εἴδωλον, dans les anciens auteurs grecs, ne signifiait pas idole (7), mais fantôme, ombre de ceux qui sont morts. L'épithète ὕψιστος, le Très-Haut(8), est un hébraïsme fréquent dans la version des

(1) V. 629, 759.
(2) V. 98, 99, 104. Cf. Gen. c. II, v. 1.
(3) V. 716 et sq. Cf. Ps. 94, v. 6.
(4) V. 728 et sq. Cf. Ez. c. XXXIX, v. 9.
(5) V. 787 et sq. Cf. Is. c. II, v. 6.
(6) V. 784. Cf. Z. c. II, v. 10.
(7) V. 588, 605, 723.
(8) V. 574, 719, 580.

Septante; ainsi que le mot ἁγνός (1) ou ἅγιος (2) ajouté à νόμος, ou cette dernière expression seule (3), comme nous l'avons fait observer ailleurs. Enfin, nous avons remarqué, dans le troisième livre attribué aux sibylles, deux mots qui, selon toute probabilité, appartiennent à la capitale de l'Egypte : βασίλισσα (4) et ἀπόμοιρα (5). Sturz les signale comme tels dans son ouvrage sur le dialecte alexandrin (6).

Cherchons maintenant à fixer l'époque où vécut notre fausse sibylle, et la part qui lui revient dans la fraude dont nous l'avons reconnue coupable. Notre tâche ne sera pas difficile. L'imposteur pousse la complaisance jusqu'à nous instruire lui-même sur le premier point. Les travaux des éditeurs des oracles sibyllins nous épargnent des recherches pénibles sur le second, et ne nous laissent que la tâche facile de renvoyer à leurs savants ouvrages.

La sibylle, dans le cours de ses prédictions, oublie fort heureusement qu'elle s'était donnée pour un personnage antique, pour l'épouse du fils d'un patriarche; elle découvre, sans y penser, son âge véritable. Après avoir invité la Grèce à se prosterner devant le

(1) V. 600.
(2) V. 767.
(3) V. 686.
(4) V. 253.
(5) V. 245.
(6) Sturz, § 12, p. 151, 149.

Dieu adoré en Judée (1), elle se met à lui dire tout à coup : « Voilà plus de mille et cinq cents années que des rois superbes te tiennent sous leur domination ; ces monarques qui ont appris les premiers aux hommes à vénérer les idoles ou divinités sujettes à la mort (2). » Or, quinze siècles à partir de la fondation des premières villes de la Grèce nous conduisent vers le temps où Ptolémée VI, ou son frère Ptolémée Physcon régnaient en Egypte (3). La sibylle s'appuyant, dans deux passages différents (4), sur des prophéties d'Isaïe dont elle ne comprend pas le sens, place sous le premier de ces deux princes, la fin de l'idolâtrie, et le commencement du règne du peuple de Dieu. Ces prophéties, si bien en harmonie avec les espérances des Juifs d'Alexandrie (5), ne se sont pas réalisées sous Philométor. Le faussaire a donc vécu avant Ptolémée VI, ou plutôt il écrivait lorsque ce prince gouvernait encore. C'est là l'opinion de plusieurs critiques, c'est celle de M. Alexandre (6).

Le troisième livre des oracles sibyllins tout entier, si nous en exceptons les quatre-vingt-seize premiers vers, et environ deux cents autres du 295e au 490e,

(1) V. 545 et sqq.
(2) V. 551 et sqq.
(3) Not. in v. 551.
(4) V. 192, 608.
(5) Not. in v. 608.
(6) Not. in v. 192.

interpolés sans doute par des chrétiens, est donc l'ouvrage de la même main, et il a été composé dans les écoles juives de l'Egypte.

CHAPITRE III.

HISTOIRES ATTRIBUÉES A ARISTÉAS, A HÉCATÉE D'ABDÈRE, A CLÉODÈME, A ARTAPAN, A CORNÉLIUS ALEXANDRE POLYHISTOR.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps à prouver que ces histoires sont l'ouvrage des Juifs hellénistes de l'Egypte. La narration d'Aristéas était déjà suspecte à saint Jérôme (1), dans les premiers siècles de l'Eglise. Dans des temps plus rapprochés de nous, des critiques habiles en ont fait très-bien ressortir les nombreuses contradictions, l'invraisemblance, l'absurdité, et ils ont montré jusqu'à l'évidence, qu'elle est certainement l'œuvre d'un faussaire (2). De plus, en s'appuyant sur le fameux adage : A qui la fraude est-elle utile ? ils ont attribué l'histoire apocryphe des Septante, à un Juif d'Alexandrie. Les détails du récit, la langue dans laquelle il est écrit, et enfin le caractère des Israélites établis sur les bords du Nil, qu'ils avaient appris à connaître d'ailleurs, les ont confirmés dans cette opinion.

(1) B. Hier. præf. in Pentat. ad Desiderium.

(2) H. Hodii Diss. c. Arist. — J. Scal. ad Chr. Eus. ann. 1734. — D. Calmet, Diss. sur la vers. des LXX.

Pour les autres histoires, la critique moderne a cherché également à en faire justice. Il y a quelques années à peine, une savante dissertation littéraire rendait à leurs véritables auteurs tous ces livres dont les fragments sont épars çà et là, dans la Préparation évangélique d'Eusèbe (1). Ce travail consciencieux nous épargne de longues et pénibles recherches. Nous y renverrons ceux qui veulent savoir combien de fois déjà ont été attaqués les historiens dont nous nous occupons.

Nous nous permettrons seulement une observation sur les appréciations faites, à des époques différentes, par les hommes, du reste, si éclairés, dont on invoque le témoignage dans la thèse que nous venons de citer. On a trop abusé, selon nous, de cet argument : *Artapan, Démétrius, Cléodème, Hécatée, ont parlé des Juifs d'une manière assez conforme à celle de Moïse. On peut donc conclure qu'ils ne sont que des auteurs supposés, des Juifs hellénistes.* Ces historiens, si bien en harmonie avec Moïse, n'ont-ils pas pu être instruits par leurs rapports avec la nation sainte? Les Juifs d'Alexandrie ont toujours vanté leur influence sur les Gentils; ces fragments d'histoire ne sont-ils pas la preuve éclatante de la vérité de leurs assertions? On aurait certainement tenu compte de cette considération, si l'on avait fait

(1) V. Vaillant. De hist. qui ante Jos. jud. res scripsêre.

plus attention au véritable esprit de l'école juive d'Alexandrie.

Pour Démétrius et Eupolème, les auteurs anciens eux-mêmes nous apprennent qu'ils étaient Juifs (1). Ils les placent auprès de Philon et d'Aristobule. C'est désigner assez clairement à la fois et la nation à laquelle ils appartiennent, et le pays où ils ont vécu. Il nous reste à expliquer comment, malgré des témoignages aussi positifs et aussi directs, on a pu souvent les confondre avec les Grecs. Il faut se rappeler, selon la remarque de Letronne (2), que les Juifs, en Egypte, comme dans les autres contrées, prenaient souvent les noms des hommes avec lesquels ils vivaient. Nous en donnerons, dans un autre lieu, un grand nombre d'exemples. On s'est laissé égarer plus tard par les noms qui semblaient indiquer des historiens grecs d'origine.

Le faux Alexandre Polyhistor nous apprend que Cléodème était aussi appelé *le prophète* et *Malchus* (3). Ce nouvel historien doit donc, d'après l'auteur même qui nous en a conservé un fragment, être rangé avec les deux dont nous nous sommes précédemment occupés. En effet, si Cléodème est un nom grec, Malchus est hébreu : il annonce donc un écri-

(1) Clem. Alex. Str. I. — Eus. Hist. eccl. l. VI, c. XIII. — B. Hier. De scr. ill. c. XXXVIII.

(2) Inscr. gr. et lat. de l'Egypte, t. II, p. 55, sq.

(3) Eus. Prép. év. lib. IX, c. XX.

vain qui n'est pas étranger à la nation juive. Son nom de prophète, c'est-à-dire, de commentateur et d'interprète de la loi dans les synagogues et dans les écoles, ne nous permet pas d'en faire un païen converti. Philon nous apprend, il est vrai, que ceux qui voulaient embrasser la loi mosaïque étaient admis dans les assemblées où se faisaient les instructions et les prières; mais ces néophytes n'étaient pas capables d'expliquer la loi. Supposons qu'ils fussent assez versés dans la connaissance de toutes les Ecritures pour remplir ce ministère, on ne les aurait pas admis cependant à une fonction réservée aux prêtres seuls.

Les Pères de l'Église ne nous ont rien dit, ni de la nation à laquelle appartenait Artapan, auteur d'une histoire sur les Juifs (1), ni du temps où il vécut. Les écrivains profanes ne l'ont même pas connu. Mais l'examen de ce qui nous reste de l'ouvrage de cet historien ne laisse aucun doute sur son origine. Les critiques s'accordent tous à le ranger parmi les Juifs hellénistes de l'Égypte (2).

L'historien qui seul a sauvé de l'oubli les quatre derniers auteurs dont nous venons de parler, Cornélius Alexandre Polyhistor, n'est lui-même qu'un faussaire alexandrin. Cette circonstance n'est pas propre à nous inspirer grande confiance pour les fragments

(1) Eus. Prép. év. l. IX, c. XVIII.

(2) De hist. qui ante Jos. res jud. scripsêre, c. VI.

conservés par lui. Le véritable Polyhistor, l'esclave de Sylla, ne connaissait en aucune façon ni Moïse, ni les Juifs. Il avait écrit, en effet, que le législateur des Hébreux était une femme nommée Moso (1), et que Judas, fils de Sémiramis, avait donné son nom à la Judée (2). Or, le Polyhistor d'Eusèbe parle toujours en homme parfaitement instruit des antiquités de sa nation. Il faut en conclure que les fragments copiés par l'auteur de la Préparation évangélique sont autant de pièces supposées. Nous ne pourrions concevoir, du reste, les erreurs grossières de Trogue Pompée, de Pline le naturaliste, de Diodore de Sicile, et de Tacite sur les Juifs, s'ils avaient trouvé dans les ouvrages du précepteur des enfants de Cornélius Lentulus (3) des renseignements à la fois si exacts, et si faciles à prendre, puisqu'ils les avaient, en quelque sorte, sous la main.

Le Polyhistor des Pères de l'Eglise, si habile dans la science de l'histoire sacrée, et si adroit à trouver et à citer les fragments des Juifs d'Alexandrie, de Philon l'ancien, d'Ezéchiel le poëte, d'Aristée, de Démétrius, d'Eupolème, de Cléodème et d'Artapan, a nécessairement vécu dans la capitale de l'Egypte, et a été formé dans l'école juive. Assurément un Grec d'Alexandrie ne se serait pas donné tant de peine, pour

(1) Suidas, au mot *Moso*.
(2) Steph. Byz. au mot *Judée*.
(3) Suidas, au mot *Polyhistor*.

mentir au profit du peuple juif établi dans cette contrée. Démétrius, Eupolème et Cléodème, nous ont, par leurs noms, induits en erreur; mais ils peuvent n'avoir pas été des faussaires. Il n'en est pas de même de celui-ci. Il a, de propos délibéré, pris un nom célèbre parmi les païens, pour tromper avec plus de facilité, et tirer un plus grand profit de son artifice. Dès lors, il nous est permis de rejeter le témoignage d'un pareil historien. N'a-t-il pas pu, puisqu'il recourait à des fraudes si coupables pour servir sa cause, aller plus loin encore, et composer lui-même les citations attribuées à différents auteurs, ou, du moins, y ajouter ou en retrancher certains faits selon qu'ils lui étaient favorables ou contraires.

Nous ferons les mêmes réflexions sur Hécatée d'Abdère. Celui dont Josèphe invoque l'autorité dans son livre contre Apion (1), est certainement un imposteur. En effet, le véritable Hécatée d'Abdère, contemporain d'Alexandre le Grand, connaissait à peine les premiers éléments de l'histoire juive. Quelques citations de Diodore de Sicile ne nous laissent aucun doute sur ce point (2). Or, le prétendu Hécatée de Josèphe, en cela parfaitement d'accord avec le faux Polyhistor d'Eusèbe, connaît parfaitement le peuple de Dieu. Il est même tellement bien disposé pour lui

(1) Jos. contr. Ap. l. I, c. 22.
(2) Diod. Sic. XL, 3.

qu'il lui prodigue les louanges les plus flatteuses (1). La réputation du célèbre Abdéritain a donc encore été exploitée ici à dessein par quelque Juif voulant mettre ses mensonges à l'ombre d'un grand nom. C'est du livre de ce faux Hécatée sur Abraham, que quelques vers attribués à tort à Sophocle ont été tirés, comme nous l'avons vu précédemment : nouvelle raison pour nous faire apprécier l'homme et son ouvrage à leur juste valeur. Nous pouvons donc après Hérennius, Philon et Origène (2), et avec J. Scaliger (3), Richard Bentley (4), Richard Simon (5), Valckenaer (6) et Hodius (7), conclure que cet Hécatée d'Abdère était un Juif helléniste vivant à Alexandrie; ou, du moins, que de nombreuses interpolations ont été faites aux ouvrages du contemporain d'Alexandre le Grand, par un membre inconnu de l'école juive de l'Egypte.

Nous allons maintenant nous efforcer d'assigner l'époque où furent composées ces histoires apocryphes. Il est important, pour bien saisir la marche suivie par l'école juive, de connaître l'ordre dans lequel parurent successivement les différentes falsifica-

(1) Jos. cont. Ap. l. I, c. VIII.
(2) Or. cont. Cels. t. I, p. 334.
(3) J. Scal. Ep. ad Cas. c. XV.
(4) Ep. ad Mill. p. 530.
(5) Hist. crit. du Nouveau Testament, l. II, c. II.
(6) De Arist. Jud. p. 72.
(7) Cont. Arist. diss. c. XII, § 6.

tions. Nous ne pourrons apporter ici des dates précises. Les auteurs qui auraient pu nous donner des renseignements exacts ont gardé le plus profond silence et ont laissé presque le champ libre à toutes les conjectures. Cependant, il nous semble possible de fixer certaines limites dans lesquelles on doit se renfermer. Notre sujet n'en demande pas davantage.

L'histoire du faux Aristéas ne fut publiée qu'après le règne de Ptolémée Philométor. Aristobule aurait certainement fait allusion aux nombreuses merveilles dont elle est remplie, si elle avait paru avant son siècle. D'autre part, Philon le Juif, comme on peut s'en convaincre par la lecture du passage de la vie de Moïse (1), où il fait mention de la traduction des livres saints en grec, avait l'ouvrage d'Aristéas sous les yeux. Le faussaire écrivit donc entre la fin du règne de Philométor, ou, selon d'autres, de celui de Physcon et le commencement de notre ère. On peut donc avec M. Matter (2) le faire vivre sous les successeurs immédiats des princes que nous avons nommés, environ 60 ans avant J.-C.

Le Polyhistor alexandrin, en qui nous avons reconnu un auteur supposé, ne fit pas ses compilations antérieurement à l'époque de Sylla; car l'historien dont il a dérobé le nom fut fait prisonnier dans l'expédition

(1) T. II, p. 138 et sq. éd. Mangey.
(2) Hist. de l'éc. d'Alex. t. I, p. 233.

du fameux général romain contre Mithridate (1). Josèphe, dans son discours contre Apion, a fait des emprunts à l'histoire apocryphe citée plus tard par Clément d'Alexandrie et Eusèbe Pamphile. Elle avait donc été fabriquée plusieurs années avant lui, c'est-à-dire quelque temps après celle d'Aristéas.

Eupolème, Démétrius, Hécatée d'Abdère, Cléodème et Artapan, dont le faux Polyhistor nous offre des extraits, ne lui sont pas postérieurs. Nous pouvons conclure du silence de l'Aristéas juif, que plusieurs de ces historiens ne l'avaient pas précédé. Il n'aurait pas manqué de répondre à l'objection faite à Démétrius de Phalère par le roi Ptolémée Philadelphe, sur la profonde ignorance des gentils relativement à la religion juive (2), que Hécatée, si bien connu d'Alexandre, en avait fait l'éloge. Il se serait peut-être même permis de lui joindre quelques-uns des autres historiens plus récents. Nous savons qu'il ne reculait pas devant les contradictions et les anachronismes. Nous pouvons donc, sans craindre de nous tromper, placer le faux Hécatée quelque temps après l'auteur du roman sur la version des Septante.

Un passage de Clément d'Alexandrie, duquel on peut induire que l'histoire de Démétrius embrassait le règne de Ptolémée IV (3), est un indice dont s'est

(1) Suidas, au mot *Polyhistor*.
(2) Arist. Hist. LXX int. p. 476.
(3) Clem. Alex. Str. lib. I, p. 403, éd. Potter.

servi le savant évêque d'Avranches, pour faire de ce Juif helléniste un contemporain d'Aristéas et le placer entre les règnes de Ptolémée Philopator et de Ptolémée Lathyre (1).

Eupolème n'est guère plus ancien. Clément d'Alexandrie lui fait, il est vrai, écrire son histoire dans la douzième année du règne d'Evergète, la cinquième année de celui de Démétrius Soter, contemporain de Ptolémée III. Mais si l'on se rappelle que l'auteur des *Stromates* a souvent, comme les écrivains de son siècle, confondu Evergète II Physcon avec Evergète Ier, on pourra replacer Eupolème à l'époque à laquelle il semble apparteuir davantage.

Nous n'avons ni sur Cléodème, ni sur Artapan, aucun renseignement historique, même indirect. Cependant, si nous remarquons que le faux Aristéas et le faux Hécatée, si habiles à profiter des moindres avantages pour relever la nation juive, n'ont pas cherché à s'appuyer sur leurs témoignages, nous pourrons conjecturer que Cléodème et Artapan n'ont écrit, l'un et l'autre, qu'après ces deux célèbres faussaires.

La composition des histoires supposées par les Juifs d'Alexandrie paraît donc devoir être comprise entre le règne de Ptolémée Physcon et le commencement de l'ère chrétienne.

(1) Huet, Dém. év. prop. IV, c. 2.

CHAPITRE IV.

INTERPOLATIONS FAITES DANS LES OUVRAGES DES PHILOSOPHES.

I. — *Mercure Trismégiste.*

Les critiques sont partagés sur le siècle dans lequel vécut Mercure, surnommé Trismégiste par les Égyptiens, à cause de ses vastes connaissances et de ses nombreuses inventions, ou parce qu'il fut à la fois grand philosophe, grand pontife et grand roi. On l'a fait quelquefois plus ancien que Moïse. On s'est efforcé de lui trouver des rapports avec Adam, ou du moins avec Joseph et Hénoch, et on a réussi à le transformer en l'un de ces personnages. Le savant évêque d'Avranches, qui retrouvait Moïse dans tous les grands hommes et les demi-dieux du paganisme, même dans les Pénates et les dieux Lares (1), n'a vu dans le Mercure des Egyptiens que le législa-

(1) Huet, Dém. év. ch. III, IV, V, VI, VII.

teur des Hébreux. Le faux Artapan l'avait déjà devancé dans cette voie (1). D'autres ont relégué Hermès dans le monde des fables, et en ont fait la personnification allégorique de la sagesse divine. Il n'est pas croyable qu'un roi dont un si grand nombre d'auteurs sacrés et profanes ont souvent fait mention, n'ait jamais eu d'existence que dans l'imagination des peuples et les rêves des savants. D'un autre côté, les rapprochements faits pour l'identifier avec les grands hommes de l'histoire sainte, n'ont servi qu'à montrer l'érudition et l'habileté de leurs auteurs. Ils n'ont produit aucune démonstration satisfaisante pour des esprits sérieux.

Mercure Trismégiste est un de ces personnages auxquels il est sans doute impossible d'assigner dans l'histoire une date ou une généalogie précise (2). Plusieurs critiques ont pensé que le sage Égyptien florissait dans des temps voisins de Moïse, environ seize cents ans avant Jésus-Christ (3).

Est-il vrai, comme le dit Jamblique, qu'il composa plus de trente-six mille volumes? Le nombre de vingt mille, assigné par Julius Firmicus, serait assurément déjà assez grand pour absorber la vie de l'homme le moins oisif et le plus fécond. Tou-

(1) Eus. Prép. év. l. IX, c. 27.

(2) V. E. Egger, Dictionn. des Sciences phil. au mot, *Philosophie Hermétique*.

(3) Dom Cellier. Hist. des aut. sacrés, t. I, ch. IV, p. 524.

tefois, il est probable que Clément d'Alexandrie (1), qui lui en donne seulement quarante, s'est moins éloigné de la vérité. Encore, parmi ceux-ci, plusieurs lui ont été certainement attribués à tort, ou du moins ont subi, dans la suite des siècles, de nombreuses et importantes altérations.

Nous rangerons parmi ces derniers deux ouvrages cités quelquefois par les Pères les plus anciens de l'Eglise, le *Pimander*, ou *Pœmander*, et l'*Asclépius*. Le premier traite de la nature des choses et de la création du monde; le second est un dialogue entre Hermès et Esculape, petit-fils de l'inventeur de la médecine. Les deux interlocuteurs disputent sur la nature de Dieu, de l'homme et du monde, en présence de Taut et d'Ammon, pris par eux pour témoins et pour juges.

On a émis sur le véritable auteur de ces deux livres les opinions les plus diverses et les plus contradictoires. Pour justifier saint Justin, Athénagore, Lactance et les autres auteurs ecclésiastiques qui se sont appuyés sur les ouvrages de Mercure Trismégiste, afin de démontrer la divinité du christianisme, on s'est cru obligé de reconnaître le *Pimander* et l'*Asclépius* comme des livres écrits en entier de la plume d'Hermès. On a oublié que, ne soupçonnant pas dans les autres une fraude dont ils se sentaient eux-

(1) Clem. Alex. Str. VI, p. 633.

mêmes incapables, les Pères ont souvent accepté, avec trop de confiance, des ouvrages apocryphes, ou du moins profondément altérés. Nous pensons, avec R. Cudworth (1), Conringius (2) et J. Alb. Fabricius (3), qu'il faut établir une distinction entre les deux livres et les différents chapitres dont ils sont composés, et surtout tenir compte des interpolations. On reconnaît, dans le *Pimander* et l'*Asclépius*, les traces de toutes les religions et des systèmes de philosophie qui se sont développés successivement en Egypte. Les critiques ne portant leur attention que sur les uns, et négligeant les autres, ont émis, le plus souvent, un jugement faux, parce qu'il était exclusif. Ils ont, chacun selon leurs préoccupations, attribué l'ouvrage entier à un auteur particulier, au lieu d'en reconnaître plusieurs.

Nous pensons que plusieurs passages de ces livres sont, sinon l'ouvrage de Mercure Trismégiste lui-même, du moins l'expression assez fidèle de ses pensées, comme le prétend Jamblique. R. Cudworth a cherché, surtout dans l'*Asclépius*, plusieurs des doctrines particulières aux Egyptiens (4). La plus grande circonspection était nécessaire dans un sujet de cette nature. Il est difficile de distinguer, dans ces prétendus

(1) Syst. intell. p. 387 et seq.
(2) De Hermet. ægypt. medic. c. v.
(3) J.-A. Fabricius, Bibl. græca, t. I, p. 58.
(4) R. Cudw. Syst. intell. p. 387 et seq.

ouvrages du sage Egyptien, ce qui vient de l'antiquité de ce qui est plus récent (1). On peut cependant, dans ce dieu à la fois mâle et femelle, qui seul est tout et enfante sans cesse les productions toujours nouvelles renfermées dans son sein, trouver réellement une divinité de l'Egypte (2). Peut-être aussi, dans ce monde représenté par Hermès comme immuable, tandis que les différentes parties dont il se compose changent sans cesse sans périr entièrement ni s'anéantir jamais, pourrait-on trouver encore quelques traces des croyances de l'antique Egypte : il en est de même de plusieurs autres opinions examinées par l'auteur du Système intellectuel.

Mais il est impossible de ne pas reconnaître dans plusieurs pages de ces livres et dans des chapitres presque entiers (3), un chrétien des premiers siècles de l'Eglise. Ainsi, dans le premier chapitre, Pimander se donne le nom de Verbe du Seigneur, Λόγον Κυρίου, expression évidemment empruntée aux livres du Nouveau Testament (4). Dans le même chapitre, il est dit que le Verbe a été engendré du Père, et Dieu, du *feu et de l'Esprit*. Le chrétien déguisé ici sous le nom de Mercure Trismégiste veut certainement faire allusion au baptême dans le Saint-Esprit et dans le

(1) Cudw. ib. p. 387, n. 88.
(2) Id. ib. p. 388.
(3) A. Fabricius, l. I, p. 49 et seq.
(4) Petavii Theol. Dogm. De Trinitate, t. II, p. 8.

feu dont parle saint Jean Baptiste. Au chapitre XIII, Mercure défend de révéler le mystère de la régénération. Or, ce mystère, caché, selon l'expression des Ecritures, à tous les hommes et à tous les siècles, n'a pu être découvert à Mercure Trismégiste, seize cents ans avant que Jésus-Christ ne l'eût fait connaître aux hommes. D'ailleurs, non-seulement cette pensée et plusieurs autres, mais les expressions mêmes dont l'auteur se sert, sont très-souvent tirées textuellement, tantôt de l'épître de saint Paul aux Colossiens, tantôt de saint Matthieu, de saint Luc ou de saint Jean (1).

Le faussaire a mis à profit les livres canoniques du christianisme; donc cette religion ne lui est pas inconnue. Nous n'hésiterions pas à en faire un gnostique des premiers siècles de l'Eglise d'Egypte, s'il nous était permis de comparer entre eux les différents chapitres du *Pœmander*, ou ce livre lui-même, avec l'*Asclépius*. Mais aucun rapprochement n'est possible, et aucune conclusion ne serait rigoureuse relativement à des ouvrages écrits, comme ceux-ci, par plusieurs mains. Toutefois, le chapitre septième du *Pœmander*, qui offre un tableau si vif des effets de l'ignorance, ἀγνωσίας, et des avantages de la gnose, ne peut avoir été composé que dans la capitale de l'Egypte, par un disciple de Valentin et de Basilide.

Certaines interpolations n'ont pu être faites qu'a-

(1) Petav. ib. p. 8 et 9.

près le concile de Nicée, dans le IVe siècle. Hermès proclame formellement le Verbe *consubstantiel* à son Père; ce mot n'a été en usage que longtemps après les apôtres (1). C'est à peine si saint Athanase a pu, dans son épître aux Africains, citer trois auteurs qui l'eussent employé avant le concile général où fut condamnée l'hérésie d'Arius.

Ces falsifications montrent que les deux premiers siècles de notre ère ne se sont pas seuls disputé l'autorité de Mercure Trismégiste. Nous en avons d'autres preuves encore. Nous ne partageons pas en tout le sentiment de H. Conringius sur l'*Asclépius* (2). Il n'est certainement pas, en entier, l'ouvrage d'un Egyptien. Les interprétations de certains passages de ce livre, faites par Lactance, en vue de mettre Hermès en harmonie avec le christianisme, sont, nous le reconnaissons comme lui, souvent forcées et peu concluantes; mais quelquefois aussi elles exposent la véritable pensée de l'auteur : seulement, ce dernier n'était pas Mercure Trismégiste, mais un chrétien qui en avait pris le nom. Cependant, avec le critique dont nous venons de parler, et J. A. Fabricius (3), on peut reconnaître dans ce livre les plaintes d'un Egyptien qui, sous les premiers empereurs chrétiens, voyait avec douleur la religion de Jésus-Christ envahir son

(1) D. Cellier, t. I, ch. IV, p. 525.
(2) De medicina Hermet. l. I, c. 5.
(3) J. A. Fabric. B. g. t. I, p. 56.

pays et rendre le temple des dieux déserts, dans ces paroles : « Les étrangers répandus sur cette contrée ne se contenteront pas de prescrire le mépris de l'ancienne religion, ils infligeront des peines cruelles à ceux qui voudront lui rester fidèles. Alors la terre sacrée des sanctuaires et des temples, l'Egypte sera couverte de sépulcres et de cadavres. O Egypte, Egypte, de tes cérémonies saintes, des fables que tes enfants refuseront de croire dans la suite, seules te resteront. Des inscriptions gravées sur les pierres seront les uniques témoins de tes antiques croyances. Le Syrien, l'Indien, ou quelqu'autre peuple habitera tes campagnes (1). »

Quand on voit tous les partis s'efforcer ainsi tour à tour de faire passer Hermès dans leurs rangs, il est difficile de croire que les Juifs d'Alexandrie soient restés indifférents, sans chercher de leur côté à profiter du grand nom de Mercure Trismégiste. Is. Vossius (2), qui les connaissait si bien, ne les croyait pas capables de rester dans le repos, en des circonstances si favorables. Aussi leur a-t-il attribué les ouvrages de Trismégiste. Plusieurs critiques ont adopté ce sentiment.

On est, en effet, persuadé qu'ils ont aussi pris part à ces œuvres supposées en considérant que quelques doctrines du *Pœmander* sont certainement sorties de

(1) J. A. Fabricius, Bibl. gr. t. I, p. 56.
(2) De sibyll. oracul. c. VII, VIII.

l'école de Philon et de la plume d'un de ses contemporains.

L'auteur de ce livre montre la même hésitation que le Platon juif sur la formation du monde et la création de la matière. Quelquefois il semble donner à ces mots le sens que nous leur prêtons nous-mêmes; Dieu, alors, en faisant naître les choses, ne les aurait pas seulement rendues visibles, mais il aurait produit par sa seule volonté ce qui n'existait pas auparavant (1). Le plus souvent il est dualiste, avec Platon et son disciple d'Alexandrie. Il fait du monde comme une seconde Divinité (2) en s'appuyant sur le célèbre principe des philosophes anciens rappelé aussi par l'auteur du traité sur l'Incorruptibilité du monde : *ex nihilo nihil fit*. Après avoir reconnu avec Philon le Verbe de la tradition juive, le Verbe du Seigneur, Λόγος Κυρίου, homme par la volonté de Dieu (3), le faux Hermès fait du monde le fils de la Divinité. Comme il répète souvent que ce second dieu a été fait à l'image du premier (4), essence incorporelle inaccessible aux sens, on ne peut douter que sa véritable pensée, revêtue quelquefois, il est vrai, du matérialisme le plus grossier, ne soit que le monde immaté-

(1) Pœm. ch. I, ed. Colon. Agripp. — Cf. Philo. Leg. alleg. l. II, p. 74, éd. Paris. — De somn. p. 577.

(2) Pœm. c. 8, p. 23.

(3) Pœm. c. XIII, p. 35, sq. — Cf. Phil. ap. Eus. Præp. ev. l. VIII, c. XIII, et l. XI, c. XV.

(4) Pœm. c. I.

riel forme archétype, et en même temps médiateur du premier principe dans la création, ne soit ce qu'il appelle, avec Philon (1), le fils de la Divinité. Nous sommes confirmé dans cette opinion lorsque nous le voyons, dans d'autres passages, avancer, après le chef de l'école juive de l'Egypte, que Dieu, étant l'auteur de tout bien (2), n'a pas pu créer la matière soumise au changement et à la corruption, et lorsque nous le voyons donner à entendre, au milieu de contradictions nombreuses, qu'un intermédiaire était nécessaire.

Le faux Trismégiste accorde aussi à Dieu l'activité incessante (3). La création n'est pas une œuvre momentanée, c'est un acte nécessaire et perpétuel de la puissance divine. Dieu produit sans cesse, parce qu'il ne peut jamais rester en repos (4). L'auteur supposé du *Pœmander* ne cesse de gémir sur l'impuissance de la nature humaine à connaître Dieu. Comment l'imparfait pourrait-il concevoir le parfait, l'être d'un jour comprendre l'éternel, et le mensonge arriver à contempler la vérité? Philon parle également à chaque instant de l'impossibilité pour l'homme de parvenir jusqu'à Dieu. Mais, comme le célèbre platonicien en nous défendant d'espérer jamais de voir

(1) Pœm. ch. 1. — Cf. Phil. ed. Mangey, t. II, p. 162, 277, 362.
(2) Pœm. c. IX, p. 24, et c. XII, p. 34.
(3) Pœm. c. XV, p. 43.
(4) Ib. p. 43. — Cf. Phil. Leg. all. l. I, p. 44.

Dieu lui-même, ou ses puissances, nous permet du moins de contempler la Divinité à travers le spectacle du monde et de ses merveilles, à l'aide de l'œil vigilant de l'intelligence (1) : ainsi le Trismégiste conseille à Taut, son fils, d'arrêter les yeux de son esprit sur l'univers et sur cet ordre admirable, afin d'y entrevoir l'image et comme le reflet du souverain maître de toutes choses (2). Avec Platon et Philon, il place des dieux, *dæmones*, dans tous les astres. Ceux-ci sont comme de grands corps animés par des âmes immortelles (3). Beaucoup d'autres démons se meuvent et se déplacent et sont les messagers des paroles divines (4). Plusieurs sont chargés de punir les hommes qui se sont laissés aller au mal, non par erreur, par ignorance ou par nécessité, mais par impiété (5). D'autres déposent dans l'esprit des hommes en particulier, des nations en général, le germe funeste des vices et des agitations tumultueuses; les hommes ou les cités les feront fructifier, et il en sortira les adultères, les meurtres, les parricides, lès sacriléges, l'impiété, les commotions, le trouble (6).

Nous ne citerons pas ici tous les rapports du *Pœmander* avec les œuvres de Philon. Ce livre présente

(1) Phil. De somniis, ed. Paris, p. 575.
(2) Pœm. ch. 5, p. 20 et sq.—Cf. Phil. leg. Alleg. l. II, p. 79, ed. Paris.
(3) Pœm. ch. XVI, p. 42 et sq. et pass.
(4) Pœm. p. 42 et sq.
(5) Pœm. p. 42. — Cf. Phil. ed. Mang. t. I, p. 264, 332, 642.
(6) Pœm. ch. IX, p. 24.

continuellement soit des pensées, soit des expressions évidemment empruntées au philosophe platonicien, ou à la version des Septante (1). Le faussaire a pris soin, cependant, de jeter à dessein de la confusion dans ses idées pour déguiser son larcin, donner à son œuvre une fausse apparence de profondeur, et la rendre ainsi moins indigne du Trismégiste. Il a assez évité de copier les expressions pour ne pas paraître un plagiaire, mais trop peu pour faire oublier complétement l'auteur dont il était rempli.

L'imposteur se trahit davantage, selon nous, dans la prière faite à Asclépius par Mercure, dans le seizième chapitre. Il le conjure d'empêcher de tout son pouvoir que leurs entretiens et les mystères dont ils ont été l'objet ne parviennent à la connaissance des Grecs, de crainte que ce peuple, avec son langage sans forme, tout fardé d'ornements, ne leur ôte de leur majesté et de leur gravité (2). Au temps d'Hermès, le nom de Grec n'était pas même connu. Il ne fut usité en Egypte, selon l'opinion la plus commune, que plus d'un siècle après (3). Le Juif n'a pas assez pris garde à ce grossier anachronisme, tant il était préoccupé du désir d'être utile à sa nation, au préjudice des Egyptiens. Car nous croyons deviner le stratagème dont il fait usage ici pour parvenir à son but. Les Juifs d'A-

(1) Petav. Theol. Dogm. t. II, p. 8 et sqq.
(2) Ascl. ch. XVI.
(3) Dom. Cellier, Hist. des aut. sacrés, t. I, p. 526.

lexandrie aimaient les lettres grecques ; ils les cultivaient. Ils avaient rendu leurs livres sacrés et les mystères de leur religion accessibles, en quelque sorte, à tous, dans la capitale de l'Egypte. Pour faire ressortir davantage leurs titres à l'estime de la nation grecque, l'interpolateur invente un moyen d'opposer leur respect au mépris que le plus grand homme de l'Egypte avait eu pour le caractère des Grecs et pour leur langage. L'école juive d'Alexandrie a souvent appelé à son secours des artifices de ce genre.

Les Juifs nous semblent donc avoir inséré, dans les livres Hermétiques, plusieurs de leurs propres doctrines. Quelques-unes de celles que nous avons signalées ont été aussi admises, plus tard, par les écoles chrétiennes de l'Egypte, auxquelles Philon a fait sentir son influence. Mais comme saint Justin (1) et Athénagore (2) font appel aux ouvrages d'Hermès, ces livres renfermaient donc, dès ce temps, des choses qui leur étaient favorables. Les interpolations avaient pu être faites un peu avant que saint Justin vînt à Alexandrie et qu'Athénagore fût chef de l'Ecole de cette ville. Nous sommes ainsi reportés à l'époque de Philon ou quelques années après sa mort, c'est-à-dire aux temps où l'influence de cet homme célèbre était toute-puissante sur ses coreligionnaires ; où les Egyp-

(1) S. Just. Coh. ad gentes, p. 35.
(2) Athen. Leg. pro christ. p. 326, ed. Ven.

tiens étaient acharnés contre les Juifs, et jouissaient d'un très-grand crédit auprès des Grecs (1). Le traité de Philon sur l'Ambassade à Caius nous instruit parfaitement de la situation respective des différentes portions de la population Alexandrine. Il est facile, avec les lumières qu'il nous donne, de comprendre à la fois, et l'imitation des ouvrages de Philon par des Juifs de l'Egypte et la critique des Grecs mise dans la bouche d'un Egyptien célèbre, et les doctrines de Moïse prêtées à un personnage dont on se disputait l'autorité.

II. — *Phocylide.*

Phocylide, né à Milet, dans l'Ionie, était, selon Eusèbe et Suidas, contemporain de Théognis (2). Il vivait donc vers l'an 535 avant J.-C. (3). Il avait composé quelques poëmes héroïques et des élégies remarquables par leur harmonie digne de celle des vers d'Homère, d'Hésiode, d'Archiloque et de Mimnerme (4). Il nous reste sous son nom quelques sentences et un poëme moral, *Carmen Noutheticon*, de deux cent dix vers. Ce dernier serait de nature à exciter la plus vive admiration pour le philosophe

(1) Phil. Leg. ad Caium pass.
(2) Fabric. Bibl. gr. t. I, p. 442.
(3) Biog. univ. t. XXXIV, p. 217.
(4) Suidas, au mot *Phocylide*.

païen de Milet et la beauté de ses doctrines, s'il était réellement, comme on l'a cru longtemps, mais à tort, un ouvrage sorti de sa main.

Ce poëme est l'œuvre d'un imposteur. De longues et pénibles recherches ne sont pas nécessaires pour nous en convaincre; une simple lecture suffit. Aussi les critiques (1) en ont-ils rejeté l'authenticité d'une voix presque unanime (2). En effet, tandis que les sentences composées par le contemporain de Théognis, à l'exemple des anciens poëtes gnomiques, étaient très-courtes et commençaient toujours, selon la remarque de J. Scaliger, par ces mots : καὶ τόδε φωκυλίδου, le poëme moral, malgré son étendue et le grand nombre de ses gnômes, ne présente nulle part le cachet particulier apposé par le poëte sur ses œuvres. Les auteurs anciens n'ont pas même cité un vers de ce poëme mis sous le nom de Phocylide. Le Scoliaste de Nicandre en a fait mention; mais il ne l'avait pas sous les yeux tel qu'il nous est parvenu (3). Platon, Aristote, Strabon, Lucien, Dion Chrysostome et Plutarque ont fait quelquefois l'éloge des pensées du poëte gnomique, jamais ils ne font allusion à celles de ce poëme moral. Stobée, l'actif compilateur, nous a transmis un assez grand nombre de sentences du philosophe milésien; mais, chose étrange! le *Carmen Noutheti-*

(1) J. Scal. Animadv. ad Eus. Chr. p. 89.
(2) Fabric. ib. t. II, p. 443.
(3) Fabric. ib. t. II, p. 442.

con lui est resté inconnu! Chose non moins étrange encore, ni S. Justin, ni Clément d'Alexandrie, ni Eusèbe, ni Théodoret, qui se plaisaient tant à recueillir les doctrines païennes ayant quelque rapport avec celles des juifs ou des chrétiens, n'ont rien tiré de ce précieux trésor (1). Un silence aussi général a paru justement suspect aux critiques. Ils en auraient compris la raison s'ils avaient assez examiné le poëme pour en découvrir le véritable auteur, et s'ils en avaient comparé les prescriptions avec celles de la législation mosaïque. Le *Carmen Noutheticon* ne leur eût paru alors qu'un véritable plagiat de l'Exode, du Deutéronome, de la Sagesse de Sirach, des Proverbes et des autres livres de l'Ancien Testament.

Il n'est donc pas étonnant que l'antiquité païenne ne fasse aucune allusion à un ouvrage élaboré par un juif dans la ville d'Alexandrie. D'un autre côté, les auteurs ecclésiastiques n'ont pas cherché l'appui de Phocylide. Ils auront trop bien vu qu'un imposteur s'en était servi pour donner plus d'autorité à sa composition.

Nous nous contenterons ici de quelques citations. Elles montreront que les pensées ont été en effet tirées de l'Ancien Testament, et les expressions, autant que le permettait la mesure des vers, empruntées à la version des Septante.

« Honore Dieu avant tout, dit avec la Bible l'auteur

(1) J. Scalig. ib. p. 89.

du poëme, honore ensuite ceux qui t'ont donné le jour (1). Tu ne feras point de parjure, car Dieu hait l'homme qui s'en est rendu coupable (2). Aime tes parents, sois toujours avec eux dans la concorde et l'union (3). Respecte ceux dont l'âge a blanchi les cheveux, cède toujours aux vieillards la première place et les premiers honneurs (4). Ne reste pas sans prendre d'épouse, de peur que tu ne meures dans l'abandon (5). L'auteur entre ensuite dans les prescriptions relatives aux devoirs de l'homme envers sa femme, des parents à l'égard de leurs enfants ; elles sont conformes en tout aux lois données à la nation juive par son législateur (6). Le moraliste, passant de là aux devoirs des hommes entre eux, défend l'homicide et les fraudes (7), le vol du bien d'autrui (8), le désir des richesses du prochain (9), le mensonge (10), le faux témoignage (11). Le riche doit venir au secours du pauvre (12) ; car si Dieu lui a donné des biens, c'est pour

(1) Phocyl. Carmen Nouth. v. 6.
(2) V. 14 et 15. Cf. sir. 23, 13, 14.
(3) V. 201. Cf. Sap. sir. 41, 23, prov. 27, 10.
(4) V. 202. Cf. Prov. 20, 29. Lev. 19, 32.
(5) Phocyl. v. 164.
(6) Ph. 165, 200.
(7) Ph. v. 2.
(8) V. 3, 4.
(9) V. 66.
(10) V. 5, 10.
(11) V. 10.
(12) V. 27.

qu'il les emploie à soulager l'indigent. D'ailleurs, la fortune est inconstante, c'est une roue qui tourne avec vitesse : le malheur peut venir frapper tous les hommes (1), et la pauvreté les visiter (2). On doit payer le salaire de l'artisan, ne s'armer du glaive que pour se défendre. Celui qui a tué même un ennemi a souillé sa main (3). Après avoir condamné l'avarice, la mère de tous les vices (4), le poëte conseille l'hospitalité et le travail, père de toutes les vertus (5). Il propose au paresseux, comme fait le livre des Proverbes, l'exemple de la fourmi et celui de l'abeille (6); il donne, avec l'auteur sacré, de longs développements à ses descriptions.

Ce Phocylide est donc, selon toute apparence, un Juif qui a mis en vers les lois de Moïse. Mais citons quelques prescriptions plus particulières encore à la législation mosaïque.

Ne mangez pas la chair dont les bêtes auront mangé auparavant; mais jetez-la aux chiens avides : que les animaux se nourrissent de la chair des animaux (7). N'enlevez pas en même temps d'un nid la mère et ses petits; mais laissez la mère, afin que vous puissiez

(1) V. 25.
(2) V. 36.
(3) V. 29 et sq.
(4) V. 38.
(5) V. 152.
(6) V. 153 et sqq. Cf. Prov. 6 et sqq.
(7) Ph. v. 137, 138. Cf. Lev. XXII, 8; Exod, 22, 31.

en avoir des petits (1). Relevez la bête de votre enne-mi si elle tombe dans le chemin. Laissez aux ministres la partie des victimes qui leur est réservée (2).

On trouve dans un grand nombre des vers du *Carmen Noutheticon*, le parallélisme si usité dans la poésie hébraïque. Ne t'enrichis pas injustement, dit le prétendu Phocylide; mais jouis des biens acquis avec justice (3). Evite le mensonge et dis toujours la vérité (4). Que ta balance ne penche pas trop d'un côté, mais qu'elle soit toujours égale (5). Fuis le faux témoignage et dépose toujours selon la vérité (6).

Enfin, en mettant quelques vers du poëte en regard de la version des Septante, l'imitation devient plus évidente encore. Les expressions ne seront pas toujours les mêmes; on reconnaîtra cependant la source d'où elles ont été tirées :

Phocylide.	Septante.
Κτῆνος δ' ἢν ἐχθροῖο πέσῃ κάθ' ὁδὸν, συνέγειρον.	Ἐάν δὲ ἴδῃς τὸ ὑποζύγιον τοῦ ἐχθροῦ σου πεπτωκὸς ὑπὸ τὸν γόμον αὐτοῦ... συναρεῖς αὐτὸ μετ' αὐτοῦ. Exod. XXIII, v. 5.
Μηδέ τις ὄρνιθας καλιῆς ἅμα πάντας ἑλέσθω. Μητέρα δ' ἐκπρολίποις; ἐκπρολίπῃ ἵν' ἔχῃς πάλι τῆσδε νεοττούς.	Ἐὰν δὲ συναντήσῃς νοσσιᾷ ὀρνέων... οὐ λήψῃ τὴν μητέρα μετὰ τῶν τέκνων. Ἀποστολῇ ἀποστελεῖς τὴν μητέρα, τὰ δὲ παιδία λήψῃ σεαυτῷ..Deut. XXII, v. 6, 7.
Μηδέ τι θηρόβορον δαίσῃ κρέας..... Λείψανα λεῖπε κυσί.	Καὶ κρέας θηριάλωτον οὐκ ἔδεσθε, τῷ κυνὶ ἀπορρίψατε αὐτό.

(1) Ph. v. 80, 81. Cf. Deut. XXII, 67.
(2) V. 205. Cf. Prov. c. 29, 21.
(3) V. 3.
(4) V. 5.
(5) V. 13.
(6) V. 10.

Nous ne comprenons pas pourquoi J. Scaliger, après avoir lu l'ouvrage du prétendu Phocylide et l'avoir examiné attentivement, hésitait encore à se prononcer sur le véritable imposteur, et balançait entre un juif helléniste d'Alexandrie et un chrétien des premiers siècles de l'Eglise (1). Il aurait dû remarquer avec A. Fabricius (2) que les vers qui terminent tout le poëme ne sont pas dignes d'un disciple de J.-C. (3). « Telles sont les règles de la justice, dit le faussaire; en vous y conformant, vous jouirez d'une vie heureuse jusqu'aux portes de la vieillesse (4). » Le juif imposteur, en prenant trop à la lettre certains passages des livres saints (5), pouvait, plutôt qu'un chrétien, se permettre une semblable conclusion.

Ni les pensées, ni les expressions de ce vers :

Κτῆνος δ' ἦν ἐχθροῖο πέσῃ κάθ' ὁδὸν, συνέγειρον,

n'indiquent nécessairement un adorateur de J.-C. (6).

Nous les trouvons dans l'Exode; ils sont copiés fidèlement ici par le Phocylide alexandrin (7). Quand Fabricius avançait qu'il ne croirait pas facilement qu'un Juif eût pu dire : Les étrangers jouïront auprès de

(1) J. Scal. Animad. ad Eus. chr. p. 89.
(2) A. Fabric. Bib. gr. t. I, p. 443.
(3) Id. ib. p. 444.
(4) Ps. v. 209 et 210.
(5) Ps. 34, 13, Deut. XXII, 7.
(6) J. Scal. ib. p. 89.
(7) Exod. XXIII, v. 5.

vous du privilége des habitants du pays ; il oubliait que la même prescription se trouve dans le Deutéronome (1), et que Philon y fait plus d'une fois allusion (2). Pour le dogme de la résurrection des morts (3), il n'est point particulier aux chrétiens ; s'il était connu d'Epicharme (4), à plus forte raison l'était-il du peuple de Dieu. Le fameux passage de Job ne nous laisse d'ailleurs aucun doute sur ce point (5).

Il est difficile de déterminer l'époque où le poëme moral attribué à Phocylide fut composé. Le silence de Clément d'Alexandrie et d'Eusèbe ne prouve pas qu'il ait été écrit dans des temps postérieurs à ces Pères de l'Eglise. Ils ont pu le négliger comme un ouvrage sans autorité. Du reste, l'élégance des vers, que certains critiques ont cru dignes de Phocylide, ne nous permet peut-être pas de remonter au delà de l'époque du savant évêque de Césarée. D'un autre côté, plusieurs parties du *Carmen Noutheticon* ont été copiées par les auteurs supposés des livres sibyllins (6), déjà répandus dès les premiers siècles de notre ère, et auxquels les Pères les plus anciens ont emprunté des citations. Il paraît donc probable que l'imposteur a précédé saint Justin et Athénagore. Peut-être vivait-il

(1) Deut. x, 19.
(2) Phil. ed. Mang. t. II, p. 219.
(3) Scalig. loc. cit.
(4) Plutar. in consol. ad Apoll. c. XV.
(5) Job, c. XIX, v. 25, 26.
(6) A. Fabric. B. gr. t. II, p. 444.

très-peu de temps après Philon, et vit-il l'Église chrétienne d'Egypte lorsqu'elle était encore au berceau. Nous comprendrions ainsi les traces de christianisme que J. Scaliger et plusieurs autres savants croyaient trouver dans son poëme.

III. — *Pythagore.*

Presque tous les auteurs anciens ont reconnu que Pythagore n'a jamais rien écrit (1). Diogène de Laerte, qui s'appuie à cet égard sur le témoignage d'Héraclite pour soutenir une opinion rejetée par Josèphe, Plutarque, Porphyre, Aristide, Ruffin, saint Jérôme, saint Augustin et Claudien Mamert (2), n'a pas songé qu'il fallait prouver que le philosophe d'Éphèse avait lu les écrits de Pythagore lui-même, et non pas seulement des ouvrages composés par d'autres, sous le nom du fondateur de l'école italique. Héraclite, selon l'observation de Dodwell (3), n'a pu voir les trois écrits que Diogène attribue à Pythagore (4); car, d'après le biographe lui-même (5), confirmé par Jamblique (6), ils n'ont été publiés, pour la pre-

(1) A. Fabric. Bibl. gr. t. I, p. 460 et sq.
(2) Id. ib.
(3) Diss. de ætat. Pyth. p. 119 et sq.
(4) Diog. Laert. VIII, 6.
(5) D. Laert. VIII, 15.
(6) Jamb. Vit. Pyth. c. XXXI, p. 172.

mière fois, que par Philolaüs. D'une autre part, nous savons positivement qu'Héraclite n'a eu aucun rapport avec les pythagoriciens (1).

Les ouvrages qui ont paru à différentes époques, sous le nom du philosophe de Samos, sont donc supposés. Admettons, avec Jamblique (2), que plusieurs d'entre eux contenaient des doctrines de Pythagore ; un grand nombre d'autres étaient certainement, malgré le respect des disciples pour la parole du maître, moins l'expression des sentiments du célèbre philosophe que des doctrines de son école. Or, à l'aide des symboles et des allégories, celle-ci mêla, peut-être même à son insu, des éléments étrangers au dogme primitif du maître.

Un nom tel que celui de Pythagore était de nature à provoquer en quelque sorte l'imposture. Le mystère dont il s'était enveloppé augmentait à la fois l'audace et les espérances des faussaires. Aussi, les juifs d'Alexandrie cherchèrent-ils de bonne heure à en tirer profit. Avant Aristobule, ils avaient probablement déjà publié, sous son nom, quelques écrits apocryphes. Cette fraude autorisait sans doute le précepteur de Ptolémée Philométor à ranger, comme il le fait, le sage de la Grèce parmi les disciples de Moïse.

Nous avons cru d'abord découvrir dans les Vers

(1) D. Laert. IX, 5. — Dion. Chryst. orat. LV.
(2) Jamb. c. XXIX, p. 143.

dorés dont Chalcidius (1) et Proclus (2) affirment que Pythagore est l'auteur, une nouvelle supercherie de l'école juive de l'Egypte. Chrysippe (3), Galien (4), Plutarque (5), Jamblique (6) et Hiéroclès (7) nous apprennent, en effet, que le sage de Samos n'a pas composé lui-même les vers qui nous sont parvenus sous son nom. Les pensées qu'ils renferment offrent très-souvent l'analogie la plus frappante avec certains passages de l'Ancien Testament et du poëme moral attribué à Phocylide. Tout semblerait indiquer un imposteur du genre de ceux que nous avons déjà tant de fois rencontrés.

Mais quand on songe que les Vers dorés n'ont été connus ni des écrivains de l'école juive d'Alexandrie, ni des auteurs chrétiens de l'Eglise primitive d'Egypte, il n'est plus possible de ne pas changer de sentiments. Pour le *Carmen Noutheticon*, on le négligea, car la fraude était trop apparente. Il n'en est pas de même des Vers dorés; les emprunts sont assez déguisés pour ne pas réveiller les soupçons des écrivains juifs ou chrétiens. Il semble très-probable que le véritable auteur fut un païen, peut-être un

(1) Chalcidius, p. 229.
(2) Procl. 3 in Tim.
(3) Apud Gell. VI, 2.
(4) Gal. De dign. affect. t. VI, ed. Paris, p. 528.
(5) De Fort. vel virt. Alex. p. 328, ed. Paris.
(6) Vit. Pyth. p. 138.
(7) Comm. in Aur. Carm. p. 318.

pythagoricien, et qui a subi, en composant ses vers, l'influence qui se fit sentir plus tard à Hiéroclès, qui les commenta. De cette manière, il devient facile de tout expliquer. D'abord le silence de saint Justin et de Clément d'Alexandrie, qui serait une véritable énigme, si les Vers dorés étaient, comme le prétend Fabricius (1), l'œuvre d'Empédocle d'Agrigente, ou de quelque ancien philosophe; d'autre part, comme les Alexandrins s'emparèrent des pensées du fondateur de l'école d'Italie, pour les interpréter à leur manière et y trouver les dogmes et la morale chrétienne, les auteurs ecclésiastiques laissèrent à leurs adversaires les armes dont ils se servaient, comme ceux-ci, de leur côté, leur abandonnaient celles qui avaient été fabriquées par l'école juive d'Alexandrie.

Nous trouvons, dans saint Justin, un fragment de quelques vers, sous le nom de Pythagore. Les juifs de l'Égypte s'y font ouvertement reconnaître :

Εἴ τις ἐρεῖ· Θεός εἰμι, πάρεξ ἑνὸς, οὗτος ὀφείλει
Κόσμον ἴσον τούτῳ στήσας εἰπεῖν· ἐμὸς οὗτος.
Κοὐχὶ μόνον στήσας εἰπεῖν ἐμὸς, ἀλλὰ κατοικεῖν
Αὐτὸς ἐν ᾧ πεποίηκε· πεποίηται δ'ἀπὸ τούτου (2).

D'abord, aucun auteur profane ne cite ce passage. Le saint martyr le place entre les vers du faux Orphée et ceux du faux Sophocle; avant et après lui sont

(1) Fabr. Bibl. gr. t. I, p. 469.
(2) Just. Lib. de monarchia, p. 38.

tous les fragments de ces prétendus poëtes de la Grèce, qui ne sont en réalité que des faussaires. Ne pouvons-nous pas soupçonner ceux qui ont fourni à saint Justin, dans Alexandrie, les vers qui précèdent et qui suivent dans le livre de *la Monarchie*, de lui avoir donné également ceux-ci? L'examen de ce court fragment ne nous laisse aucune hésitation.

Tout en avouant que les Vers dorés sont de beaucoup postérieurs à Pythagore, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître une grande habileté dans celui qui les a supposés. Il évite avec soin ce qui est de nature à le compromettre et à faire découvrir sa fraude. Ainsi, il ne s'est pas permis, comme l'auteur du poëme moral, de dire :

πρῶτα θεόν τίμα,

mais il a mis :

Ἀθανάτους πρῶτα θεοὺς... τίμα,

se rapprochant des expressions consacrées chez les Grecs. Le Phocylide juif n'a pas pris autant de soin pour se déguiser :

εἴ τις ἐρεῖ· θεός εἰμι, πάρεξ ἑνός...

Loin de proclamer en termes si clairs l'unité de Dieu, le philosophe de Samos, si l'on en juge par les Vers dorés et par leur interprète Hiéroclès, reconnaissait une foule de divinités immortelles, θέους

ἀθανάτους, habitant différentes sphères célestes (1). Après elles, venaient les héros et les divinités terrestres (2). Celui qui sur la terre s'est laissé guider par les lumières d'en haut, après avoir dépouillé son corps mortel, arrivera dans l'air le plus pur; il sera aussi un dieu immortel, incorruptible, que la mort ne dominera jamais (3).

On ne pourrait pas facilement expliquer le sens ainsi restreint du mot θεός, dans le fragment d'un philosophe qui lui donnait ordinairement une si large acception. Supposons que Pythagore ait, en effet, employé θεός pour désigner le principe unique de toutes choses, tandis que, selon Hiéroclès, l'habitude des pythagoriciens était de se servir de Ζεύς et de Ζήν (4), comment pouvait-il voir dans la création d'un monde sensible, semblable au nôtre, l'œuvre par laquelle se manifeste la Divinité seule véritable, puisqu'il voyait dans le monde visible l'ouvrage d'un Dieu inférieur (5)? Les Juifs prêtent aux sages de la Grèce un argument dont ils faisaient eux-mêmes un fréquent usage pour démontrer aux païens l'existence d'un seul Dieu. Le style de l'Ecriture sainte paraît même dans le mouvement de la pensée et, en

(1) Hier. Comm. in aurea carmina, p. 45, sq. ed. Paris.
(2) Hier. ib. p. 48.
(3) Hier. ib. p. 310, sq.
(4) Hier. ib. p. 273.
(5) Plut. De placitis philos. lib. I, c. VII, p. 881.

quelque sorte, dans la manière dramatique avec laquelle elle est exposée. Nous remarquons, de plus, que le verbe ἐποίησε est celui même que nous trouvons dans les Septante. Les paroles de l'auteur de la théorie des nombres auraient dû plutôt exprimer, ce semble, une idée d'harmonie. La seconde condition imposée par le philosophe de Samos à quiconque veut se faire passer pour un Dieu est non moins étonnante dans la bouche du fondateur de l'école italique. Non-seulement il faut qu'il crée un monde semblable au nôtre, mais il doit y faire sa résidence (1). La même pensée se trouve dans un autre fragment attribué aussi à Pythagore, non peut-être avec plus de raison : « Il y a un Dieu, non pas, comme quelques-uns le disent, hors du monde, mais dans le monde même (2). » Ne sont-ce pas là des traits dirigés contre les épicuriens, qui ne parurent que longtemps après Pythagore ? Leur doctrine ne jouit pas d'un grand crédit en Egypte ; elle y fut cependant connue. Elle devait trouver une forte opposition chez le peuple juif surtout, accoutumé à voir la main protectrice de Dieu étendue sur le monde entier, et particulièrement sur la nation qu'il s'était choisie.

(1) S. Just. De mon. p. 2, ed. Venet.
(2) S. Just. Cohort. ad Græc. p. 21, ed. Venet.

SECONDE PARTIE.

CARACTÈRE DE L'ÉCOLE JUIVE D'ÉGYPTE.

CHAPITRE PREMIER.

LES JUIFS D'ALEXANDRIE ET LA POPULATION GRECQUE.

Les Juifs établis sur les bords du Nil n'y furent donc pas uniquement occupés du soin de faire fortune, en s'adonnant au commerce. Ils prirent une part active aux ouvrages littéraires sortis en si grand nombre et sous des formes si diverses de la savante capitale des Ptolémées. Pendant environ quatre siècles, ils n'ont cessé de s'appliquer soit à des traductions, soit à des commentaires sur l'Ecriture, soit enfin à la poésie, à l'histoire et à la philosophie. Ils n'avaient pas été en repos et dans l'inaction avant Aristobule; ils ne restèrent pas silencieux pendant l'espace de temps qui sépare le philosophe péripatéticien du Juif

disciple de Platon. Nous leur avons rendu quelques-uns des ouvrages sortis de leurs mains dans ces différents intervalles. La plupart étaient des écrits apocryphes. Le rôle de faussaire et d'interpolateur plut singulièrement, comme on a pu le remarquer, aux Juifs transportés en Égypte.

Quel était donc leur but? Se livraient-ils à la contrefaçon littéraire pour le seul plaisir de mentir et de faire des dupes? Voulaient-ils imiter les membres du Musée fondé par Ptolémée, fils de Lagus, rivaliser avec plusieurs d'entre eux d'habileté et de finesse? Dans ce docte corps, on passait quelquefois sa vie à arranger des vers à la manière des anciens poëtes de la Grèce. On composait des fragments d'histoire, des livres de philosophie sous le nom des personnages qu'on adorait à l'égal de la Divinité. Les uns voulaient s'assurer l'immortalité. Ils demandaient à l'érudition ce que leur avait refusé le génie. Ils inséraient leurs compositions, souvent ridicules, toujours déplacées, dans des œuvres qu'ils commentaient et expliquaient fort bien, mais imitaient avec moins de bonheur. C'était le stratagème des sculpteurs, qui mettaient le nom de Phidias ou de Praxitèles sur le pied de la statue, ouvrage de leur ciseau inhabile. C'était, dans un autre genre, le travail des architectes grecs rapprochant quelques colonnes ioniques ou corinthiennes des palais majestueux de la vieille Egypte, ou celui des hiérogrammates suspendant aux

voûtes des temples ces zodiaques qui égarèrent l'incrédulité du siècle dernier, et lui fournirent, pendant quelque temps, des armes contre la véracité des livres saints. D'autres spéculaient sur la rivalité des Attales et des Ptolémées, et leur folle prodigalité pour les bibliothèques d'Alexandrie. Les livres revêtus de noms illustres rapportaient des sommes immenses à leurs heureux possesseurs; au lieu de s'arrêter au métier peu lucratif de copiste, on se mit à faire des livres qu'on plaçait ensuite à l'ombre d'un grand nom. Le succès dépassait quelquefois toutes les espérances. On avait cherché à tromper les contemporains, on trompa la postérité elle-même. Enfin, pour se former sur le modèle des anciens, on prit, dans Alexandrie, des sujets semblables à ceux que l'on donna plus tard aux jeunes Romains, dont Sénèque nous a conservé quelques déclamations. On mettait en scène les hommes illustres; on les faisait penser, parler et agir. Ces exercices portaient le nom de personnages célèbres de l'antiquité; souvent ils ne rappelaient ni leur talent, ni leur caractère : ils eurent cependant le privilége de donner le change à quelques lecteurs. Ceux qui les avaient composés renouvelèrent, sans le vouloir, la merveille du peintre dont les oiseaux trompés vinrent becqueter le raisin représenté sur la toile.

Telles furent, d'après Richard Bentley, les causes qui inondèrent la ville d'Alexandrie d'écrits supposés, et de compositions apocryphes. Les mêmes mo-

tifs engagèrent-ils les Juifs à s'associer à l'industrie des livres dans la capitale de l'Egypte? Nous n'osons assurer que quelques-uns d'entre eux ne profitèrent pas de circonstances aussi favorables pour sacrifier encore une fois au veau d'or. Quelques Israélites suivirent peut-être le mouvement qui portait à écrire des livres dans le goût des anciens auteurs. Mais ceux qui cédèrent à de semblables mobiles furent très-peu nombreux, si toutefois on peut en trouver. L'école juive eut d'autres préoccupations et d'autres tendances. Convaincue de la divinité de sa religion, remplie, par conséquent, de l'esprit de prosélytisme, elle mit tout en œuvre, même le mensonge et l'erreur, pour ébranler les Grecs et les attirer dans ses croyances. L'indifférence des Lagides, prise par elle pour de l'hésitation, leur politique tolérante, regardée par des hommes étrangers au scepticisme de la Grèce, comme une approbation tacite de la religion juive, donnaient à la colonie d'Egypte de l'audace en augmentant ses espérances.

Le prosélytisme fut en effet le caractère distinctif des Juifs d'Alexandrie; on le voit percer dans tous les fragments que nous leur avons rendus, dans leurs artifices de toutes sortes pour se faire valoir, dans leurs concessions à la philosophie grecque.

La marche suivie par l'école juive et marquée par les objets auxquels elle s'est successivement appliquée, n'est donc pas, selon nous, l'effet d'un ca-

price du hasard. Elle indique le but général où l'École tendait de tous ses efforts. Les Juifs ont commencé par des traductions imposées, il est vrai, par la nécessité, mais s'ils avaient consulté le besoin seul des synagogues de l'Egypte, ne se seraient-ils pas bornés à la version du Pentateuque, dont la lecture était seule prescrite d'abord, puis à celle des prophètes, quand vint aussi l'habitude de les lire? S'ils complétèrent, sous les successeurs de Ptolémée Soter, la traduction de presque tout l'Ancien Testament, il est permis de conjecturer que le désir de le faire connaître des Grecs, dans la langue desquels ils le faisaient passer, ne leur fut pas étranger. Le traducteur de l'Ecclésiastique avoue qu'il a entrepris de mettre en grec le livre de son aïeul dans le dessein d'être utile à ceux qui n'étaient pas de la religion juive, τοῖς ἐκτός, et dans l'espérance de les préparer à recevoir la loi et à la pratiquer. Nous ne parlons ici ni de l'original lui-même, ni du livre de la Sagesse. Nous ne les considérons pas comme les ouvrages d'une école. Ceux qui les écrivirent à Alexandrie furent sous l'inspiration de la Divinité; elle parlait par leur bouche. Remarquons cependant, que l'on n'y découvre aucune trace de ce prosélytisme si apparent dans toutes les autres œuvres sorties de la même cité. La lumière d'en haut semblait indiquer aux Israélites, par ces auteurs privilégiés, que toute tentative pour la conversion des gentils était préma-

turée et plaçait les Juifs d'Alexandrie sur une pente fatale aboutissant au mensonge et à l'erreur : mais les avertissements du ciel ne furent pas écoutés.

Le poëme de Philon l'Ancien et la tragédie d'Ezéchiel nous montrent déjà, dans les temps les plus reculés, les Israélites, changés en apôtres, pour convertir les Grecs d'Egypte. Mais dans une ville où l'on parlait sans cesse d'épopée, de drame, ils jugèrent la lettre nue des livres saints et leur sublime simplicité, peu attrayantes pour leurs hôtes difficiles. Ils cherchèrent donc des ornements plus convenables et prirent les formes exigées par le goût du siècle ; ils crurent relever la narration biblique en y mêlant des fables étrangères, en omettant les prodiges que les Macédoniens railleurs auraient aussitôt rejetés. L'ouvrage de Philon offrait sans doute de ces altérations, puisque Josèphe, qui n'avait pas le droit d'être trop scrupuleux, s'est cru obligé de l'excuser en avançant qu'il n'était pas Israélite. Le poëte épique n'avait cependant pas voulu cacher son origine. Il paraît même qu'on ne pensa point, dans les écoles juives de l'Egypte, avant le règne de Ptolémée Philométor, à se couvrir d'un masque étranger, à se faire païen, pour gagner plus facilement les païens à la loi de Moïse.

Ce que nous pouvons appeler la seconde période de l'école juive d'Egypte commence avec Aristobule. Il fut probablement l'auteur du stratagème dont ses

coreligionnaires firent tant usage dans la suite. Le premier il se mit à jouer le personnage de l'antiquité grecque. Or, qui pouvait commander le respect pour les coutumes juives avec plus d'autorité qu'Homère commenté et corrigé par les savants dans le Musée, par les rois dans leurs palais, et adoré par la ville dans des temples? Quel auxiliaire, pour la religion du Sinaï, plus puissant qu'Orphée entouré par les Egyptiens et les Grecs, et par conséquent par les souverains de l'Egypte, de la plus grande vénération? que Linus enfin et Hésiode, si recommandables à la fois par leur antiquité et par la célébrité de leur nom. Le philosophe péripatéticien les choisit de préférence parce qu'ils pouvaient lui prêter un secours plus efficace. Ses concitoyens, bientôt après, suivant le même plan, adoptant la même tactique, s'adressèrent aux poëtes tragiques ou comiques les plus illustres. Et comme les Grecs et les Alexandrins surtout, que Philon accuse d'être très-superstitieux, avaient une grande confiance dans les oracles et dans les prédictions des sibylles, les Juifs appelèrent encore celles-ci à leur aide. Par leur entremise ils espéraient diriger, d'une manière plus sûre, la population conquérante de l'Egypte vers les prophètes, vers Isaïe, Daniel et Ezéchiel.

Une fois engagés dans cette voie de mensonge, les Juifs s'accommodèrent encore avec soin aux circonstances, épiant en quelque sorte l'occasion favorable,

sondant l'esprit des différentes époques, et pesant les avantages à retirer, non-seulement des noms qu'ils emprunteraient, mais aussi de la nature des ouvrages qu'ils entreprendraient de supposer ou d'interpoler. De là vient, qu'après avoir demandé un appui aux poëtes, ils passèrent aux historiens. Les noms d'Hécatée d'Abdère et d'Aristéas, l'un contemporain d'Alexandre, l'autre de Ptolémée Philadelphe, ne pouvaient-ils pas, dans une ville si attachée à la mémoire d'Alexandre et à celle de Ptolémée II, dont la gloire avait été en s'augmentant avec les années, répondre aux objections faites alors aux Juifs sur l'obscurité de leur nation et sur le silence de tous les historiens de l'antiquité? Plus tard, lorsque l'école juive s'aperçut que les esprits se tournaient plus particulièrement du côté de la philosophie, elle changea encore une fois ses ruses et ses artifices. Ce sont les écrits des philosophes qu'elle remplit d'interpolations. Elle inséra des doctrines juives dans leurs ouvrages. Elle se procura ainsi le patronage de Mercure Trismégiste, si vanté dans une capitale où la religion égyptienne s'était peu à peu étroitement unie aux dogmes de la Grèce. Elle s'assura, par le même stratagème, de Pythagore, de Phocylide et de Platon lui-même; car il nous paraît probable que certains passages des lettres attribuées à ce philosophe sont des compositions de sa façon.

Les Juifs d'Alexandrie n'ont point du reste caché leur intention dans leurs ouvrages apocryphes. Ils

ont fait parler poëtes, historiens, philosophes grecs, transformés en missionnaires de la loi ancienne, assez clairement pour qu'on pût, sans difficulté, deviner leur véritable pensée. Interrogés par les imposteurs qui les avaient si bien disposés d'avance, ils ont tous rendu, sous des formes différentes, cet oracle que nous soupçonnons encore les Juifs d'avoir mis dans la bouche d'Apollon (1). « Les Chaldéens et les Juifs seuls eurent la sagesse en partage et rendirent un culte agréable au Dieu suprême et éternel. » Leur conclusion fut toujours celle-ci : « Quittez, quittez l'idolâtrie, et entrez avec nous dans le sein du judaïsme. »

C'est le but où tend le faux Orphée, dans le fragment conservé par Aristobule. Entre dans le vrai sentier, dit-il à Musée. Et le vrai sentier quel est-il ? Il conduit vers le créateur de l'univers, seul immortel (2). Mais où trouver ce souverain maître de toutes choses? Chez les descendants de celui-là seul à qui il a bien voulu se révéler (3) parmi le peuple dont la législation vient de l'homme miraculeusement sauvé des eaux (4). Ailleurs, aucun mortel n'a connu la vérité (5). Aussi le chantre divin de la Thrace fait-il appel à son disciple, et lui conseille-t-il de dissiper ses illusions (6),

(1) Eus. Prép. év. l. IX, ch. X.
(2) Orphica, éd. Herm. p. 450 et sqq.
(3) V. 23.
(4) V. 35, 36, 37.
(5) V. 22 et sq.
(6) V. 5.

d'oublier ses erreurs (1), afin de s'élever vers le Dieu des Juifs, de le prendre pour guide, et de graver sa loi divine au fond de son cœur (2).

La sibylle dissimule moins encore. « Alors, dit-elle, fleurira la nation sainte (3), fidèle observatrice des préceptes donnés par le Très-Haut sur le mont Sinaï (4). Elle ne se laissera pas tromper par les mensonges comme les autres mortels : elle ne se prosternera point devant les idoles, ouvrage périssable de la main des hommes, elle ne leur offrira pas son encens sacrilége (5). » Puis elle emploie tour à tour la menace et les promesses pour ramener à Jéhovah les âmes égarées. « O Hellade, s'écrie-t-elle (6), après avoir prédit les calamités que Dieu fera fondre sur les conquérants de l'Egypte et de l'Asie, pourquoi te reposer sur des généraux habiles et des chefs destinés à la mort? Adore plutôt le nom de l'auteur de toutes choses (7) : ne reste pas ensevelie dans ton erreur. » Ses instances sont vives; elle prétend que la Grèce sera poussée par la force vers le Dieu des Juifs, si elle ne vient d'elle-même à lui. Les destins ont dé-

(1) V. 5, 7.
(2) V. 7, 8, 10.
(3) Lib. III, v. 573 sqq.
(4) V. 256.
(5) Lib. III, v. 575, sqq.
(6) V. 345, sqq. et passim.
(7) V. 550.

cidé que sous le septième roi de l'Egypte (1), toutes les nations, c'est-à-dire la Grèce et les royaumes formés par le démembrement de l'empire d'Alexandre, courberaient les genoux devant le Dieu tout-puissant (2) et qu'ils jetteraient dans les flammes les faux dieux, ouvrage de leurs mains. Bientôt, accablés sous le poids de la juste vengeance de la Divinité, les gentils seront forcés de s'incliner sous le bras qui s'appesantira sur leurs têtes; ils pousseront de profonds gémissements, et lèveront les yeux vers le roi du ciel, pour implorer son secours (3). En voyant la nation juive, récompensée de son attachement inviolable à sa foi, comblée d'honneur et brillant du plus vif éclat, tous les hommes se diront, d'un commun accord : Combien ce peuple est aimé de Dieu (4) ! Marchons donc vers le temple du seul maître du monde. Jusqu'ici nous avons été dans les ténèbres ; nous avons offert nos sacrifices à des idoles qui tomberont en poussière avec le temps. Attachons-nous à la loi du Très-Haut : il n'en est pas de plus sainte par toute la terre (5).

Le faux Sophocle, comme l'a remarqué Clément d'Alexandrie (6), se proposait aussi de montrer aux Grecs la vanité du culte des idoles, lorsqu'il disait :

(1) L. III, v. 608.
(2) V. 615 et sqq.
(3) L. III, v. 556 et sqq.
(4) V. 711.
(5) 718, 719, 720, 721.
(6) Cl. Alex. Str. v, p. 439.

Avant tout, il faut reconnaître un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre; aveugles mortels, esclaves de nos égarements, nous demandons des consolations dans nos peines à des dieux d'airain et de pierre, à des figures d'ivoire et d'or (1). Le Sophocle alexandrin est, il est vrai, plus adroit que le prétendu Orphée et la sibylle, ses contemporains; il ne désigne pas directement Moïse et la législation juive, le premier comme le guide à suivre, la seconde comme l'asile au sein duquel l'homme doit chercher un refuge sous la protection du vrai Dieu; mais il en disait assez. On connaissait bien, dans la capitale de l'Egypte, la partie de la population qui adorait un seul Dieu, et méprisait les statues d'or et d'ivoire.

L'auteur du fragment attribué à Ménandre, en opposant l'inefficacité des sacrifices des gentils aux seules offrandes agréables à la Divinité (2), prend, comme le poëte précédent, une manière indirecte d'inviter les habitants de la Grèce, au nom de leur intérêt (3), à passer dans les rangs d'un peuple lié avec Dieu par la plus étroite amitié. Il a eu soin de suivre pas à pas le Décalogue (4), afin que les Grecs puissent comprendre que leur célèbre poëte comique les envoyait aux synagogues des Hébreux.

(1) S. Just. De mon. p. 37, éd. Ven.
(2) Cl. Al. Str. v, p. 441.
(3) Cl. Alex. Str. v, p. 442.
(4) S. Just. De mon. p. 39.

L'Euripide juif a changé de méthode pour parvenir à ses fins. Il n'a point employé la voie de la douceur. Il a été imité, en cela, par le Diphile de l'école d'Alexandrie. Le poëte tragique a voulu, par la terreur, agir sur ceux qui ne croient pas en l'existence d'un seul Dieu (1). Il menace de la colère céleste quiconque s'obstine à ne pas reconnaître et à ne pas servir le vrai maître de toutes choses. Il fait briller aux yeux du pécheur, le jour de la vengeance. Le poëte comique (2), élevant une voix irritée contre l'impie et l'homme plongé dans les délices, cherche à les réveiller, en quelque sorte, par le son de la trompette du jugement dernier. Il leur découvre les deux chemins différents qui s'ouvrent au delà du tombeau, et leur prédit qu'ils ne pourront ni échapper aux regards de Dieu, ni se soustraire au tribunal, où le souverain juge les fera un jour comparaître.

Pour instruire et convaincre le peuple d'Alexandrie, l'auteur apocryphe de l'histoire des Septante a trouvé moyen d'employer l'autorité d'un docteur assis sur un trône (3). Le prince dont la magnificence était passée en proverbe, au point que l'on donna l'épithète de philadelphique à tous les monuments majestueux et grandioses (4), proclame hautement, de

(1) Cl. Al. Str. v, p. 442.
(2) Cl. Alex. ib. S. Just. De mon. p. 38.
(3) Arist. p. 466 et sqq.
(4) Phil. Jud. ed. Mangey, t. II, p. 138.

concert avec Démétrius de Phalère (1), que les lois contenues dans les livres saints sont pleines d'équité et de sagesse. Il va jusqu'à dire qu'elles sont les paroles de Dieu lui-même (2). Après un éloge aussi pompeux, il ne restait plus au roi d'Egypte qu'à montrer à ses sujets, par un exemple éclatant, ce qu'ils avaient tous à faire : aussi se prosterne-t-il en fervent néophyte, sept fois, devant l'exemplaire des livres mosaïques (3). L'imposteur, pour nous insinuer que le prince persévéra après s'être une fois converti, a soin de lui faire dire : Le jour où j'ai pu m'incliner devant les saintes Ecritures ne s'effacera jamais de ma mémoire. Quand les livres sont traduits, il promet de les conserver dans toute leur intégrité, et de n'en permettre jamais la moindre altération (4).

C'est ainsi que se manifesta d'abord le zèle des Juifs pour leur religion. Mais on ne tarda pas à voir, dans les synagogues de l'Egypte, que les hommes mêmes dont on voulait faire des apôtres, étaient un des plus grands obstacles à la propagation de la loi mosaïque. Les belles doctrines qu'on leur prêtait, loin de servir à un rapprochement entre les gentils et les adorateurs du vrai Dieu, devinrent une nouvelle cause d'éloignement. Ne devaient-elles pas être d'autant

(1) Arist. p. 467, 472.
(2) Id. p. 472.
(3) Id. p. 472.
(4) Id. p. 476.

plus admirées qu'elles offraient des rapports plus intimes avec celles de l'Ancien Testament? A quoi bon alors chercher ailleurs la vérité, lorsqu'on la possédait chez soi? C'était, de plus, une cause de tourments pour les Juifs, de voir que tout dans le paganisme n'était pas erreur et mensonges, et que quelques étincelles s'étaient parfois échappées de ses ténèbres. Leurs plans se trouvaient dérangés. Pour triompher de la difficulté, l'école juive d'Egypte trouva un nouvel artifice, ce fut de faire de tous les personnages illustres de l'antiquité païenne des disciples et des imitateurs de Moïse.

Aristobule, si fécond en expédients de toutes sortes, fut encore, à ce qu'il paraît, l'inventeur de celui-ci : nous ne possédons, du moins, aucun monument antérieur à son siècle, prouvant que déjà, avant lui, on ait songé à en faire usage. D'après lui, nous l'avons déjà vu, non-seulement Pythagore et Platon (1), mais Socrate, Homère et Hésiode, avaient mis à contribution les livres sacrés, ils s'en étaient même fortement pénétrés. Pour les deux premiers philosophes, l'assertion pouvait paraître moins étrange. Mais Socrate, Homère et Hésiode, sont loin de copier Moïse ; assurément, ils ne l'ont même pas connu. Les concitoyens d'Aristobule ne se contentèrent cependant pas de ces influences déjà si difficiles à expliquer. Le faux

(1) Eus. Prép. év. l. XIII, c. XII.

Cléarque (1) fait dire à Aristote qu'un Juif le vint trouver sur les côtes d'Asie, et eut avec lui de fréquents entretiens (2); cet homme communiqua au philosophe de Stagire plus de lumières qu'il n'en put recevoir lui-même du fondateur du Portique et de ses disciples. On alla plus loin encore, dans la suite. On soutint que le maître d'Alexandre avait eu des conférences avec Simon le Juste, par lequel il avait été converti au judaïsme (3). Le rabbin Joseph avait vu en Egypte, dans un livre très-ancien, qu'Aristote avait changé de religion vers la fin de ses jours. Abarbanel l'avait lu dans les écrits d'Aristote (4). On en vint enfin jusqu'à affirmer sérieusement que ce philosophe était Juif d'origine, né à Jérusalem, dans la tribu de Benjamin, et de la famille de Kalia. Selon le même Cléarque, Numa, roi des Romains, éclairé par les livres de Moïse, avait détourné ses sujets de représenter Dieu sous la figure de l'homme et de tout autre animal (5). Le successeur de Romulus apprit en secret à son peuple que l'Etre souverainement parfait ne pouvait pas être exprimé par la parole, mais seulement conçu par la pensée (6). Artapan, cité par l'Alexandre Polyhistor de la Préparation évangélique d'Eusèbe,

(1) P. Cruice, de Flav. Jos. auct. p. 77 et sq.
(2) Eus. Prép. év. l. IX, ch. V.
(3) Basnage, Hist. des Juifs, t. II, ch. VII, § XIV.
(4) Abarb. in Sire Abbotz.
(5) Eus. Pr. év. l. IX, ch. VI.
(6) Id. ib.

raconte qu'Orphée eut pour maître Moïse, fils adoptif de Merrhis, que les Grecs ont appelé Musée (1).

Théopompe et Théodote s'étaient tellement passionnés pour les livres de Moïse, qu'ils avaient voulu en copier quelques passages, pour en enrichir leurs ouvrages; ils ne suspendirent leur tentative téméraire que lorsque le ciel leur eut appris, comme nous l'avons vu ailleurs, qu'il ne fallait pas divulguer les mystères de Dieu (2). Démétrius de Phalère, lui-même, qui fait à Philadelphe le récit de ces événements merveilleux, était très-versé dans la littérature sacrée. Il en parle comme un rabbin; il en connaît tout le prix. Il pousse le désintéressement jusqu'à avouer l'infériorité des poëtes, orateurs et historiens de son pays, sur le législateur des Hébreux (3). Il avoue que les meilleures règles de conduite se trouvent dans le Pentateuque (4). On croirait volontiers que s'il avait eu de nouveau à gouverner Athènes, il l'aurait rendue juive, et qu'il allait faire ses efforts pour réaliser en Egypte un plan qu'il n'avait pu suivre dans sa patrie. L'historien Josèphe, à cette longue série d'admirateurs et d'imitateurs de Moïse, ajoute encore Phérécyde et Thalès (5). Ils ont été, selon lui, formés par les Egyptiens

(1) Prép. év. l. IX, ch. XXVII.
(2) Arist. Hist. LXX int. p. 476.
(3) Eus. Pr. év. liv. VIII, ch. III.
(4) Id. ibid.
(5) Jos. contr. Ap. lib. I, p. 1034, ed. Gen.

et par les Chaldéens. Or, par ces derniers, il voulait désigner la nation juive, originaire de la Chaldée, où elle continua de séjourner après la captivité de Babylone. Nous ne pouvons douter de son intention, lorsque nous le voyons associer Pythagore aux deux philosophes précédents, et répéter, après Aristobule, que ce dernier avait tiré profit des doctrines juives, et s'était emparé d'un grand nombre de leurs lois (1).

Quand elle eut ainsi abaissé, l'un après l'autre, presque tous les hommes illustres de l'antiquité grecque, au rôle de plagiaires, et leur eut enlevé le mérite d'avoir trouvé, par la réflexion et la méditation, ou par le secours des traditions antiques les vérités que l'on rencontre quelquefois dans leurs ouvrages, l'école juive, pour rendre son triomphe complet, voulut opposer aux idoles renversées du paganisme les personnages illustres sortis du sein du peuple de Dieu. C'était une nouvelle démonstration de la supériorité de la loi juive appuyée sur l'histoire, mais interprétée par des Alexandrins. C'était un nouveau motif mis sous les yeux des Grecs pour les engager à ne pas mépriser une nation mère de tous les arts et de toutes sciences, des inventions les plus merveilleuses. Abraham, Moïse et Joseph n'avaient rien laissé à inventer après eux; les autres n'avaient eu besoin que de tendre la main pour recueillir leur précieux héritage.

(1) Id. ib. l. I, p. 1046.

Aristobule ou l'imposteur juif, quel qu'il soit, qui prit le nom d'Orphée, fait d'Abraham un savant astronome. « Cet homme, dit-il, connaissait le cours du soleil, sa révolution autour du globe terrestre, et la rotation périodique et toujours égale qu'il exécute sur son axe (1). Il savait aussi comment le même astre guide autour des flots ses coursiers rapides comme les vents, et fait jaillir de toutes parts des rayons d'une vive lumière » (2). Eupolème, cité par Polyhistor, transforme le père du peuple de Dieu en inventeur de l'astrologie, et il l'établit professeur d'astronomie près des habitants de la Phénicie (3). « La ville de Chaldéopolis, écrivait-il, vit naître Abraham, éminent à la fois par sa naissance et par sa sagesse. Il inventa l'astrologie et la science chaldéenne. Pour obéir aux ordres du ciel, il alla habiter la Phénicie, enseigna aux habitants de cette contrée les révolutions du soleil et de la lune, et beaucoup d'autres phénomènes. »

Et plus loin :

« Abraham fréquenta à Héliopolis les prêtres égyptiens ; il les initia à la connaissance de l'astrologie, et leur enseigna encore d'autres sciences. L'invention de l'astrologie doit être attribuée aux Babyloniens ainsi

(1) Eus. Pr. év. l. XIII, ch. XII, et Orphica, ed. Herm. p. 451, v. 24 et sqq.

(2) Orph. p. 451, v. 27 et sq.

(3) Pr. év. liv. IX, ch. XVII.

qu'à Abraham; cette découverte remonte jusqu'à Enoch; il en fut le véritable auteur. Les Grecs l'attribuent à Atlas, qui n'est autre chose qu'Enoch. Enoch, fils de Mathusala, apprit des anges de Dieu toutes les connaissances qui nous ont été transmises (1). »

Artapan, cité par le même Polyhistor, prétend aussi qu'Abraham fut très-versé dans l'astrologie; il l'enseiseigna aux Phéniciens, d'abord, au roi Pharaon et aux Egyptiens, auprès desquels il se rendit ensuite (2). Dans ses Antiquités juives (3), Josèphe raconte, d'après Nicolas de Damas, probablement encore quelque faussaire auquel il a ajouté foi, que le célèbre patriarche se mit, en Egypte, à discuter, en dialecticien habile, avec les sages de la contrée, à réfuter leurs doctrines, et à leur en démontrer le vide et la fausseté. Aussi excita-t-il une vive admiration dans leurs assemblées. Il y fut regardé comme un philosophe d'une profonde sagesse, non moins recommandable par la pénétration de son esprit que par son éloquence persuasive. Il se fit, de plus, un plaisir de leur enseigner la science des nombres, et l'astrologie, sciences complétement ignorées avant l'arrivée d'Abraham. De la Chaldée elles furent portées en Egypte, et passèrent de là dans la Grèce (4).

(1) Eus. Pr. év. l. IX, ch. XVII.
(2) Eus. Pr. év. l. IX, ch. XVII.
(3) Jos. A. J. l. I. c. VIII.
(4) Eus. Pr. év. l. IX, ch. XVI.

La sibylle, si souvent d'accord avec les Juifs d'Alexandrie, a fait ici preuve de plus de sagesse et de bon sens. Elle s'est chargée de réfuter ses concitoyens d'Egypte. « Il est, dit-elle, une ville dans le pays des Chaldéens (1), d'où sortiront des hommes amis de la justice et de l'équité. Ils ne s'occuperont ni de la course circulaire du soleil, ni de celle de la lune, ni des prodiges que les mortels interrogent avec curiosité, ni des présages tirés de l'éternuement, et du vol des oiseaux. Ils ne chercheront pas, comme les Chaldéens, à connaître l'avenir par l'inspection et le cours des astres; les hommes insensés passent leurs jours dans ces études frivoles, funestes aux peuples auxquels elles ont enseigné de nombreuses erreurs (2). » Il n'était pas nécessaire, en effet, que le patriarche apportât en Égypte ces sciences dont la superstition et l'idolâtrie avaient abusé déjà longtemps avant lui. « Les Juifs méritent qu'on rie, selon Basnage, lorsqu'on les voit si jaloux de la science de leurs premiers héros, les transformer en autant d'astrologues, qui vont enseignant leur science dans les pays étrangers, où ils ne font qu'un passage assez court. Ce n'est point l'astronomie, mais la foi qui distingue Abraham du reste de ses contemporains. Quand il aurait connu parfaitement le cours des astres, il n'est pas vraisemblable qu'il fût allé s'établir maître d'école ou professeur

(1) Orac. sibyll. l. III et sqq. v. 218.
(2) Orac. sibyl. l. III, v. 218 et sqq. et passim.

d'astronomie en Egypte pour débiter ce qu'il savait. De tous les peuples du monde, il n'y en avait peut-être point qui eussent plus de curiosité pour les sciences, et plus de commodité pour apprendre l'astronomie que les Egyptiens. Les nuits y étaient claires; le ciel y était serein, la chaleur excessive obligeait souvent les habitants à faire de la nuit le jour. On pouvait donc s'appliquer sans peine à l'astrologie, sans avoir besoin d'Abraham, ni du voyage qu'il fit en ce pays-là pour s'y rendre habile (1).

Afin de rendre plus éclatante la gloire de leur patriarche, les Juifs alexandrins lui donnèrent pour fils des héros plus en harmonie avec les idées grecques. Ce n'était pas assez pour eux de les représenter tels qu'ils sont, comme les personnages les plus illustres parmi le peuple choisi par Dieu pour être le gardien de la vérité; ils ont voulu, pour les grandir, les associer aux demi-dieux du paganisme (2). Cléodème, appelé aussi Malchus, rapporte dans son histoire des Juifs, conforme, dit-il, au récit de Moïse, qu'Abraham eut plusieurs enfants de Chettura. Il en nomme trois, Apher, Assur et Aphram. Il fait remarquer qu'Assur donna son nom à l'Assyrie; les deux autres, Apher et Aphram, imposèrent le leur à la ville d'Afre et à l'Afrique. Ils accompagnèrent Hercule dans son expédition contre la Libye et contre

(1) Basnage, t. II, ch. XIX.
(2) Prép. év. liv. IX, ch. XX.

Antée. Hercule ayant épousé la fille d'Aphram, en eut un fils nommé Diodore, duquel naquit Sophrona, qui a donné son nom aux barbares appelés Sophres.

Moïse fut transformé, comme Abraham, en un sage, à la portée de la population d'une ville telle que la capitale des Ptolémées. On le rabaissa aux proportions d'un homme ordinaire, loin de lui donner plus de grandeur et plus de majesté. Au lieu de faire ressortir la beauté de sa législation, de prouver sa mission divine et de faire admirer cette belle vie qui commence par un miracle et se développe au milieu de prodiges continuels, l'école juive s'amusa à en faire l'inventeur des lettres, qui, disait-on, furent ainsi transmises aux Phéniciens, et par les Phéniciens aux Grecs (1). Nous n'entrerons pas ici dans une discussion sur le véritable inventeur des caractères de l'écriture. Hérodote raconte qu'elles furent apportées en Grèce par les Phéniciens (2). On ne pourra jamais déterminer précisément à quelle époque (3). Mais il paraît certain que ce fut avant Moïse, puisque l'auteur du Pentateuque fait mention d'ouvrages existant déjà avant lui : des livres de l'Alliance, des Guerres du Seigneur, du livre de la Loi de Dieu (4).

Voici une prétention bien plus étrange encore que

(1) Eus. Pr. év. l. IX, c. XXVI.
(2) Her. liv. V, ch. LVIII.
(3) Huet. Dém. év. prop. IV, c. XIII, § 9.
(4) Huet, Dém. év. propos. IV, ch. XIV, § XIV.

les autres. Moïse, dit Artapan dans le fragment conservé par Eusèbe (1), communiqua aux hommes plusieurs inventions utiles. Ils reçurent de lui l'art de la navigation, les machines pour porter les pierres, les instruments hydrauliques et guerriers, et même la science de la philosophie. Un législateur qui prenait tant de soin de diriger sur les ordres de Dieu son peuple vers une terre éloignée de la mer (2), où les marchands ne pouvaient pas aborder, où il serait éloigné de l'influence funeste des autres nations, pouvait-il songer à l'invention d'un art qu'il croyait pernicieux, et dont il ne voulait faire aucun usage? Loin d'être si habiles à trouver, dans ces temps éloignés, de nouvelles machines utiles à l'architecture et à la distribution des eaux, les Juifs paraissent avoir méprisé généralement ceux qui s'appliquaient à ces sortes de travaux; ils pensaient que leur vie était incompatible avec la vertu (3), et l'historien Josèphe nous apprend qu'une des accusations portées contre ses coreligionnaires d'Alexandrie était précisément celle de n'avoir jamais rien inventé (4). Il y avait de l'injustice dans ce reproche, mais il y eut du ridicule dans la justification de l'école juive d'Egypte, lorsqu'elle voulut faire de Moïse un applicateur sans doute des lois ma-

(1) Pr. év. l. IX, ch. XXVII.
(2) Jos. contr. Ap. l. I. c. IV.
(3) Petr. Cun. De rep. hebr. l. I, c. IV.
(4) Jos. contr. Ap. l. II, c. V.

thématiques dont Abraham avait fait la découverte.

En même temps qu'il trouvait de nouvelles machines de guerre, le libérateur des Hébreux se rendait illustre sur le champ de bataille (1). La jalousie d'un roi d'Egypte lui suscita, comme la colère de Junon à Hercule, de grands dangers, lui dressa des piéges nombreux. Mais il ne fut pas inférieur en habileté et en courage au héros si vanté du paganisme. Il combattit contre les Ethiopiens pendant dix années, autant que les Grecs autour d'Ilion. Mais quelle différence entre les rois chantés par Homère et le général des Juifs! Le tyran de l'Egypte, Chénèphre, n'avait donné à celui-ci, dont la vertu l'importunait, que des hommes d'origine juive, peu exercés au maniement des armes (2). Il espérait qu'avec de telles troupes il serait facilement écrasé par l'ennemi, dont la puissance était formidable. Ce n'était pas une ville seule qu'il fallait assiéger; mais un peuple nombreux, un vaste pays qu'il fallait vaincre et soumettre. Moïse triompha cependant partout, et dans tous les combats il remporta la victoire. Le conquérant, chose merveilleuse! se fit tellement respecter des vaincus, que les Ethiopiens, suivant l'exemple de leurs prêtres, reçurent de lui l'usage de la circoncision. Il sortit successivement vainqueur de toutes les embûches du monarque perfide, jusqu'au moment où, à la tête des

(1) Eus. Pr. év. l. IX, c. XXVII.

(2) Eus. Ib.

Israélites, il quitta l'Egypte pour marcher à la conquête de la terre promise.

Vivant au milieu d'une cité où l'on vénérait Alexandre à l'égal d'une divinité (1), dans le monument érigé par Philopator (2) pour la sépulture des conquérants de l'Asie (3), et qui, plus tard, devint un sanctuaire, les Juifs, pour attirer l'attention, se crurent obligés de se changer en guerriers redoutables, et de parler combats et victoires, pour faire plus d'impression sur les habitants d'une ville qui avait été d'abord une colonie militaire.

Le soldat juif, selon Aristéas, s'était signalé depuis longtemps par son courage dans les armées des Perses et des Grecs (4). Il avait combattu avec Alexandre le Grand. Ce prince, pour récompenser leur fidélité et leur courage, égal sans doute à celui des Macédoniens, leur avait accordé les priviléges dont jouissaient ces derniers sous Philadelphe. Ils ont eu les premières places à la cour, le premier rang dans les armées. Sous Philométor, ils ont sauvé, par les armes, la dynastie des Lagides. De plus, à la valeur, le Juif unissait une grande pénétration d'esprit, un profond mépris pour la superstition, et une heureuse audace pour la combattre (5). L'historien Hécatée, non le contem-

(1) Paus. Eliac. V. 24.
(2) Cuper, de apotheosi Homeri, p. 160.
(3) Matter, Hist. de l'école d'Alex. t. I, ch. I.
(4) P. 466. Cf. Jos. contr. Ap. l. I, c. 8.
(5) Héc. dans Eus. Pr. év. l. IX, c. IV.

porain d'Alexandre, mais le Juif qui a usurpé son nom dans la suite, en donne un exemple éclatant. L'armée macédonienne était en marche, elle s'avançait vers la mer Rouge; tout à coup elle s'arrêta pour consulter le vol des oiseaux. Mosomane, c'était le nom d'un des cavaliers juifs qui accompagnaient Hécatée et sa troupe, demande pourquoi on suspend ainsi la marche. Le devin, qui n'avait cependant pas alors beaucoup de loisir, pousse la complaisance jusqu'à satisfaire sa curiosité. Il lui montre l'oiseau fendant les airs, et se plaît à lui expliquer son art tout au long. Si l'oiseau s'arrête, lui dit-il, on doit s'arrêter; marcher en avant, s'il continue de voler; rétrograder s'il revient en arrière. Le Juif ne répond pas, saisit son arc; c'était justement le plus habile archer de tous les Grecs et de tous les barbares, et on en comprend la raison. Il lance une flèche, elle atteint l'oiseau et le tue. Le devin et plusieurs de ses compagnons transportés de fureur accablent l'archer de malédictions. Mais, chose merveilleuse! c'est l'archer juif dont l'importance dans l'armée est telle qu'on le prendrait pour le général en chef, ayant le droit de tout dire et de tout faire, qui met à la raison ses indulgents contradicteurs. « Malheureux! s'écrie-t-il, d'où vient donc ce délire? Puis, prenant l'oiseau dans ses mains : Comment, incapable de pourvoir à sa propre conservation, aurait-il pu révéler quelque chose d'heureux au sujet de notre voyage? S'il avait su prévoir l'ave-

nir, il ne serait pas venu dans un lieu où il devait être percé par la flèche du Juif Mosomane. » Le devin et les soldats s'adoucirent à ces mots ; ils se déclarèrent tous satisfaits (1).

Les mêmes préoccupations furent la cause des descriptions pleines d'emphase de la puissance de Salomon, à laquelle Josèphe et le livre des Rois (2) assignent pour bornes l'Egypte et l'Euphrate. L'empire de Salomon, dit la sibylle, s'étendra sur la Phénicie, l'Asie, les îles de la mer, sur les Pamphiliens, les Perses, les Phrygiens, les Cariens, les Mysiens et les Lydiens, riches en or (3). Ce tableau, placé après celui des grandes puissances qui se partagèrent le monde, indique très-clairement l'intention de comparer la Judée aux plus fameux empires : à celui des Egyptiens, des Perses, des Mèdes, des Assyriens, des Macédoniens et des Romains (4).

Après avoir si peu respecté l'histoire et l'avoir pliée à tous leurs caprices, en vue d'obtenir de leurs ruses et de leurs artifices la conversion des âmes, qui ne peut être que l'œuvre de la grâce divine, les Juifs de l'Egypte ne s'arrêtèrent pas sur la pente rapide où ils s'étaient placés. Ils en vinrent jusqu'à altérer le précieux dépôt confié à la garde de la nation sainte.

(1) Eus. Pr. év. l. IX, c. IV.
(2) Liv. III, c. IV.
(3) Or. sibyll. lib. III, v. 158 et sqq.
(4) Or. sibyll. ib.

Ils s'étaient appuyés sur les calculs de la raison humaine, dans l'espoir d'attirer plus sûrement les gentils vers eux; et Dieu, pour les confondre et leur montrer qu'il ne voulait pas de telles armes, les laissa tomber dans le piége où ils cherchaient à prendre les gentils, et donna raison à la politique des Lagides.

Ces derniers, pour assurer l'avenir à leur dynastie, avaient compris qu'ils devaient s'attacher les races différentes du pays conquis, surtout dans son immense capitale, gouverner pour toutes, se montrer tolérants pour toutes. Orphée, Pythagore, Platon, Aristote et Zénon furent donc admis par eux aux droits de cité avec Moïse et Mercure Trismégiste. Ils furent accueillis avec le même respect, ou plutôt, avec la même indifférence; une protection égale s'étendit sur leurs disciples et entoura leurs sanctuaires (1). Pourquoi, disaient-ils, se briser inutilement contre les antiques préjugés des Juifs et des Egyptiens? Ne valait-il pas mieux demander à la prudence et au temps ce qu'on ne pouvait attendre immédiatement de la violence? Ne devait-on pas espérer que le vaincu céderait insensiblement à l'ascendant de ses vainqueurs, à son intelligence, à l'éclat de sa civilisation, de ses arts et de ses sciences? Il abandonnerait peu à peu, et comme à son insu, sa religion et ses mœurs, pour se confondre avec les Grecs et les Macédoniens

(1) Matter, Hist. de l'école d'Alex. t. I, p. 73.

dans les mêmes croyances et dans la même nationalité.

Leurs prévisions, il faut l'avouer, auraient été pleinement justifiées, pour les Juifs comme pour les Egyptiens, si le Judaïsme eût été, jusqu'à la fin, réduit à ses seules forces. Oui, la philosophie grecque et les rêveries orientales auraient, selon toute apparence, triomphé, en Egypte, de la religion du Sinaï, parce qu'elle était sortie de son sanctuaire, et n'était plus protégée par les remparts invisibles, placés devant elle en Palestine pour la mettre à l'abri de l'invasion des doctrines profanes. Mais heureusement, alors que la religion juive, trahie par le zèle imprudent et prématuré de ses enfants, s'ouvrait, en quelque sorte, de toutes parts aux erreurs de la philosophie, comme une ville battue depuis longtemps en brèche, le christianisme apparut, lui tendit la main, la releva, la vengea, en quelques années, de cette philosophie attaquée inutilement par la ruse, depuis près de quatre siècles.

C'est surtout par l'abus des allégories, que l'école juive introduisit des éléments étrangers dans la religion de Moïse, et sema l'ivraie dans le champ du père de famille. L'auteur des Commentaires dédiés à Ptolémée Philométor n'est pas, comme on l'a avancé (1), l'inventeur du système consistant à considérer dans

(1) Brucker, Hist. crit. phil. t. II, p. 698.

l'Ecriture, tout fait sensible comme la représentation d'une vérité intelligible. Longtemps, avant lui, on avait fait usage, parmi les Juifs, des interprétations allégoriques. Ce n'est pas en Egypte, en présence des hiéroglyphes, que les Juifs en conçurent l'idée. Un peuple dont toute l'histoire n'était qu'une allégorie continuelle n'avait pas besoin de franchir ses frontières pour en aller chercher la connaïssance ailleurs. Toutes les nations ont eu leurs symboles, et tous les célèbres philosophes, leurs doctrines secrètes; pourquoi les Hébreux n'auraient-ils pas eu les leurs, et pourquoi leurs patriarches et leurs prophètes n'auraient-ils pas cherché à en pénétrer le sens ? Ne voyons-nous pas, dans le cours de l'histoire sacrée, quelques saints personnages soulever pour ainsi dire le voile de la religion mosaïque et deviner, avec le secours de Dieu, la véritable signification de ses allégories? Le nom de Voyant d'Israël ne fut donné qu'à ceux dont les regards pénétrèrent dans les mystérieuses destinées du peuple choisi et dans la connaissance de la transformation qu'il subirait quand l'ombre ferait place à la réalité. Les prophètes s'exprimaient le plus souvent en termes métaphoriques; ceux qui cherchaient à les expliquer devaient comprendre qu'ils avaient sous les yeux des emblèmes : ils eussent été assurément bien grossiers, s'ils ne l'avaient pas deviné avant d'avoir vu des caractères symboliques sur les monuments de l'Egypte.

On ne peut donc en douter, on fit usage en Palestine des interprétations allégoriques, pour expliquer la loi, avant les victoires d'Alexandre le Grand et la translation d'une colonie juive dans la capitale fondée par le conquérant de l'Asie sur la terre des Pharaons. Mais il y eut une grande différence entre les Juifs restés dans Jérusalem, fidèles à leurs mœurs, à leurs coutumes et à leur foi, et les habitants d'Alexandrie; les premiers se servirent des allégories pour s'édifier et non pour corrompre la législation mosaïque; avec les seconds elles devinrent, dans la suite, comme un artifice utile pour faire passer un grand nombre de dogmes païens dans le judaïsme, dont ils troublèrent ainsi la pureté primitive.

Ce ne fut pas dans les premiers temps de leur séjour au milieu des gentils qu'ils ouvrirent ainsi un passage à l'erreur. Ils étaient encore alors trop remplis de la haine naturelle aux Hébreux contre les innovations et du mépris de tout ce qui venait du paganisme. D'ailleurs, sous les premiers Lagides, ils n'étaient pas encore passés par tous les degrés que leur prosélytisme, rendu plus ardent par un commerce assidu, par des liaisons étroites, leur fit, comme nous l'avons vu, successivement franchir. Nous n'avons, en effet, remarqué aucune doctrine étrangère dans les premières œuvres de l'école juive d'Alexandrie. Philon l'ancien et Ezéchiel se sont permis des descrip-

tions peu fidèles ; ils ne paraissent pas être tombés dans des erreurs dogmatiques. Un poëte vivant à Alexandrie, où il faisait un poëme épique sur Jérusalem, sans peut-être jamais l'avoir vue, sinon par l'imagination, s'est certainement arrêté à des tableaux copiés sur Homère plutôt que sur la nature. Pour l'auteur de la tragédie sur la sortie d'Egypte, son oiseau admirable, dont la taille était double de celle de l'aigle, la gorge étincelante comme la pourpre, les cuisses vermeilles, le cou revêtu d'un léger duvet aussi jaune que le safran, n'apportait pas un grand trouble dans la législation mosaïque.

Nous dirons même que les fragments du péripatéticien Aristobule ne nous présentent pas précisément d'emprunts faits aux idées grecques au détriment des doctrines juives. On aurait pu dire, avec le philosophe alexandrin, dans les synagogues les plus orthodoxes de Jérusalem : « Les saintes Ecritures attribuent à la Divinité des mains, des bras, un visage et des pieds pour se mouvoir, parce que le législateur, lorsqu'il veut exprimer les mouvements de l'âme, ou les nobles conceptions de l'intelligence, emprunte à ces objets sensibles les termes dont il se sert. Les hommes dont le sens est droit, admirent en lui cette sagesse profonde, cet esprit divin qui lui a mérité le titre de prophète. Ceux, au contraire, qui ont moins de pénétration et de jugement s'attachent à la lettre des Ecritures, se persuadent que

Moïse n'a pas fait preuve d'une haute sagesse. (1) »

« Le mot *main*, dans la langue hébraïque, révèle un sens plus étendu que chez tous les autres peuples; c'est pourquoi, illustre prince, lorsque, pour entreprendre quelque expédition, vous faites partir vos troupes, nous disons : Le roi a une main puissante, ceux qui nous comprennent, rapportent cette expression à votre armée. Moïse donne à ce mot la même acception lorsqu'il dit dans la Loi : Dieu, par sa main puissante, l'a tiré de l'Egypte; et encore : J'enverrai ma main, dit le Seigneur, et je frapperai les Egyptiens (2). A l'occasion de la plaie qui doit frapper les animaux, Moïse dit à Pharaon : Voici que la main du Seigneur va s'appesantir sur vos bestiaux, et une mort terrible sur toutes vos campagnes (3). Ainsi les mains signifient la puissance de Dieu. On sait que la force et l'activité des hommes consistent surtout dans leurs mains; notre législateur s'est donc exprimé avec noblesse en appelant mains de Dieu les opérations de sa puissance. »

Le sens allégorique prêté par le même philosophe aux mots : *Dieu repose*, quand il s'agit de la création, et à ceux-ci : *Dieu descendit sur la montagne*, lors de l'apparition sur le mont Sinaï, est plus ou moins ingénieux, mais il n'implique pas néces-

(1) Eus. Pr. év. l. VIII, c. X.
(2) Ex. III, 20.
(3) Ex. IX, 22.

sairement l'introduction de doctrines étrangères dans le sanctuaire sacré du judaïsme. Dans la ville de Jérusalem, où l'on n'était pas en présence des Grecs, les rabbins n'ignoraient point que la Divinité n'a point de membres comme l'homme (1); qu'en se manifestant sur une montagne, elle n'avait pas cessé de remplir l'univers de sa présence, et qu'après l'œuvre des six jours, elle n'avait pas pris du repos à la manière d'un artisan fatigué du travail de la semaine. Dans la suite, nous le savons, cette tendance à vouloir détruire ce qu'on a appelé l'anthropomorphisme biblique (2), a entraîné les Juifs alexandrins dans certaines erreurs platoniciennes et stoïciennes; mais on ne peut, sur ce que nous avons des Commentaires d'Aristobule, juger s'il les a précédés dans cette voie. Son rapprochement entre le Jupiter de la fable et le Jéhovah des Juifs (3) paraît moins excusable. Cette comparaison sacrilége faite aussi par le faux Aristéas (4), nous apprend que l'école juive n'était pas éloignée, sinon de passer entièrement dans le camp de ses adversaires, du moins de les laisser pénétrer dans le sien.

Du reste, l'historien de la version des Septante, qui met dans la bouche du grand prêtre Eléazar l'ex-

(1) Eus. Pr. év. l. VIII, c. X.
(2) Dahne, t. I, c. I.
(3) Eus. Pr. év. l. XIII, ch. XII.
(4) Arist. p. 466.

plication du sens allégorique des lois concernant les aliments, les boissons, les animaux réputés impurs, est plutôt ridicule qu'hétérodoxe. On peut en juger par ce passage extrait de sa leçon aux ambassadeurs de Ptolémée Philadelphe (1).

« N'allez pas vous imaginer, dit plaisamment le pontife à ses hôtes, que Moïse ait établi des lois en faveur des rats, des belettes ou autres animaux de ce genre. Il est facile de comprendre pourquoi plusieurs d'entre eux sont déclarés impurs : les belettes, par exemple, les rats et les autres dont la loi nous interdit l'usage, sont d'une nature malfaisante. Les rats flétrissent, corrompent tout ce qu'ils touchent, non-seulement pour s'en nourrir, mais encore pour rendre inutile à l'homme ce qu'ils ont souillé. La belette, par sa nature, n'est pas moins étrange. Outre ce que nous avons dit, elle a des habitudes flétrissantes; ainsi, elle conçoit par l'oreille et produit ses petits par la bouche; chose qui nous paraît bien honteuse et que nous réprouvons chez les hommes; car il en est qui, colorant par la parole ce qu'ils ont recueilli par l'oreille, s'efforcent d'envelopper les autres d'un réseau funeste, vomissent partout leur poison, et propagent au loin le fléau destructeur de l'impiété. C'est avec raison, ajoute le grand-prêtre, en habile courtisan, que votre roi poursuit ces

(1) Eus. Pr. év. l. VIII, ch. IX.

hommes dangereux, les délateurs, comme nous l'avons appris par la renommée (1). »

Des hommes envoyés par Ptolémée Philadelphe auraient peut-être accueilli favorablement le compliment fait à leur maître; mais s'ils n'ont point ri de l'explication qui l'avait précédé, assurément ils n'étaient point Grecs. Nous voyons encore ici une nouvelle preuve de la supposition de l'ouvrage d'Aristéas. L'entrevue avec Eléazar n'est qu'une fiction maladroite, plutôt propre à exciter l'hilarité des ambassadeurs et à provoquer leurs railleries qu'à leur inspirer le respect et l'admiration pour la loi de Moïse dont on se disposait à faire la traduction.

A côté de ces misérables productions de l'école juive, qui flottent entre le mensonge, le ridicule et l'erreur, les livres de la Sagesse et de l'Ecclésiastique ressortent bien mieux avec leur sublime beauté. Ils font parfaitement apprécier la sage décision de l'Eglise qui les a placés dans son canon. S'ils ne renferment aucune trace des doctrines grecques, ce n'est point parce qu'ils en ont précédé l'invasion en Egypte, mais c'est à cause de la protection accordée par Dieu à ceux qui les écrivirent. Il voulait montrer aux Juifs d'Alexandrie qu'il ne les abandonnait pas entièrement, et leur envoyer de Jérusalem des guides à suivre et des exemples à imiter, au moment où un

(1) Eus. Pr. év. l. VIII, c. IX.

prosélytisme mal entendu les entraînait dans une voie aussi dangereuse.

On a soutenu que ces livres révèlent un développement très-remarquable de la doctrine judaïque. Cette assertion, vraie en partie, a cependant besoin d'une explication. Sans doute, certaines vérités y apparaissent en termes plus clairs et plus explicites que dans les autres parties de l'Ancien Testament; mais certainement elles sont déjà dans ces derniers livres : avec l'inspiration divine et le secours des traditions conservées autrefois parmi le peuple juif, comme de nos jours dans le sein du catholicisme, on pouvait les découvrir et les exposer d'une manière plus précise. Ainsi, le dogme de la Sainte-Trinité n'est pas une invention de l'auteur de la Sagesse, quoiqu'on l'y trouve peut-être plus nettement formulé qu'ailleurs (1). En effet, il est implicitement compris dans la Genèse et dans plusieurs autres livres de l'ancienne loi; dans les paraphrases chaldaïques d'Onkelos et de Jonathan, il est souvent aussi fait mention des trois augustes personnes.

Les Juifs n'ont pas attendu après l'exil d'Egypte pour apprendre à faire la distinction de l'âme et du corps, le discernement du bien et du mal, donné à l'homme, laissé, comme dit l'Ecriture, sous la garde de son propre conseil (2). Le dogme

(1) Dom Calmet, Sainte Bible, t. VIII, p. 483.

(2) Ecclesiast. c. III.

d'une vie future est nettement exprimé dans le livre de la Sagesse (1); mais tous les faits de la Bible supposent cette croyance, et nous la retrouvons dans les ouvrages composés soit en Chaldée, soit à Jérusalem, loin de l'influence alexandrine.

Pour le style et la couleur générale donnée à leurs œuvres, on ne peut le nier, les auteurs inspirés ne se sont pas entièrement affranchis des idées au milieu desquelles ils vivaient. Le nom d'ambroisie (2), donné par l'auteur de la Sagesse à la manne tombée du ciel, indique la connaissance du langage profane. Plusieurs traits, comme l'a remarqué dom Calmet, rappellent Platon, et semblent venir de la lecture de ce philosophe; d'autres ont cru remarquer, dans le même livre, la phrase pompeuse, l'abondance et la richesse de Philon, et l'ont à tort attribué à ce disciple de la philosophie païenne (3). Ces rapports, qui s'arrêtent à la forme sans se communiquer aux pensées elles-mêmes, sont pour nous un nouveau sujet d'admiration. Malgré les sollicitations de leurs concitoyens, d'une part, malgré celles des philosophes païens qu'ils avaient sous les yeux, de l'autre, les auteurs sacrés, même en faisant usage des allégories, n'ont rien mêlé au judaïsme, qui pût en altérer la pureté primitive.

C'est au commencement de notre ère, vers l'é-

(1) Vacherot, Hist. de l'éc. d'Alex. t. I, p. 137.
(2) Aug. Calmet, Sainte Bible, t. VIII, p. 483.
(3) Id. ibid. p. 497, 491.

poque où vécurent Philon, peut-être le faux Trismégiste et l'auteur apocryphe du quatrième livre des Machabées, que les doctrines païennes envahirent la religion de Moïse en Egypte, et la souillèrent par leur alliance sacrilége. Il avait donc fallu bien des années à l'école juive pour tomber, comme de chute en chute, dans cette dernière, qui était une espèce d'apostasie. Les œuvres du Platon Alexandrin nous offrent le tableau fidèle des croyances de ses coreligionnaires, de leur éclectisme où dominent les traditions nationales, mêlées aux idées de Pythagore, de Platon, de Zénon et d'Aristote. Nous indiquerons rapidement ici les erreurs auxquelles Philon laisse libre entrée dans ses ouvrages, alors même qu'il s'écrie avec orgueil : « Notre loi seule est restée toujours la même, immuable, inébranlable, et comme marquée du sceau de la nature depuis qu'elle est écrite; et il est à espérer qu'elle restera ainsi immortelle pendant tous les siècles futurs, tant que dureront le soleil, la lune, le ciel et le monde entier (1). »

= Philo.

Les Juifs de Jérusalem avaient seuls le droit de tenir ce langage. Pour le célèbre platonicien, avec les philosophes de l'antiquité, il veut que la matière soit éternelle. Il attribue une erreur aussi monstrueuse à Moïse (2). Le texte hébreu, qu'il ne comprenait pas sans doute, lui donnait un démenti formel; mais il

(1) Vita Mosis, l. II, p. 136.
(2) De mundi opif. ed. Mang. t. I, p. 4.

s'appuya sur la version des Septante, et il parvint moins difficilement à prouver ainsi son assertion. Le législateur des Hébreux, d'après lui, reconnaît deux principes également nécessaires; l'un actif et l'autre passif. Le premier, c'est l'intelligence suprême et absolue, supérieure à la vertu, à la science, au bien et au beau lui-même; le second, c'est la matière inerte et inanimée, mais dont l'intelligence a su faire une œuvre parfaite, en lui donnant le mouvement, la forme et la vie (1); et afin que l'on ne se méprenne pas sur sa véritable pensée, Philon a soin de répéter, dans un autre de ses écrits (2), que rien ne peut naître ou s'anéantir absolument, mais que les éléments passent d'une forme à une autre. Ces éléments sont la terre, l'eau, l'air et le feu. Dieu, comme l'indique aussi le Timée, n'en a laissé aucune parcelle en dehors du monde, afin que celui-ci fût une œuvre accomplie et digne du souverain architecte. Aussi pense-t-il, avec Platon, contrairement à l'enseignement des Ecritures, que le monde n'aura jamais de fin. La bonté divine est la véritable cause de la formation du monde. Donc, Dieu ne peut pas, sans cesser d'être bon, vouloir que l'ordre, l'harmonie générale soient remplacés par le chaos; et quant à supposer qu'un monde meilleur sera un jour appelé à remplacer le nôtre, admettre une telle hypo-

(1) De mundi opif. t. I, p. 4.
(2) De inc. mundi, t. II, p. 488.

thèse, c'est accuser Dieu d'avoir manqué de bonté et de sagesse envers l'ordre actuel des choses. Ainsi le monde a commencé, mais il ne finira pas (1).

Quelquefois il semble revenir au dogme biblique de la création *ex nihilo*, mais c'est pour tomber dans la doctrine orientale de l'émanation (2). Dieu, dit-il, ne se repose jamais; sa nature est de produire toujours, comme celle du feu est de brûler, et celle de la neige est de répandre le froid (3). Dieu est le principe de toute action dans chaque particulier aussi bien que dans l'univers; car à lui seul appartient l'activité; le caractère de tout ce qui est engendré est d'être passif. Dieu est lui-même le lieu universel; ὁ τῶν ὅλων τόπος (4); car c'est lui qui contient tout, lui qui est l'abri de l'univers et sa propre place, le lieu où il se renferme et se contient lui-même (5). Mais s'il en est ainsi, quelle part reste-t-il donc aux autres êtres? Aussi, Philon arrive-t-il à cette formule des Panthéistes : εἷς καὶ τὸ πᾶν αὐτός ἐστι (6).

Avant de donner une forme à la matière, et l'existence au monde sensible, Dieu a contemplé, dans sa pensée, l'univers intelligible, ou les archétypes, les idées incorruptibles des choses. « Le monde intelligi-

(1) De mundi opif. t. I, p. 4.
(2) Dict. des sciences philos. t. V, art. Philon.
(3) Leg. alleg. l. I, t. II, p. 261, éd. M.
(4) De confus. ling. t. I, p. 427.
(5) De somniis, l. I, p. 630.
(6) Leg. alleg. l. I, t. I, p. 52.

ble, écrit-il, n'est pas autre chose que la raison de Dieu créant le monde ; et, en effet, cette cité idéale est quelque chose d'analogue au raisonnement de l'architecte songeant à construire en réalité la cité qu'il a élevée dans sa pensée. Il est clair que cette image archétype que nous disons être le monde intelligible, est elle-même l'exemplaire suprême, l'idée des idées (1). »

La doctrine sur le Verbe de la tradition juive est convertie, par le disciple de Platon, en la théorie du monde intelligible. Le Verbe n'est plus une personne divine, il devient l'archétype des choses, l'unité suprême des idées, ou formes primitives du monde créé. « C'est la doctrine du législateur des Hébreux lui-même, que j'expose, ajoute Philon, ce n'est pas la mienne. »

Dieu étant non-seulement au-dessus, mais complétement en dehors de la création (2), car celui qui possède la science et le bonheur infini, ne peut pas être en rapport avec une substance impure, et sans forme comme la matière, il en résulte qu'il a eu besoin d'intermédiaires autres que le Λόγος dans l'œuvre de la création. Il a abandonné ce soin à des puissances inférieures. Il a laissé aux mêmes puissances, aux anges, la formation du corps humain, se réservant la création de l'âme. Philon appuie cette doctrine sur ce passage de la Bible : « Faisons l'homme à notre image, » qui signifie, selon lui, que Dieu s'est servi d'auxi-

(1) De mundi opif. t. I, p. 5.
(2) De posteritate Caini, t. I, p. 227.

liaires d'un ordre inférieur pour former le corps humain. Autrement, il n'eût pas dit : Faisons, mais Je ferai. Les anges ne sont pas seulement les messagers de Dieu ; mais, comme les dieux du Timée de Platon, ils président aux diverses parties de la nature; ils donnent le mouvement aux astres ; ils en sont comme l'âme et l'esprit (1). L'impossibilité de connaître ce Dieu qu'il a renfermé dans les profondeurs impénétrables de son essence, et dont il est insensé de chercher à savoir autre chose si ce n'est qu'il existe, a conduit Philon à repousser comme des fables les apparitions de Dieu, dont l'Ecriture fait si souvent mention, même à l'occasion de Moïse. Il distingue, avec Aristote, l'âme végétative, l'âme sensitive et l'âme rationnelle (2). Les deux premières, comme l'a dit Moïse, résident dans le sang, tandis que la dernière est une émanation de la nature divine, et comme l'essence même de la nature humaine. L'homme qui cède à son impulsion, et marche à sa lumière, quels que soient du reste sa nation, son origine, ses talents, mérite le nom de sage : il est en possession de la vérité, il est libre; car l'homme vertueux seul jouit de la liberté. Ainsi les barrières élevées entre le peuple de Dieu et les nations païennes sont renversées par le Juif platonicien. Il s'écrie, avant l'Apôtre : Plus de Juifs, plus de Gentils ! Il avait raison. En trahissant ainsi la religion du Sinaï, il

(1) De mundi opif. p. 4.

(2) De Gig. t. 1, p. 253, ed. Mang.

n'aurait pas tardé à la faire disparaître; mais la victoire eût appartenu aux philosophes de la Grèce, et non, comme il le croyait, à la législation mosaïque. Aussi Philon, avec ses concessions coupables, a-t-il mis les Mages et les Brahmanes sur le même rang que les Juifs (encore ces derniers n'ont de valeur à ses yeux qu'autant qu'ils sont transformés, comme les Thérapeutes et les Esséniens, en disciples de Pythagore et de Zénon, méprisant les biens extérieurs, et attachés à une morale plus païenne que juive); aussi a-t-il fait parler Moïse sur l'âme, son union avec le corps, sa future séparation, et ses diverses migrations, à la manière d'Aristote, de Zénon et de Pythagore; aussi a-t-il conseillé au sage la méthode psychologique du γνῶθι σεαυτόν, comme l'auraient fait Socrate lui-même, ou Platon, son disciple : mêlant et confondant tout, afin d'ouvrir aux Gentils le sanctuaire du Judaïsme.

CHAPITRE II.

LES JUIFS D'ALEXANDRIE ET LES ÉGYPTIENS.

La lutte engagée dans Alexandrie entre les Israélites et les Egyptiens n'a pas commencé avec Apion et Chérémon, combattus par Josèphe. Les ouvrages rendus par nous à l'école juive nous apprennent qu'elle n'a point cessé pendant toute la durée de la dynastie des Lagides et s'est continuée sous les empereurs romains. Le désir de rabaisser les Egyptiens devant les nouveaux maîtres de leur patrie semble même avoir été, après le prosélytisme, le plus puissant mobile qui ait fait agir les faussaires, ou plutôt leur animosité et leurs combats contre les habitants de Rhacotis étaient une conséquence nécessaire du désir d'attirer les Macédoniens à leurs croyances. Comment la colonie juive pouvait-elle pardonner aux indigènes leurs prétentions à l'invention de tous les arts et de toutes les sciences, et surtout le respect que les vainqueurs de l'Asie avaient pour les institutions, les dieux et le culte égyptien? Alexandre n'avait-il pas ordonné de faire bâtir un temple à Isis à côté de ceux qu'il élevait pour les divinités de son pays dans sa nouvelle ville d'Alexandrie (1)? Pto-

(1) Arr. lib. III, c. I.

lémée Soter ne fit-il pas venir en grande pompe de Sinope, Sérapis, cette divinité à la fois grecque et égyptienne (1) ; ne lui avait-il donc pas fait élever le plus beau temple de toute la ville ? « Nos faibles expressions, dit Ammien Marcellin, ne sauraient peindre la beauté de cet édifice. Il est tellement orné de grands portiques à colonnes, de statues presque animées et d'une multitude d'autres ouvrages, qu'après le Capitole, qui immortalise la vénérable Rome, l'univers ne voit rien de plus magnifique (2). » Plus tard, on avait déposé sous les portiques ou dans une dépendance de ce temple la seconde bibliothèque d'Alexandrie, citée avec admiration par les auteurs profanes et ecclésiastiques, jusqu'à la fin du IVe siècle, époque de sa destruction par Théophile (3). Des Juifs pouvaient-ils rester en silence devant ce qu'ils considéraient, avec justice, comme un larcin fait à Jéhovah et aux livres sacrés ? De plus, les Ptolémées, voyant que la plus grande partie de leurs sujets étaient des Egyptiens, comprirent, en politiques habiles, qu'ils devaient donner à ceux-ci une part prépondérante dans l'œuvre de transaction qu'ils désiraient accomplir. Aussi évitaient-ils avec soin tout ce qui était de nature à froisser les susceptibilités nationales et à

(1) Guigniaut, Sérapis et son orig. dans le Tacite de M. Burnouf, t. v, p. 531 et sqq.

(2) Amm. Marcell. l. XXII, c. 16.

(3) Saint-Genis, p. 364.

heurter de front les préjugés religieux des vaincus. Ils maintinrent les anciens colléges de Thèbes, de Memphis et d'Héliopolis. Ils voulurent que la célèbre institution du Musée fût formée à la fois sur le modèle d'une école philosophique de la Grèce et d'une école sacerdotale d'Egypte, afin que sur les bords du Nil on pût la croire un emprunt fait à l'antique Egypte. La nouvelle dynastie, toujours dirigée par le même principe, faisait célébrer à Memphis, d'après les anciens usages, les cérémonies d'intronisation, et dans les monuments qu'elle faisait ériger ou réparer, elle associait toujours les divinités du pays à celles de la Grèce. C'étaient là autant de nouveaux griefs servant à envenimer les vieilles haines nationales. Toutefois, l'école juive s'attira involontairement d'abord les colères des habitants de l'Egypte. La traduction des livres saints répandait, plus que ne l'eussent voulu les concitoyens des troupes submergées dans les flots de la mer Rouge, une histoire qui donnait la supériorité aux Hébreux, sous le rapport de l'antiquité et de la sagesse; elle rappelait des événements dont les Egyptiens auraient voulu effacer le souvenir. Se voir représentés comme issus d'un rejeton maudit par un patriarche de cette nation, toujours considérée chez eux comme une vile esclave ; entendre continuellement des blasphèmes, des imprécations contre les divinités adorées sur les bords du Nil, était chose insupportable à l'or-

gueil égyptien. De leur côté, les Juifs, qui n'avaient pas traduit leurs livres sacrés dans des vues hostiles, se prévalurent bientôt des avantages qu'ils en tiraient et de l'humiliation dont ils couvraient leurs ennemis.

Déjà, sous le règne des premiers Lagides, les Juifs avaient, par leurs attaques, provoqué la population égyptienne, puisque, sous Philopator, ils sont accusés par elle d'inspirer de l'éloignement pour les anciens usages du pays; de n'avoir aucun attachement pour les rois; d'être les ennemis de tous les hommes et des Grecs en particulier; de s'opposer aux intérêts de ces derniers et aux succès de leurs armes (1). Les mêmes accusations reparaîtront plus tard. La persécution cruelle, exagérée peut-être par le troisième livre des Machabées, a été suscitée à l'instigation de la population de Rhacotis, puisque la portion grecque de la ville consolait les malheureuses victimes de la fureur du roi, prenait part à leurs peines, leur offrait des retraites assurées et leur promettait assistance (2).

Lorsque la paix leur eut été rendue par la bienveillante intervention du ciel (3), les Juifs alexandrins ne cherchèrent point, par la prudence, à contenir les passions si violemment déchaînées naguère

(1) Macc. l. III, c. III.
(2) Macc. l. III, c. III.
(3) Macc. l. III, c. VI.

contre leurs concitoyens. Ils avaient pourtant alors plus de ménagements à garder, puisqu'ils avaient une plus grande prospérité à se faire pardonner. Le grand crédit dont ils jouissaient à la cour de Philométor, la construction d'un temple non loin d'Héliopolis, ce sanctuaire de l'antique religion égyptienne, étaient de nature à les rendre plus odieux aux jaloux adorateurs d'Isis et d'Osiris. Malgré l'intervention des rois qui s'efforcèrent en général de s'interposer entre les différentes parties de la population de leur capitale et à prévenir les collisions, le Rhacotis et le quartier israélite furent toujours plus ou moins en guerre.

Les Juifs se contentèrent d'abord de tourner en ridicule les divinités égyptiennes, le culte qu'on leur rendait, et d'attaquer les mœurs, souvent infâmes, de leurs adorateurs (1). Plus tard, ils ne s'arrêtèrent pas aux attaques violentes, mais justes, aux railleries lancées dans la suite par les Latins eux-mêmes contre le culte de l'ibis, du crocodile, du singe à longue queue et des légumes, divinités qui poussent dans les jardins; ils employèrent le mensonge et la fraude pour rabaisser les Egyptiens, comme ils s'en servirent pour convertir les Macédoniens. Ils prétendirent que cette sagesse dont l'Egypte se vantait d'être la mère et les inventions qu'elle croyait nées dans son sein lui venaient des Hébreux.

(1) Orac. sibyll. l. III, v. 597.

« Avant Joseph, dit Artapan, le sol, en Egypte, était mal cultivé, parce que les terres n'avaient point été partagées et que les plus grands opprimaient les plus faibles. Joseph commença par diviser le terrain en séparant les propriétés par des limites. Il fit ensuite cultiver de grands espaces restés en friche. Il inventa aussi les mesures, et s'attira par tant de bienfaits l'affection des Egyptiens (1). »

L'Ecriture sainte ne parle pas de ces perfectionnements apportés dans l'agriculture par le fils de Jacob. Elle se borne à faire mention de sa sage prévoyance, de son habileté à mettre des grains en réserve pour les sept années de disette qui devaient succéder aux sept années d'abondance (2). Ce n'était point assez pour le Juif d'Alexandrie. La vérité n'humiliait pas les Egyptiens à son gré. Il leur retire donc une industrie qui, certainement, sera plutôt venue à l'esprit d'un peuple adonné à la culture qu'à celui de l'enfant des pasteurs de Judée. Peut-être même en lui attribuant l'invention des mesures, a-t-il voulu insinuer que Sérapis, représenté avec le *modius*, symbole de la fertilité et de la richesse de la terre, pouvait bien n'être que le patriarche hébreu, sauveur de l'Egypte.

Les Juifs d'Alexandrie s'efforcèrent en effet de prouver que, comme la Grèce avait emprunté sa sagesse aux livres de Moïse, ainsi l'Egypte avait reçu

(1) Eus. Pr. év. l. IX, c. XXIII.

(2) Gen. c. XLI.

ses divinités de la main des grands hommes du judaïsme. Aussi ont-ils cherché à montrer, dans ces derniers, des rapports frappants avec certains dieux de l'Egypte ou avec les personnages célèbres qui avaient introduit leur culte dans cette contrée.

Ainsi, c'est par Abraham, d'après Eupolème, que les prêtres égyptiens d'Héliopolis ont été initiés à la connaissance de l'astrologie et de plusieurs autres sciences qu'ils ignoraient entièrement auparavant. Le culte d'Isis et d'Osiris, qui paraît tirer son origine des spéculations astronomiques, n'était-il pas dû aux leçons mal comprises du savant professeur venu de la Chaldée ? ou le maître habile n'avait-il pas été adoré lui-même sous le nom des divinités chères aux Egyptiens ? Le Juif alexandrin ne le dit pas formellement ; mais nous ne sommes pas les seuls à croire que sa pensée secrète est de nous incliner à le conclure, puisque, par ses assertions mensongères, il a égaré, dans nos temps modernes, des critiques habiles qui ont trop bien saisi le véritable sens de ses paroles, sans se défier assez de ses artifices (1).

Artapan déguise moins ses pensées. Pour lui, Moïse, c'est Hermès ; les prêtres de l'Egypte lui décernèrent, pour ainsi dire, les honneurs divins. Aussi les Juifs lui attribuèrent-ils presque toutes les inventions de l'Hermès des Egyptiens. Ceux-ci lui doivent les ins-

(1) Basnage, Hist. des Juifs, t. II, c. XVIII et XIX.

truments propres à l'architecture, à la guerre, à la distribution des eaux du Nil (1), l'art de la navigation et la science de la philosophie. Il partagea l'Egypte en trente-six gouvernements, rédigea des lois, et prescrivit avant tout le culte de la Divinité. Il assigna aux prêtres, pour signes sacrés, dit le même Artapan, les chats, les chiens, les ibis; il leur donna en partage les terres les plus fertiles. C'est au libérateur des Hébreux que l'Egypte, auparavant sans discipline et sans lois, doit ses institutions si vantées. Bien plus, si le bœuf Apis lui-même possède un temple et des autels, c'est grâce à la sage réponse de Moïse au roi Chénèphre. Ce prince étant allé à Memphis avec Moïse, lui demanda s'il connaissait encore quelque chose d'utile aux hommes. Les bœufs, avait dit l'interprète des dieux, parce qu'ils servent à labourer la terre. Alors un taureau avait reçu le nom d'Apis, un sanctuaire lui avait été érigé. Des critiques modernes ont encore été séduits par ces récits qui ne reposent sur aucun fondement. Ils s'en servirent pour prouver qu'à défaut d'Abraham, Moïse, au moins, était l'Osiris des Egyptiens ou leur Mercure Trismégiste (1).

« Quatre circonstances, dit Basnage, renversent les conjectures faites à ce sujet:

1. Moïse fut élevé dans la science des Egyptiens. L'Ecriture aurait-elle remarqué cette éducation, si

(1) Eus. Pr. év. l. IX, c. XXVII.

ces Egyptiens n'avaient pas été distingués dans le monde par leur savoir ? Ils étaient alors les peuples les plus savants et les plus polis de la terre ; et s'imagine-t-on que cette nation, qui avait tant étudié la nature, bâti des obélisques et des pyramides pour y graver les événements et pour conserver la mémoire de la religion et des dieux, n'eût pas son culte tout formé?

2. Cela paraît, parce que Pharaon, voulant permettre au peuple de sacrifier à son Dieu, Moïse répondit qu'ils sacrifieraient l'abomination des Egyptiens ; c'est-à-dire qu'en sacrifiant des bœufs et des moutons ils se seraient rendus abominables aux Egyptiens. Ainsi, on adorait non-seulement Dieu sous l'emblème du soleil, et le soleil sous l'emblème d'Osiris ; mais on lui avait déjà consacré des bœufs et des animaux : ainsi, la religion des Egyptiens était plus ancienne que Moïse et Joseph, où l'on voyait déjà la même abomination, parceque les Hébreux mangeaient la viande des animaux que les Egyptiens avaient consacrés aux dieux.

3. Cela se développe encore plus clairement par l'histoire du veau d'or, qui était un reste du paganisme qu'on avait pratiqué en Egypte, où l'on consacrait des animaux de métal faute d'animaux vivants, et particulièrement des veaux d'or, parce que ce métal est celui du soleil.

4. Enfin, bien loin que les Israélites eussent donné leur religion et leurs héros aux Egyptiens, ce peuple

captif avait adopté les dieux de ses maîtres, car Josué, peu de temps après la mort de Moïse, lui demandait s'il voulait servir aux dieux, auxquels leurs pères avaient servi en Egypte. La religion qu'ils y avaient apportée, du temps de Jacob, loin de se répandre chez les idolâtres, était tombée avec leur prospérité. Le culte était aboli; c'est pourquoi Dieu, en renouvelant ses lois, leur criait: « Souvenez-vous du jour du repos, » dont l'observation avait été interrompue pendant les années de l'esclavage. Le nombre adorait les idoles, et le mal était ancien; car ce n'étaient pas seulement ceux qui sortaient d'Egypte qui avaient commis le crime, mais leurs pères avaient servi ces faux dieux au delà du Jourdain et de la mer Rouge. On ne peut donc plus contester que les Egyptiens n'eussent inventé leur religion avant Moïse; et vouloir qu'après cela ils l'aient tirée de ses écrits, c'est tomber dans une absurdité pitoyable. »

Il nous semble que l'auteur alexandrin de toutes les fables sur Moïse a voulu joindre ici la dérision au mensonge. Le libérateur des Juifs, il ne l'ignorait point, n'adorait pas les divinités données ici par lui aux prêtres égyptiens. La suite de la narration prouve que le législateur des Hébreux et le Dieu par lequel il était conduit, étaient parfaitement connus de l'imposteur (1). Quelle était donc son intention? Il voulait sans doute nous faire entendre

(1) Eus. Pr. év. l. IX, c. XXVII.

que le Moïse des Juifs, l'Hermès des Egyptiens, avait approprié le culte au caractère des peuples différents auxquels il s'adressait. Il avait trouvé les chats, les chiens, le crocodile, les singes, les légumes bons pour un peuple grossier; il avait communiqué la vérité à la nation juive, seule capable de la comprendre et de se laisser guider par elle.

Ces attaques artificieuses provoquèrent des représailles de la part des Egyptiens. Les mensonges appelèrent les mensonges. Le célèbre Manéthon qui vivait sous le règne de Ptolémée Philadelphe, à l'époque où le Pentateuque avait déjà été traduit, imagina de reculer les bornes de l'histoire égyptienne bien au delà de la création mosaïque. Afin de rendre à sa nation l'antiquité que la Bible lui enlevait, il fit de princes qui avaient régné simultanément dans les différents royaumes de l'Egypte, des successeurs au trône d'un même empire. Le désir de répondre aux Hébreux, et de donner à ses concitoyens la victoire sur leurs ennemis paraît l'avoir préoccupé dans toute la suite de son histoire. Il nous est permis de le supposer, lorsque nous le voyons, sur tant de points, chercher à atténuer la vérité historique au détriment de la nation juive, et dans l'intention bien arrêtée de faire disparaître le merveilleux du récit biblique.

Il ne voit aucun prodige dans la sortie des Hébreux de l'Egypte. Ils avaient fait une invasion soudaine

dans cette contrée, en avaient soumis une grande partie par la force, et l'avaient retenue par la violence pendant l'espace de cinq cent onze ans (1). Mais les rois de la Thébaïde et des pays restés libres marchèrent contre eux, et après une lutte longue et acharnée, ils les taillèrent en pièces, et les contraignirent à se renfermer dans le camp retranché d'Avaris. Ils ne purent y être forcés. A la faveur d'un traité, ils sortirent de l'Egypte avec leurs troupeaux et toutes leurs richesses, et se retirèrent sans être tourmentés vers la Syrie. Ils s'arrêtèrent dans la Judée, y élevèrent une vaste cité appelée Jérusalem et un temple qui devint fameux dans la suite (2).

Le législateur des Hébreux n'était qu'un prêtre d'Héliopolis, appelé Orsasiph, du nom d'Osiris, adoré dans la ville où il prit naissance. Dans la suite, il avait changé de religion, adopté le nom de Moïse (3). Le prêtre égyptien répondait ainsi aux attaques des Juifs d'Alexandrie. Il leur rendait stratagème pour stratagème. Il cherchait à leur ravir leurs célébrités, comme ceux-ci voulaient s'approprier celles de sa nation : voici comment il expliquait la vie de ce prétendu habitant d'Héliopolis, et interprétait sa mission divine.

Aménophis, roi d'Egypte, désira voir les dieux.

(1) Jos. contr. Ap. l. I, c. V.

(2) Jos. contr. Ap. ibid.

(3) Jos. contr. Ap. l. I, c. IX.

Un prêtre, nommé comme lui Aménophis, fils de Papius, participant, pour ainsi dire, à la nature divine, à cause de sa haute sagesse et de sa science de l'avenir, lui apprit qu'il serait satisfait, s'il voulait purger l'Egypte dès lépreux qui la souillaient de leur présence (1). Le roi fit rassembler ceux que le prêtre lui avait désignés. Ils ne furent pas moins de quatre-vingt mille (2). On les relégua dans la partie orientale du Nil. Ils y furent occupés à tirer et à tailler les pierres avec des prêtres infectés de la même maladie et avec les Egyptiens à qui ces travaux étaient imposés. Le monarque, sensible à leurs souffrances et touché de leurs prières, leur donna, dans la suite, la ville d'Avaris, abandonuée par les pasteurs réfugiés en Judée. Les proscrits trouvèrent le lieu propre à favoriser une révolte, ils choisirent pour chef Orsasiph, prêtre d'Héliopolis, attaqué, comme eux, de la lèpre, et ils s'obligèrent, par serment, à lui obéir (2).

Après avoir donné à ses compagnons d'infortune des dieux différents de ceux qu'adoraient les Egyptiens et des lois opposées aux lois de leurs persécuteurs, le nouveau chef se prépara à la guerre contre le roi Aménophis. Il envoya d'abord des ambassadeurs à Jérusalem, invita les habitants de la Judée à revenir dans la contrée qu'ils avaient précédem-

(1) Jos. contr. Ap. l. I, c. IX.
(2) Jos. contr. Ap. ibid.

ment quittée, à s'unir aux Egyptiens d'Avaris pour écraser le tyran de la contrée et s'emparer de ses richesses et de son trône. Ceux-ci répondirent avec joie à leur appel; ils prirent les armes et se jetèrent sur l'Egypte au nombre de 200,000 (1).

Aménophis céda pour un instant à l'orage. Il se retira avec ses sujets et ses divinités dans l'Ethiopie. Ses ennemis ravagèrent son royaume, brûlèrent les villes, renversèrent les temples et les statues des dieux, et mirent en pièces les animaux sacrés; les prêtres et les prophètes furent forcés eux-mêmes de les égorger. L'apostat d'Héliopolis, qui fut plus tard Moïse, donna alors des lois aux peuples de Judée, ses auxiliaires, unis aux lépreux d'Avaris. Mais Aménophis, après treize années de séjour en Ethiopie, reparut tout à coup à la tête d'une armée formidable. Il combattit les envahisseurs, les défit, en massacra un grand nombre, et poursuivit le reste jusque sur les frontières de la Syrie (2).

Les fables de Manéthon furent répétées par Chérémon, auteur d'une histoire de l'Egypte (3). Seulement celui-ci a jeté à dessein une certaine confusion dans son récit, afin de faire croire que les Hébreux étaient eux-mêmes les lépreux chassés par le roi Aménophis, sur les ordres de la déesse Isis. En ef-

(1) Jos. contr. Ap. l. I, c. IX.
(2) Jos. contr. Ap. ibid.
(3) Jos. contr. Ap. l. I, c. XI.

fet, il ne dit pas, selon l'observation de Josèphe, qui des 380,000 hommes rassemblés à Péluse, et venus de nous ne savons quel pays (1), ou des 250,000 lépreux chassés par le roi d'Egypte et réunis par Moïse et Joseph à cette armée redoutable, étaient les Israélites. Lorsqu'il raconte que le fils d'Aménophis vint combattre ce qu'il appelle les Juifs, il confond les deux armées sous une même dénomination, afin d'insinuer que les Israélites avaient été effectivement atteints de la terrible maladie.

Lysimaque alla encore plus loin que Chérémon. Il leva toute ambiguïté (2), et dit positivement que les Juifs couverts de la lèpre, ou infectés par d'autres maladies, se réfugiaient près des temples, pour y implorer le secours de ceux qui les fréquentaient (3). Les rapports qu'ils avaient ainsi avec les Egyptiens devinrent funestes à ces derniers. Ils furent victimes du fléau cruel; comme les misérables étendus sur le seuil des édifices consacrés aux dieux, ils cessèrent de cultiver la terre, et la famine vint ravager l'Egypte. Le sage roi Bocchoris apprit de l'oracle de Jupiter Ammon, qu'il devait, pour purifier son royaume, repousser dans le désert les hommes impurs, et jeter les lépreux à la mer. Il obéit : mais Moïse, un des mala-

(1) Jos. contr. Ap. l. I, c. XI.
(2) Id. ibid.
(3) Jos. contr. Ap. l. I, c. XII.

des condamnés à mourir de faim, ou à servir de pâture aux bêtes féroces du désert, conseilla à ses compagnons d'infortune, de ne pas s'abandonner eux-mêmes, lorsque tout les abandonnait, de se serrer les uns contre les autres, de marcher dans une même direction, jusqu'à ce qu'ils parvinssent dans des pays cultivés (1).

Lysimaque expliquait ainsi d'une manière favorable aux Egyptiens le passage de la mer Rouge. C'était une partie des Juifs lépreux qui avaient péri dans les flots, ils y avaient été précipités par les ordres de Bocchoris. La colonne enflammée des saintes Ecritures, ce sont des feux allumés par les proscrits, dans le désert, et autour desquels ils se réunirent pour tenir conseil (2). Il rend compte de la séparation profonde, existant entre les Juifs et les autres peuples, par une espèce de serment d'Annibal auquel ils ont toujours été fidèles. Avant de se mettre en marche, Moïse avait fait jurer à la foule dont il était le guide, de ne jamais montrer à l'avenir aucune bienveillance à l'homme qui ne serait pas de leur nation; de lui donner plutôt de mauvais que de bons conseils, de renverser les temples et les autels qu'ils rencontreraient, de piller, de saccager tout (3).

Apion le grammairien recueillit tous les menson-

(1) Jos. contr. Ap. l. I, c. XII.
(2) Jos. contr. Ap. ibid.
(3) Jos. contr. Ap. l. I, c. XII.

ges trouvés avant lui, par la haine de ses concitoyens, et trouva moyen d'en inventer encore. D'après lui, le septième jour est sanctifié par les Juifs, parce que, après avoir marché pendant six jours dans le désert, ils avaient contracté la maladie appelée par les Egyptiens *sabbatosim*, et n'avaient pu s'en guérir qu'en se reposant le septième jour (1). Il profitait d'un sens équivoque (2) pour se venger de l'orgueil et des supercheries de l'école juive d'Alexandrie, qui, par un moyen analogue, avait fait avant lui, d'Homère, d'Hésiode et de Linus des sanctificateurs du septième jour de la semaine, et dans son siècle, s'écriait encore : « Qui donc, en l'univers entier, n'honore pas le jour du sabbat? Qui ne cesse son travail en ce jour, pour prendre du repos, et en donner à ses serviteurs et à ses animaux (3)? »

Le même Apion soutient, après Manéthon et Chérémon, que Moïse était un prêtre d'Osiris, issu de la ville d'Héliopolis (4). Il avait fait croire qu'il tenait sa législation du ciel; mais en réalité elle était l'œuvre de cet imposteur. Arrivé près du Sina, entre l'Egypte et l'Arabie, il s'était, pendant quarante jours, caché sur cette montagne, et en était descendu avec des tablettes, prétendant les avoir reçues de la Divinité.

(1) Jos. contr. Ap. l. II, c. I.
(2) Jos. contr. Ap. ibid.
(3) Phil. De vit. Mos. l. II, t. II, p. 137.
(4) Jos. contr. Ap. l. II, c. I.

Dans ses autres accusations, Apion fait paraître une ignorance ou une impudence difficile à comprendre, si nous ne savions qu'on peut tout attendre de la part d'ennemis acharnés les uns contre les autres, et disposés à ne jamais s'entendre et à toujours s'attaquer. Dans le sanctuaire où les Juifs d'Alexandrie n'avouaient pas même qu'il y eût la statue d'un Chérubin (1), tant ils craignaient qu'on ne leur reprochât d'être des idolâtres, Apion avance qu'on avait placé la tête d'un âne, devant laquelle les Israélites se prosternaient. Le roi Antiochus avait fait cette curieuse découverte, lorsqu'il avait pillé le temple de Jérusalem. Comme la tête du dieu juif était en or massif, il s'en était emparé, pour en faire son profit (2).

Dans le sanctuaire, où la nation juive se vantait, avec tant de raison, de n'immoler que des victimes saintes, on égorgeait un homme chaque année, et on en dévorait la chair (3). Apion a soin de désigner les Grecs comme les victimes choisies pour servir d'holocauste dans ces sanglants sacrifices. C'est encore le roi Antiochus, d'après le grammairien d'Alexandrie, qui découvrit les mystérieuses iniquités du culte juif. Lorsqu'il eut pénétré dans le temple, il y trouva un lit sur lequel un homme était étendu; près de lui était une petite table chargée de mets exquis. A la vue

(1) Jos. contr. Ap. l. II, c. IV.
(2) Jos. contr. Ap. ibid.
(3) Jos. contr. Ap. l. II, c. IV.

du roi Antiochus, il se leva de sa couche, se jeta aux genoux du prince, le supplia de lui rendre la liberté et la vie. Il était Grec, avait été fait prisonnier par les Juifs ; ceux-ci l'engraissaient pour le sacrifice annuel qu'ils avaient coutume d'offrir dans une forêt profonde (1). Tous ils mangeraient de sa chair, et jureraient sur ses malheureux restes une haine immortelle à la nation grecque. Ailleurs, Apion assure que les Juifs font, par le Créateur du ciel et de la terre, serment de ne jamais venir en aide ni aux Egyptiens, ni aux Grecs, ni à aucun étranger quel qu'il soit (2).

L'Alexandrin répondait aux railleries de l'école juive sur les divinités adorées sur les bords du Nil, en tournant en ridicule la circoncision, et l'abstention de la chair du porc et des animaux aux pieds fourchus (3). Il tirait de l'histoire du peuple hébreu, toujours esclave, toujours opprimé, un argument contre leur loi qui ne pouvait pas être sage, contre leur culte que la divinité devait réprouver (4).

A ces accusations générales contre les Juifs, Apion en ajoutait de particulières contre ceux qui habitaient Alexandrie. Ces derniers se vantaient d'avoir été appelés dans la capitale de l'Egypte, à cause de leur courage, de leur fidélité, de leur dévouement; il

(1) Jos. contr. Ap. l. II, c. IV.
(2) Jos. contr. Ap. l. II, c. V.
(3) Jos. contr. Ap. ibid.
(4) Jos. contr. Ap. l. II, c. V.

leur reproche de ne s'y être introduits que par la force (1), de s'y maintenir par la violence, en refusant d'adorer les mêmes divinités que les habitants de cette ville. Il en concluait qu'ils ne devaient point partager le droit de cité (2). L'école juive accusait ses adversaires d'avoir apporté la division dans Alexandrie. Ceux-ci rejetaient sur elle la cause de toutes les séditions qui avaient agité l'Egypte, de tous les malheurs qui étaient venus fondre sur elle. La première vantait outre mesure les services d'Onias et de Dosithée ; les seconds prétendirent que ces généraux chargés par Philométor et Cléopâtre du commandement des troupes, ne l'avaient fait servir qu'au triomphe de l'injustice et de la tyrannie (3).

La haine d'Apion était partagée par tous ses concitoyens. Mais ceux-ci ne s'arrêtaient pas à des discussions violentes, à des mensonges, à des calomnies; ils voulaient encore des victimes, ils voulaient verser le sang. Ils épiaient donc sans cesse les occasions favorables pour tomber sur la population juive, et soulever les Grecs contre elle. Ils la maltraitèrent cruellement sous le gouvernement de Flaccus, vers la fin de Tibère (4). L'outrage sanglant fait au roi Agrippa à son passage dans la ville d'Alexandrie fut préparé

(1) Jos. contr. Ap. l. II, c. II.
(2) Jos. contr. Ap. ibid.
(3) Jos. contr. Ap. l. II, c. II.
(4) Phil. adv. Flacc. t. II, ed. Mangey, p. 520, 525, 527.

par les Egyptiens, que Philon nous représente comme dévorés d'envie et enflammés de fureur à l'aspect d'un Juif revêtu des insignes de la royauté. Plus tard, après avoir excité la vile populace d'Alexandrie à piller, à brûler les maisons des Israélites, à renverser leurs oratoires, à en égorger un grand nombre, ils furent encore leurs ennemis les plus acharnés auprès de Caligula. Apion les combattit avec le mensonge et la calomnie qu'il mit au service de son artificieuse éloquence; et Hélicon, son compatriote, employa contre eux son influence auprès de l'empereur dont il avait su captiver les bonnes grâces par ses flatteries et ses bassesses (1).

(1) Phil. t. II, ed. Mang. p. 570, 571, 572.

CHAPITRE III.

LES JUIFS D'ALEXANDRIE ET LES JUIFS DE LA PALESTINE.

L'école juive ne s'est pas contentée d'attirer les Grecs à ses croyances, et de lutter contre la population égyptienne, obstacle le plus sérieux au succès de son prosélytisme. Nous ne comprendrions pas entièrement son rôle si nous n'ajoutions quelques mots sur une autre de ses préoccupations, trahie par plusieurs passages des écrits apocryphes. Les Juifs de l'Egypte ne pouvaient oublier que leur établissement volontaire et leur séjour habituel au milieu de l'idolâtrie les rendaient odieux à leurs frères de Jérusalem. Alexandrie ne jouissait pas du même privilége que la Chaldée, elle n'était pas considérée comme une autre terre sainte. Elle était, selon Maïmonides, comprise dans les contrées où il était défendu à un Juif d'émigrer, et de s'établir : *Etiam Alexandriam summa interdicti esse comprehensam* (1). Il paraîtrait même, d'après les rabbins, que l'on ne pouvait, sous aucun prétexte, chercher un refuge sur la terre des Pharaons, dont les idoles avaient été tant

(1) V. Petr. Cun. De rep. hebr. p. 363.

de fois funestes aux Israélites. Dans les temps de grandes calamités, il était quelquefois permis de quitter la Palestine pour se retirer dans d'autres pays, jamais pour passer en Egypte (1). Il ne semble pas cependant possible qu'une terre, où, à l'exemple du prophète Jérémie, l'auteur inspiré du livre de l'Ecclésiastique vint demander l'hospitalité, que l'auteur de la Sagesse ne dédaigna point d'habiter, fût l'objet d'une telle réprobation. L'écrivain sacré auquel nous devons le second livre des Machabées, nous prouve d'ailleurs que Jérusalem ne considérait plus, du moins au temps où il écrivait, les Juifs de l'Egypte comme les adorateurs des astres et des planètes, selon l'adage devenu célèbre : *Qui peregre extra terram sanctam degit, velut siderum planetarumque cultor habendus est* (1). En effet, l'ouvrage canonique commence par deux lettres adressées par les habitants de la ville sainte à leurs frères d'Egypte, pour les exhorter à célébrer la fête du renouvellement du temple, et celle du recouvrement du nouveau feu (2). Loin de solliciter cette association de prières et de cérémonies religieuses, ils eussent refusé tout rapport avec les Juifs d'Alexandrie, rejeté leurs offrandes annuelles, s'ils les avaient considérés comme des déserteurs de la foi, des apostats et des idolâtres.

Cependant, on ne peut douter qu'une barrière plus

(1) Pet. Cunæus, l. II, c. XXIII.

(2) Macc. l. II, c. I, v. 2 et sqq.

difficile à franchir ne se soit élevée entre Alexandrie et Jérusalem, qu'entre cette dernière cité et les autres colonies juives, puisque jamais les Israélites d'Egypte ne parvinrent à se faire accepter dans les synagogues de la ville natale, lorsque leurs affaires ou les besoins du culte les appelaient en Palestine. L'oubli de la langue maternelle, remplacée par celle des gentils, la traduction des livres sacrés en grec, qui ouvrait, avant le temps, aux gentils le sanctuaire mystérieux de Jéhovah, et enfin, la construction d'un temple juif près de la ville d'Héliopolis, contrairement aux prescriptions de la loi mosaïque, avaient multiplié les griefs de la métropole contre les transfuges de l'Egypte.

Or, ces derniers n'eurent jamais la pensée de rompre les liens qui les attachaient à la ville d'où ils tiraient leur origine. Ils la prirent d'abord pour modèle, ils en copièrent toutes les institutions, ils en conservèrent tous les usages. Ainsi, leurs synagogues et leur grand Sanhédrin, composé de soixante-douze membres, leur venaient de la Judée. Comme les habitants de la Palestine, ils lisaient en public les livres de Moïse ; ils y ajoutèrent à leur exemple, dans la suite, ceux des prophètes. Enfin, le temple d'Onias lui-même, les prêtres qui l'habitaient, les sacrifices qu'on y offrait, n'étaient qu'un souvenir de Jérusalem et de ses solennités. Les Alexandrins prétendent ne s'écarter en rien des saintes traditions de leurs an-

cètres, alors qu'ils les trahissent indignement, et les corrompent, comme nous l'avons vu, par une alliance coupable avec les doctrines du paganisme.

Puisqu'ils ne voulaient pas s'isoler de leurs coreligionnaires, et braver l'opinion de leurs frères restés sur les rives du Jourdain, ils durent donc travailler à détruire ce qu'ils regardaient comme des préventions et des préjugés à leur égard, pour regagner une estime qu'ils ne dédaignaient point, et à laquelle ils pensaient avoir encore des droits.

De là, sans doute, le soin qu'ils apportèrent à prouver que la tyrannie seule et une cruelle nécessité les avaient arrachés à la terre de leurs pères (1). Ils accusèrent Ptolémée Philadelphe de violences dont ce prince n'a pu se rendre coupable, car il ne commandait pas l'expédition dans laquelle elles ont été commises, si toutefois elles le furent, et si le récit des Juifs Alexandrins n'a pas, encore une fois, induit Josèphe en erreur. D'un autre côté, ils ne s'ingénièrent pas moins pour prouver qu'ils étaient retenus contre leur volonté dans le pays des idoles. C'est dans ce dessein, sans doute, que le faux Aristéas impose, en quelque sorte, au roi Philadelphe l'obligation de rendre d'abord aux Juifs; ses captifs, la liberté et le sol natal, afin d'avoir ensuite le droit de demander à Jérusalem des exemplaires de la loi et des interprètes pour les traduire (2).

(1) Jos. Ant. jud. l. XII, c. I.
(2) Jos. Ant. jud. l. XII, c. II.

Chose singulière, un grand nombre d'Israélites, attirés par la bienveillance de Soter, étaient venus spontanément dans les riches campagnes qu'arrosent et fécondent les eaux du Nil (1); ils sont traités avec plus de bonté encore par le fils de ce monarque, et pourtant ils appellent à grands cris le jour de la délivrance et le retour vers la cité sainte. On dirait que, comme autrefois leurs pères pleuraient sur les bords des fleuves de Babylone, ainsi ils versaient des larmes sur des rives étrangères, et regardaient comme une prison le séjour loin de la véritable patrie. Il reste à expliquer alors pourquoi ils étaient venus en si grand nombre en Egypte, pourquoi la plupart y restèrent malgré l'édit de Philadelphe, à supposer que cet édit ne soit pas, comme le reste, de l'invention du faussaire. Mais le Juif Alexandrin n'a pas songé à toutes ces difficultés. Il voulait se faire de cette assertion un moyen de rendre plus vraisemblable un nouvel artifice qu'il méditait, également en vue de justifier les Juifs de l'Egypte devant ceux de la Palestine. Comme il ne restait plus d'Israélites dans le royaume des Lagides, il fallait nécessairement en faire venir de Jérusalem pour s'occuper de la version du Pentateuque. Seulement, remarquons-le encore une fois, le roi et ses conseillers étaient bien peu prévoyants, puisqu'ils renvoyaient des hommes familiarisés avec la lan-

(1) Jos. Ant. jud. l. XII, c. I.

gue grecque, pour en appeler qui ne la connaissaient probablement pas. Mais avant de passer à la version des Septante, donnons encore un exemple de cette tactique de l'école juive qui feint d'être retenue par la violence, et comme enchaînée sur la terre étrangère.

Dans la partie du IIIe livre des Oracles sibyllins, composée, ainsi que nous l'avons vu, à Alexandrie, sous Philométor, l'imposteur, jouant le rôle de la femme inspirée, demande au monarque de laisser partir le peuple de Dieu pour la Terre-Sainte (1). On dirait Moïse s'adressant au roi Pharaon. Il joint les menaces à la prière, et fait craindre au prince le ressentiment de la nation frémissante qu'il retient dans les fers. Or, rien de plus faux que les sentiments qu'il prête aux Juifs Alexandrins. Pouvaient-ils songer à quitter l'Egypte lorsqu'ils voyaient leurs frères de Jérusalem accourir en foule vers eux, pour se mettre à l'abri de la persécution, quand ils élevaient eux-mêmes un sanctuaire au Dieu qu'ils prétendaient ne pouvoir plus adorer en liberté en Palestine. S'ils avaient réellement voulu revenir en Judée, les circonstances ne les favorisaient-elles pas? Ils étaient, à les entendre, les maîtres de l'Egypte, et Philométor aurait vu avec plaisir une armée redoutable fondre sur la Syrie pour le venger des invasions faites dans ses Etats par les rois de ce pays. Le but de toutes

(1) Orac. sibyll. l. III, v. 734 et sq.

ces démonstrations ne peut donc être différent de celui que nous avons assigné.

Ils agirent avec plus d'habileté pour se justifier par rapport à la version des Livres saints. Ils commencèrent par avancer qu'ils n'avaient pas les premiers tenté l'entreprise (1), puisqu'avant eux on avait déjà mis la main à l'œuvre, afin de satisfaire le désir des gentils impatients de les comprendre et de les admirer. Ils firent ensuite, comme nous l'avons dit, rentrer à Jérusalem à peu près tous les Juifs établis dans les environs d'Alexandrie (2). Grâce à ce stratagème ingénieux, il leur était permis d'attribuer le travail qu'on leur reprochait d'avoir entrepris, à ceux-là même qui étaient irrités de leur témérité et de leur audace. Ce pas une fois fait, ils cherchèrent à en tirer tous les avantages possibles. C'est un grand prêtre de Jérusalem, Eléazar, qui consentit à laisser travailler à la traduction. On en fit même une œuvre nationale; puisqu'elle fut confiée aux soins de soixante-douze interprètes, apparemment l'élite des douze tribus (2). La fidélité de cette version ne peut être mise en doute, car les vieillards, les députés des villes et le peuple en ont été frappés au point de s'écrier que l'Ecriture avait été saintement et dignement interprétée. On n'en peut même suspecter l'intégrité : les traducteurs dévouèrent à l'anathème quiconque ajou-

(1) Aristob. dans Eus. Pr. év. l. XII, c. XII.

(2) Arist. dans Jos. Ant. jud. l. XII, c. II.

terait à leur texte, ou en retrancherait quelque chose, et le roi lui-même prend la peine d'assurer qu'il n'y sera jamais fait aucun changement de nature à l'empêcher de passer, sans altérations, aux siècles futurs.

Au temps d'Aristéas, l'école juive d'Egypte n'avait pas encore attribué l'inspiration à sa traduction des Livres saints. Elle se borne à la représenter comme un ouvrage digne d'inspirer la confiance et le respect. Ce n'est qu'après l'auteur du roman sur les Septante, et peut-être cinquante années environ avant Jésus-Christ, qu'on imagina, dans Alexandrie, de faire intervenir la Divinité dans le travail des vieillards. Philon ne doute pas que l'intelligence de ceux-ci n'ait été éclairée par les lumières d'en haut. Retirés dans l'île de Pharos, seuls en présence de la nature, de l'eau, de la terre, de l'air et du ciel, dont ils devaient d'abord décrire la mystérieuse origine, ils furent, selon lui, ravis par l'esprit de Dieu; de sorte que malgré la richesse de la langue grecque, qui leur permettait de rendre leurs pensées avec des expressions différentes, ils ne s'écartèrent nullement l'un de l'autre, comme si un secrétaire commun leur eût dicté à tous les mots qu'ils devaient écrire. Aussi le Juif platonicien, dans son admiration, prétend-il que dans son siècle encore, Juifs et païens célèbrent, sur le

(1) Phil. Vit. Mosis, l. II, p. 139, ed. Mangey.

bord de la mer, une solennité en mémoire du grand événement si glorieux à la fois pour Jérusalem et les synagogues d'Alexandrie. Il prenait, selon toutes probabilités, une fête païenne pour une manifestation en faveur de la religion de Moïse. Il était, sur ce point encore, fidèle à ses habitudes, et à celles de ses concitoyens, qui trouvaient toujours moyen de s'approprier les grands hommes des autres peuples, de leur attribuer les doctrines juives, et de leur donner des usages empruntés au peuple de Dieu. Après Philon, l'imagination féconde des Alexandrins trouva le moyen d'enchérir sur ses premières inventions. On raconta que soixante-douze cellules avaient été bâties pour les soixante-douze vieillards, par les ordres de Ptolémée Philadelphe, et que, sans avoir communiqué ensemble, ils furent cependant entièrement d'accord sur tous les points. C'est la tradition qui régnait à Alexandrie, lorsque saint Justin martyr visita cette cité. Quelque Juif habitant la capitale des Lagides, lui montra même les ruines des cellules où les Septante avaient été renfermés. « Je ne sais, dit saint Jérôme qui avait aussi voyagé en Egypte, et était venu dans l'île de Pharos, quel imposteur les a bâties par son mensonge (2). »

Les Juifs Alexandrins parvinrent à atteindre le but qu'ils poursuivaient avec de si persévérants efforts.

(1) S. Just. Cohort. ad Græcos, p. 17, ed. Ven.
(2) B. Hier. Præf. in Pentat. ad. Desiderium.

Ils réconcilièrent les habitants de la Palestine avec leur traduction de l'Ecriture. Plus tard, lorsque ceux-ci furent plus familiarisés avec la langue grecque, et sentirent le besoin d'une version des saints Livres, ils admirent un travail qu'ils trouvèrent tout fait, au lieu de recommencer une œuvre dont ils se sentaient moins capables que les habitants d'une cité telle qu'Alexandrie. Les apôtres ont cru devoir s'en servir pour se mettre à la portée de leurs lecteurs ou de leurs auditeurs. Elle jouit d'un grand crédit, dans les premiers siècles, auprès des Pères de l'Eglise et des auteurs ecclésiastiques. Toutefois il est permis de penser, avec saint Jérôme, qu'ils ne l'ont citée que comme une traduction très-estimée alors, sans croire à toutes les fables inventées par l'école juive.

Celle-ci ne parvint pas, avec autant de bonheur, à se faire pardonner le temple d'Héliopolis et les sacrifices impies qu'elle y offrait au vrai Dieu. Elle échoua dans toutes ses tentatives pour se réhabiliter sur ce point. Elle voulut d'abord s'appuyer sur une prophétie célèbre annonçant, disait-elle, qu'un Juif élèverait une demeure à Jéhovah sur les bords du Nil (1). Elle l'interpréta à son avantage, et représenta ainsi, comme de simples instruments de la Divinité, les fondateurs de l'édifice si justement incriminé. Les Alexandrins présentèrent aussi comme excuse l'impossibilité

(1) Jos. Ant. jud. l. XIII, c. VI.

de venir tous les ans à Jérusalem présenter leurs offrandes, quand la violence les retenait si loin de la patrie, et que, d'un autre côté, le vrai Dieu ne pouvait être adoré dans sa légitime demeure profanée par l'impiété et souillée par le sacrilége (1). Leur crime n'était donc pas aussi grave qu'il semblait l'être. Le malheur des circonstances atténuait une partie de la faute. D'ailleurs ils ne se sont pas permis de bâtir un nouveau temple; ils se sont contentés de transporter sur la terre d'exil celui de Jérusalem, moins ses proportions majestueuses et sa magnificence, comme pour montrer qu'ils n'avaient pas eu la témérité de faire autre chose qu'une image et un simulacre du seul sanctuaire agréable au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

L'auteur anonyme du IIIe livre des Machabées nous paraît préoccupé surtout par l'idée de dissiper les préventions des habitants de la Palestine, contre leurs frères habitants d'Alexandrie. Son ouvrage présente en effet une opposition évidente, et faite à dessein, entre les Machabées de la terre natale, et ceux qu'il a voulu appeler les Machabées de l'Egypte, comme nous l'avons déjà vu ailleurs.

De part et d'autre, la persécution commence par la violation du temple du Seigneur, et par des édits cruels et tyranniques des rois de Syrie et des rois d'Egypte (2).

(1) Jos. Ant. jud. l. XIII, c. VI.

(2) Macc. l. III, c. II et III. Cf. l. I, c. I.

Le premier ordonne aux Juifs, d'abandonner, comme les autres nations de ses Etats, leurs lois particulières, de dresser des autels aux idoles et surtout à Jupiter Olympien. Il les empêche d'offrir des holocaustes à Dieu, dans le temple, de célébrer le sabbat et les fêtes accoutumées, de circoncire les enfants mâles, et de s'abstenir des viandes prohibées par la loi (1). Le second voulait forcer ses sujets israélites à se faire initier aux mystères, sous peine d'être condamnés à mort, ou réduits au plus dur et au plus vil esclavage (2). Mais tandis que l'infâme pontife Jason introduisait dans Jérusalem les mœurs et les coutumes des gentils, et avait l'audace de construire un gymnase sous la citadelle même, et d'exposer la vertu des jeunes gens dans des lieux de débauche (3); tandis que les prêtres négligeaient les sacrifices et prenaient part aux exercices de la palestre, puis lançaient le disque, et concouraient pour les récompenses promises au vainqueur (4); en Egypte, on ne cessa, malgré la persécution, de marcher dans les voies de la piété, et les apostasies étaient peu nombreuses (5). De même que Judas et ses frères combattirent avec les armes et la force physique (6) contre l'ennemi de

(1) Macc. l. I, v. 43 et sqq.
(2) Macc. l. III, c. II, v. 20 et sqq.
(3) Macc. l. II, c. IV, v. 10, 11, 12 et sqq.
(4) Id. ib. v. 14 et sqq.
(5) Macc. l. III, c. II passim.
(6) Macc. l. I, ch. II et sqq. l. II, c. V et sqq.

Dieu, triomphèrent de lui et massacrèrent les lâches déserteurs de la loi ; ainsi, par le courage et la force morale, les Juifs d'Alexandrie ont forcé l'admiration de leur persécuteur (1), et tiré une vengeance éclatante de leurs concitoyens qui avaient courbé le genou devant les idoles.

L'historien anonyme s'arrête longtemps, et avec une complaisance toute particulière, à montrer la Divinité couvrant de sa protection les fils de Jacob sur la terre étrangère, aussi bien que les courageux athlètes qui luttaient, en Judée, pour l'indépendance de leur patrie et la délivrance du sanctuaire. Il place même à dessein la prière d'un pontife de Jérusalem, en présence de celle d'un prêtre de l'Egypte (2), peut-être d'Héliopolis, pour prouver que l'une et l'autre furent également efficaces : « Montrez à tous les peuples que vous êtes avec nous, Seigneur, s'écrie Eléazar (3), et que vous n'avez point détourné votre face de vos enfants ; mais comme vous avez promis de ne pas nous mépriser, lors même que nous serions dans le pays de nos ennemis, exécutez ces promesses, ô grand Dieu. » Alors des anges, semblables à ceux qui avaient terrassé Héliodore (4), étant apparu, avaient glacé d'épouvante les persécuteurs, et tourné la fureur des

(1) Macc. l. III, c. VI et VII.
(2) Macc. l. III, c. VI.
(3) Macc. l. III, c. VI, v. 12 et sqq.
(4) Macc. l. II, ch. III, v. 25, 26 et sqq.

éléphants contre les bourreaux qui furent tous écrasés sous les pieds de ces animaux en fureur (1).

L'Ecole juive s'emparait, à la vérité, des faits que lui présentait son histoire; elle ne poussait pas l'impudence jusqu'à imaginer toutes ces merveilles, mais elle y ajoutait certainement quelques détails pour se ménager les rapprochements et les contrastes, et présenter les événements de manière à les faire mieux servir à sa justification. Ces ruses et ces artifices n'eurent pas la puissance de concilier au temple d'Onias les hommes les plus illustres parmi les Israélites d'Alexandrie: Philon ne fait même pas mention du sanctuaire d'Héliopolis. Le Platon juif ne reconnaissait à la Divinité que deux habitations: le monde d'abord, dont la partie la plus sacrée est le ciel, dont les astres sont les ornements, et les anges les ministres; le temple de Jérusalem ensuite, dans lequel il est permis aux mortels de venir remercier le seul maître du monde de tous les biens qu'il accorde à la terre, et de lui demander pardon des fautes dont chaque jour les hommes se rendent coupables contre sa majesté redoutable (2).

(1) Macc. l. III, c. VI, v. 17 et sqq.

(2) Phil. De monarch. l. II, t. II, p. 223 et sqq. ed. Mang.

TROISIÈME PARTIE.

INFLUENCE DE L'ÉCOLE JUIVE D'ALEXANDRIE.

CHAPITRE PREMIER.

INFLUENCE SUR LES PAÏENS.

L'école juive d'Alexandrie n'a laissé aucune trace de son influence sur le monde païen ; nul indice ne révèle l'efficacité de son prosélytisme persévérant, ne justifie les prétentions orgueilleuses de Philon à la conversion prochaine du monde entier. Si Josèphe et le Juif platonicien avaient gardé le silence sur la colonie établie en Egypte, nous n'en soupçonnerions peut-être pas même l'existence. Les fragments composés à la louange de Moïse, de sa législation et de son peuple, offriraient à la critique une énigme de plus, et les philologues expliqueraient par des rapports passagers et fortuits, plusieurs expressions et quelques idiotismes empruntés à la langue hébraïque par certains écrivains d'Alexandrie. Les Juifs ne restèrent cependant pas renfermés dans le quartier assigné à leur nation dans la capitale des Lagides. Pendant que la po-

pulation égyptienne, ramassée dans le Rhacotis, autour du Sérapeum, en avait fait comme le sanctuaire de ses antiques croyances, les Israélites se répandaient par toute la ville, se mêlaient aux Grecs, parlaient leur langage, adoptaient leurs coutumes, jouissaient de leurs priviléges. Ils pouvaient recevoir quelques-unes de leurs doctrines, mais aussi leur apprendre à leur jour quelques idées d'origine judaïque.

Il n'en fut pas ainsi. Ils accueillirent les idées des Grecs, mais ils ne purent leur faire accepter en échange aucun de leurs dogmes. Cette séparation morale entre des hommes habitant la même cité, serait pour nous un mystère, si nous ne savions, d'un côté, quel immense abîme séparait les gentils de la nation sainte, et de l'autre, avec quelle facilité celle-ci passait dans le camp des faux dieux. De plus, nous ne pouvons en douter, le Dieu d'Israël voulait confondre le zèle imprudent des Juifs d'Alexandrie pour faire éclater la sagesse de la loi qui leur interdisait tout rapport avec les peuples infectés de l'idolâtrie. Il fallait montrer la vérité, vaincue par l'erreur, tant qu'elle serait réduite à ses seules forces, pour mieux faire sentir la divine énergie de la Religion qui allait tout dompter, tout soumettre.

Ainsi, les Ptolémées qui, à l'exemple d'Alexandre, apprécièrent la fidélité des Juifs, se les attachèrent par la bienveillance, leur permirent l'exercice de leur culte, ne cherchèrent jamais ni à com-

prendre leur législation, ni à s'assimiler ce qu'elle avait de grand et d'élevé. Les pratiques extérieures de la religion juive furent toujours un écueil contre lequel vinrent se briser les Grecs de l'Egypte et les autres nations païennes. La première objection présentée par le faux Aristéas et ses compagnons au grand prêtre Eléazar porte sur les observances prescrites par la loi. Elle est renouvelée en tout temps et sous toutes les formes par les ennemis du judaïsme. Les mœurs et les usages du peuple de Dieu leur paraissaient ridicules, et ce premier obstacle les empêchait de percer une enveloppe grossière, en apparence, pour pénétrer plus loin, saisir dans leur beauté les lois de Moïse, et en admirer la sagesse et la belle économie. C'est ce qui explique les railleries prodiguées partout à la nation dépositaire de la vérité et la facilité avec laquelle furent admises les absurdes calomnies dont on la chargeait. On se croyait autorisé à tout accepter sur le compte de ces hommes si étranges, et dont les mœurs et le caractère étaient si opposés au caractère et aux mœurs de tous les autres.

Ne semble-t-il pas cependant, si l'on en croit Aristéas, que sous le second Lagide, la législation de Moïse fut parfaitement connue à la cour d'Egypte? On y savait même, après les ingénieux commentaires d'Eléazar aux ambassadeurs du roi, et les explications des interprètes au prince lui-même, que sous le voile grossier de la lettre, se cachaient les sens les plus pro-

fonds, et les vérités de l'ordre le plus élevé. Le fils de Lagus et de Bérénice reste longtemps en contemplation devant le livre présenté par les Juifs de Jérusalem. Il se prosterne sept fois devant lui, et l'adore. Il verse des larmes de joie, et proclame ce jour le plus beau de sa vie ; un jour qui ne s'effacera jamais de sa mémoire. Voilà donc Philadelphe converti au judaïsme, et avec lui Démétrius de Phalère qui déclare ouvertement la loi de Moïse l'œuvre de la Divinité, la place dans la bibliothèque du Bruchium, et comme nous l'avons déjà vu, fait jurer aux interprètes de ne lui faire subir aucun changement dans la suite.

Quel ne dut pas être, dans toute la capitale de l'Egypte et dans le royaume tout entier, le retentissement d'un pareil événement ? Les courtisans qui avaient applaudi la nouvelle traduction avec tant de force en présence de leur maître, n'ont-ils point partagé son respect, et versé des larmes avec lui ? Les poëtes qui, sous toutes les formes, et sur tous les tons, ont prodigué la flatterie aux maîtres de l'Egypte ont dû consacrer quelques hymnes, quelques vers, au moins, au livre traduit à si grands frais, et placé avec tant de pompe dans une bibliothèque publique. Ne durent-ils pas même faire allusion aux doctrines qui les avaient frappés davantage, et que des protecteurs, si généreux et si prodigues, avaient mis en quelque sorte à la mode ?

Chose étrange, c'est à des divinités grecques ou

égyptiennes, à Apollon et à Bacchus, à Isis et à Sérapis, que le prince dont on fait un néophyte si fervent élève des temples, il brûle son encens devant elles, il leur fait des sacrifices (1).

Ce sont les dieux d'Homère et d'Hésiode que chantent Callimaque, Apollonius de Rhodes, Aratus, Théocrite. Les attributs des maîtres de l'Olympe ne sont point changés, les dieux ont conservé les mêmes penchants et les mêmes vices. Callimaque fait, à la vérité, de Jupiter un dieu que la mort ne peut atteindre. Il attribue à la vanité des Arcadiens, et au penchant des Crétois pour le mensonge, les fables qui le font naître en Arcadie ou en Crète ; mais aussitôt il ajoute : « Ce fut sur le mont Parrhasius, dans le plus épais des bois, que Rhée te donna la naissance (2). » Il n'omet ni le bruit des Corybantes, ni le lait de la chèvre Amalthée, ni la danse des Curètes. S'il représente Jupiter comme le roi de l'Olympe, et s'il s'élève contre les poëtes mensongers qui veulent que le père des dieux soit redevable de la royauté aux caprices du sort, c'est pour mettre ses exploits, la force et la valeur à la place de l'aveugle Destin (3). Tout obéit à un signe de la tête de ce puissant maître des dieux (4). Il laisse à des divinités inférieures le soin de veiller

(1) Matter, Hist. de l'Ecole d'Alex. t. I, p. 97.
(2) Call. Hymne à Jupiter.
(3) Id. Hymne à Jupiter.
(4) Hymne sur les bains de Pallas.

sur les hommes ordinaires, se réservant la protection des rois de la terre (1). Ce ne sont là assurément que les pensées d'Homère et de Platon qu'un poëte courtisan exploite avec habileté.

Si Callimaque s'écrie : « Ciel ! comme le laurier est agité ! comme le temple entier est ébranlé! Loin d'ici ! loin d'ici, profanes (2)! » il imite plutôt la prêtresse dont il feint l'enthousiasme que les prophètes d'Israël. S'il ajoute : « Ce n'est pas à tous indifféremment, mais au juste seul qu'Apollon se manifeste, » il l'avait appris des philosophes qui avaient avant lui proclamé la même vérité.

La cosmogonie de Moïse était de nature à frapper davantage les esprits, soit par la place qu'elle occupe dans les livres sacrés, soit à cause de la solution plus raisonnable qu'elle donne aux problèmes que les sages de la Grèce avaient tant de fois agités; or elle est complétement ignorée des membres du Musée. Orphée prenant sa lyre, et mêlant à ses accords les doux accents de sa voix, chante comment la terre, le ciel et la mer, autrefois confondus, ont été tirés de l'état de chaos et de discorde : la route constante suivie dans les airs par le soleil, la lune et les autres astres, la formation des montagnes, celle des fleuves, des nymphes et des animaux (3). Apollonius a suivi pas

(1) Hymne à Jupiter.
(2) Hymne à Apollon.
(3) Apoll. des Rhodes. Expéd. de Argon. ch. I.

à pas Hésiode; il n'a rien pris dans la version alexandrine des livres saints.

Mais il n'est pas étonnant que quelques fragments, seuls débris des nombreux ouvrages alexandrins qui ont péri par le ravage du temps, par les incendies, ou par le vandalisme, ne présentent qu'imparfaitement la pensée du siècle de Ptolémée Philadelphe et de ses successeurs. Peut-être retrouverions-nous dans les écrivains dont nous n'avons plus les œuvres, ou dans ceux qui ne nous les ont pas laissées complètes, les traces de cette influence que nous n'apercevons pas dans ce qui nous reste. Nous n'en pouvons douter, les Juifs d'Alexandrie, qui ont vécu dans des siècles postérieurs, les auraient recueillies avec soin s'ils en avaient trouvé, et ils nous les auraient transmises. Comment, en effet, cette école qui, pour se donner plus d'éclat, fabriquait des vers sous le nom des poëtes de l'antiquité grecque, et pour gagner les philosophes révérés par les Alexandrins, leur prêtait le langage de l'Ecriture, et montrait dans des pensées, qu'elle tourmentait de mille manières, le reflet de la sagesse divine, aurait-elle négligé d'extraire les passages des écrivains d'Alexandrie qui auraient pensé et parlé comme elle. Avec quel empressement des hommes qui s'attachaient si fortement à des ombres, n'auraient-ils pas saisi la réalité? Ils auraient certainement signalé avec orgueil les moindres imitations. D'un autre côté, il est non moins certain que Josèphe,

saint Justin, Clément d'Alexandrie, Eusèbe Pamphile auraient conservé quelques-uns des trophées de l'école qui les a si souvent induits en erreur. Nous sommes d'autant plus disposé à le croire que les Juifs ont réellement essayé ce moyen légitime de prouver leur influence. Ils l'ont fait, il est vrai, avec plus d'audace que de succès. Aristobule, à la suite des vers orphiques que nous avons reconnus comme apocryphes, cite quelques vers tirés des Phénomènes d'Aratus. Il y voit, comme dans les précédents, une imitation des livres saints des Juifs. Mais le fragment qu'il a dû respecter et laisser dans toute son intégrité, à cause des temps et des lieux où il vivait, n'est pas aussi favorable au célèbre péripatéticien que l'hymne attribuée à Orphée. Il fallait que le philosophe fût aveuglé par le désir de voir sa religion partout, pour s'arrêter sérieusement à des analogies si peu frappantes, et penser que ce sont les idées juives qui ont nécessairement inspiré Aratus quand il dit (1) :

« Commençons par Jupiter; mortels, ne manquons jamais de le mentionner avant tout : les chemins, les places publiques et la mer elle-même, et les rivages et les ports, tout est plein de sa divinité; tous nous avons sans cesse besoin de lui, car c'est de lui que nous sommes sortis. Il est plein de bonté pour les hommes; sa main leur donne le signal, et il rassemble les

(1) Eus. Pr. év. l. XIII, ch. XII.

peuples pour qu'ils se livrent au travail, ne perdant jamais de vue ce qui est nécessaire à leur existence. Il dit quel sol répondra le mieux aux efforts des bœufs, à l'action du hoyau; il enseigne les saisons favorables pour arroser les plantes et pour confier la semence aux champs. »

Ces vers renferment des pensées de la plus grande beauté, nous ne chercherons pas à le nier, mais le poëte a pu les emprunter à l'antiquité profane. Aristobule aurait pu, avec autant de raison, citer les uns après les autres tous les auteurs grecs, sans en excepter aucun : car il n'en est point qui ne soit, au moins une fois, dans ses œuvres, tombé d'accord avec les livres de Moïse. Mais était-il nécessaire qu'ils les eussent consultés? La raison de l'homme n'est pas réprouvée au point d'être condamnée à n'entrevoir jamais la vérité, et à ne pouvoir jamais en saisir quelques lambeaux.

Le philosophe péripatéticien a été imité par ses concitoyens d'Alexandrie. Nous avons parlé de cinq vers attribués par le précepteur de Ptolémée Philométor à Linus, maître d'Orphée. Le faussaire, quel qu'il soit, pouvait, avec moins de danger d'être reconnu, se cacher sous un nom dérobé à l'antiquité la plus reculée, et se couvrir en même temps de l'incertitude où l'on était relativement aux œuvres de Linus. Mais Callimaque, sous Ptolémée VII, tous les savants le connaissaient; à Alexandrie, le peuple pouvait l'avoir entre

les mains. Il n'était donc pas prudent de lui prêter des idées et des vers que l'on ne trouvait pas dans ses ouvrages. Mais plus tard on s'enhardit, et quand la mémoire du plus célèbre poëte de la pléiade fut moins présente à tous les esprits, ou lorsque la destruction de nombreux documents encouragea la fraude, c'est sous le nom de Callimaque que l'on mit les vers autrefois placés par Aristobule sous celui de Linus. C'était pour les Juifs un disciple de Moïse de plus. Mais nous avons reconnu la fraude, elle ne peut servir à prouver l'influence des Juifs ni sur Linus, ni sur Callimaque. Seulement, par ce stratagème, nous expliquons, autrement que par une erreur de copiste, le nom du maître d'Orphée, remplacé par celui de l'auteur de l'hymne à Jupiter dans Clément d'Alexandrie. Peut-être Eusèbe avait-il eu, comme il paraît, le texte même d'Aristobule sous les yeux, tandis que Clément semble avoir consulté celui du faussaire plus moderne.

Ce sont probablement encore les Juifs Alexandrins qui ont fourni au savant auteur des Stromates une autre citation de Callimaque, dans laquelle il croit remarquer une imitation d'Isaïe. Le célèbre catéchiste d'Alexandrie, en accordant trop de confiance à l'école juive, s'est égaré comme elle, et a trouvé des plagiaires de l'Ecriture sainte, là où il n'y en avait en aucune manière. Quand le poëte cher à Philadelphe

nous dit (1) : « C'était l'année où les volatiles, les habitants des mers et les quadrupèdes répétaient qu'ils étaient comme le limon de Prométhée, » et encore : « Si c'est Prométhée qui t'a fabriqué, et si tu n'es pas sorti d'un autre limon... » était-il nécessaire qu'il eût sous les yeux ces paroles d'Isaïe : « Foulez-lez aux pieds comme de la boue? » La fable de l'antiquité sur l'homme d'argile de Prométhée ne lui suffisait-elle pas?

Il fallait que les ouvrages des auteurs sur lesquels on voulait s'appuyer ne présentassent que des rapports bien imparfaits et des ressemblances peu concluantes, pour qu'on ne pût en extraire des passages plus favorables que ceux-là à la thèse favorite des Juifs de l'Egypte. Telles sont cependant les seules preuves apportées en sa faveur. Nous n'admettons pas, avec un habile critique (2), qu'il faille reconnaître l'influence juive dans ces vers de l'hymne à Jupiter : « Elle dit, et levant son bras puissant, elle frappa le mont de son sceptre. Le roc s'ouvre et vomit l'onde à grands flots. » La poésie pouvait accorder une fois, à une déesse qui vient de mettre au jour le maître de l'Olympe, une puissance qu'elle donne si souvent au dieu des mers.

Le nombre sept était sacré parmi les pythagoriciens, dont les doctrines avaient beaucoup de vogue en Egypte;

(1) Eus. Pr. év. l. XIII, ch. XIII. — Clém. Alex. Str. v.
(2) Valckenaer, De Aristob. Judæo, sub fin.

il l'était aussi chez les Israélites. Dans son hymne à Délos, le poëte a donc pu dire, sans imiter les Juifs : « Les chantres harmonieux de Phébus, les cygnes de Méonie, quittant le Pactole, vinrent tourner sept fois autour de Délos et chantèrent autant de fois la délivrance de Latone. Ce fut en l'honneur de ces chants sept fois répétés, que, dans la suite, le dieu monta sa lyre de sept cordes... Ils chantaient encore pour la septième fois, quand Phébus naquit. » Ces emprunts sont bien peu importants, ils ne modifieraient en rien les doctrines du siècle de Ptolémée Philadelphe, et pourtant il est probable qu'ils ne furent pas faits aux livres sacrés et aux croyances des Juifs.

Mais, dans la suite, les Israélites ne furent-ils pas mieux connus? Le roi Ptolémée Epiphane Ier, selon Josèphe (1), donna à la religion juive des marques de vénération profonde. Lorsqu'il eut soumis la Syrie, il se rendit à Jérusalem, suspendit dans le temple les trophées de sa victoire et y offrit des sacrifices selon les coutumes antiques. Cet hommage éclatant ne prouve-t-il pas que le judaïsme avait fait des progrès dans les esprits, que l'on en reconnaissait la supériorité sur le culte des Grecs et des Egyptiens? C'est la conclusion que semble tirer l'historien des Antiquités juives. « Ce n'est pas aux divinités égyptiennes, dit-il à Apion, mais au Dieu d'Israël, que le roi vain-

(1) Jos. contr. Ap. l. II. c. 2.

queur voulut rendre des actions de grâce. » Josèphe donne une valeur qu'il n'a pas à un acte purement politique. Ptolémée III avait compris qu'il était difficile de dompter un peuple qui tenait moins à ses rois qu'à son Dieu, et ne s'attachait à un prince que si ce prince lui permettait de rester en paix autour des sanctuaires du Très-Haut. Il sentit donc qu'une marque de respect pour le temple de Jérusalem et la Divinité qu'on y adorait, le servirait plus que ses armées, ses généraux et ses victoires. Il se montrait sur ce point fidèle au plan tracé par les premiers Lagides. D'ailleurs, n'est-il pas permis de croire que le Dieu qui autrefois s'était manifesté à Alexandre, l'avait désarmé, avait fait succéder la bienveillance à la colère et au désir de la vengeance, éclaira aussi, pour un instant, l'esprit de cet autre monarque? Mais de même que le conquérant de l'Asie, malgré les faits merveilleux qui lui avaient révélé la supériorité de la religion juive sur toutes les autres, n'avait pas tardé à l'oublier entièrement pour élever dans la cité qu'il venait de fonder sur les bords du Nil, des sanctuaires aux dieux de la Grèce et à Isis, la grande divinité des Egyptiens (1); ainsi Ptolémée III, s'il fut un instant fléchi par celui qui tient en ses mains le cœur des rois, oublia bientôt les Juifs, leur temple et leurs sacrifices pour revenir aux dieux du paganisme. Des

(1) Arrien, l. III, c. I.

inscriptions retrouvées dans les ruines de Canopus l'attestent (1). D'ailleurs, le prince rapporta de cette expédition, où il avait montré tant de respect pour Jérusalem, tous les objets sacrés que les Perses avaient enlevés de l'Egypte. Il rendit à cette contrée des dépouilles précieuses à un peuple idolâtre. Il cherchait donc moins la vérité que ce qu'il croyait utile à sa grandeur et au maintien de sa dynastie. On dirait que le vrai Dieu a placé à dessein ces inconséquences auprès des témoignages les moins équivoques rendus à la vérité, pour nous apprendre, par ces éclatants exemples, combien il était difficile de changer un monde attaché à ses erreurs par des chaînes si puissantes.

Josèphe, dans ses Antiquités, nous représente un autre prince, Ptolémée Philométor, comme un rabbin, ou plutôt comme un souverain pontife instruit de ce qui concerne toutes les difficultés de la loi (2). C'est lui que l'on choisit pour arbitre dans les débats survenus sous son règne entre les Samaritains et les Juifs. Il s'agissait de décider sur l'antiquité des temples de Jérusalem et du Garizim. Pour éclaircir une pareille question il fallait être très-versé dans la connaissance des Ecritures et savoir si elles n'étaient pas falsifiées, puisque les Samaritains s'appuyaient sur un passage du Deutéronome, que les Juifs prétendaient avoir été

(1) Letronne, Inscript. grecq. et lat. de l'Egypte, t. I, p. 2.

x (2) Ant. jud. l. XIII, c. VI.

x Historically doubtful,

corrompu par leurs adversaires. Philométor s'est trouvé capable de résoudre toutes ces difficultés. Il se prononce en faveur des Juifs et il condamne les avocats des Samaritains au supplice (1).

Une telle sévérité dans des princes d'ailleurs si tolérants en matière de religion, nous paraît déjà suspecte. Mais, de plus, comme le remarque Van Dale (2), Onias, qui avait rendu de grands services aux rois d'Egypte (3), avait dès lors bâti, avec l'autorisation de Ptolémée Philométor et de Cléopâtre, le temple juif d'Héliopolis. Les Juifs de Jérusalem, indignés de cette grave infraction à la loi, mirent les lévites qui servaient dans le nouveau sanctuaire au rang des prêtres sacrifiant sur les hauts lieux. Comment donc des hommes qui adoraient le Dieu d'Israël et lui offraient des sacrifices dans le temple d'Onias, à peine bâti, pouvaient-ils disputer sur l'antiquité de celui des Samaritains? Ces contradictions infirment le témoignage de Josèphe. Les soupçons sur la fidélité de sa narration se confirment par l'examen des lettres de Ptolémée VI et de la reine Cléopâtre (4). Le roi d'Egypte, accordant à Onias la liberté de bâtir un temple, lui fait remarquer pourtant qu'il ne sait pas si des autels, dans un lieu souillé et couvert d'ossements, peuvent

(1) Jos. Ant. jud. l. XIII, c. VI.
(2) Epist. ad Morinum in Tract. de idolol. p. 742.
(3) Ant. jud. l. XIII, c. VI.
(4) Jos. Ant. jud. l. XIII, c. VI.

être agréables à la Divinité. « Puisque Isaïe a prédit qu'un temple serait élevé en Egypte, je permets pourtant, dit-il, de le construire, autant qu'on le peut, sans violer la loi, afin de ne pas avoir part au péché contre Dieu (1). » Il faut l'avouer, dit Basnage, Josèphe, en faisant parler des princes païens, ne sait ni se conformer aux bienséances des caractères, ni conserver la couleur qui convient aux temps et aux lieux (2). Il suit l'exemple des historiens qui prêtent aux rois et aux généraux des harangues et des lettres qu'ils ont eux-mêmes composées, en prenant moins la vraisemblance pour guide que leur propre génie, et des systèmes pris d'avance, sans s'inquiéter si les faits les démentent ou les confirment.

Aristobule le péripatéticien avait, il est vrai, composé un Commentaire sur la loi de Moïse. Il avait pu donner à Philométor quelque connaissance des lois judaïques si toutefois c'est bien ce prince dont il fut précepteur, et s'il faut attacher à cette dernière expression un sens rigoureux, ce dont il est permis de douter, assurément il ne l'avait pas converti. Il ne l'avait pas attaché à la religion juive, au point de soulever dans son âme des scrupules semblables à ceux que lui prête Josèphe. N'est-ce pas en effet ce roi si religieux, ce zélé néophyte, tremblant de permettre la construction d'un temple en un lieu souillé,

(1) Jos. Ant. jud. l. XIII, c. VI.

(2) Basnage, Hist. des Juifs, t. III, l. II, c. VI.

qui fit élever plusieurs temples aux divinités du paganisme? L'inscription suivante, recueillie par Hamilton sur un des propylons de Parembolé, le prouve :

« Pour la conservation du roi Ptolémée et de la reine Cléopâtre, sœur et femme du roi, dieux Philométors, à Isis, à Sérapis et aux divinités adorées dans le même temple (1). »

Le nom du même prince se trouve également sur une inscription du propylon d'Antéopolis :

« Le roi Ptolémée, fils de Ptolémée et de Cléopâtre, dieux Epiphanes et Eucharistes, et la reine Cléopâtre, sœur du roi, dieux Philométors, ont construit ce pronaos à Antée et aux dieux adorés dans le même temple (2). »

Nous pouvons interroger d'autres inscriptions recueillies par les savants qui se sont occupés avec autant de sagacité que de bonheur des monuments de l'Egypte. Elles n'accusent aucun vestige de l'influence juive sur cette contrée; elles contredisent, au contraire, toutes les assertions de Josèphe et de Philon sur la prétendue oppression des Egyptiens par les Ptolémées. Loin de tourner la religion du pays en ridicule, pour s'attacher aux Juifs et embrasser leurs croyances, les Lagides ont toujours cherché à s'en rapprocher. Les temples, les pronaos, les propylons, les stèles que l'on élevait ou que l'on

(1) Letronne, Inscript. grecq. et lat. de l'Egypte, t. I, p. 18.
(2) Ib. t. I, p. 30.

restaurait sous leur règne étaient grecs pour la forme et les ornements, mais ils portaient d'abord le nom des divinités égyptiennes (1). Dans la suite, seulement, peut-être à partir de Ptolémée Philométor (2), les conquérants ajoutèrent à celles-ci le nom correspondant du dieu objet d'un culte semblable dans la religion grecque. Encore eurent-ils soin de mettre, par déférence, le nom égyptien le premier. « Chacun trouvait ici ses avantages, dit M. Letronne, et tous les intérêts étaient représentés (3). »

Pourquoi donc ceux des Juifs étaient-ils si complétement oubliés ? On ne trouve aucune allusion à leur Dieu, à leur culte, à leurs cérémonies religieuses dans ces pages sans nombre écrites sur les monuments publics ou privés par des rois, des personnages de leur cour, ou par de simples particuliers. Les Juifs auraient-ils refusé l'alliance sacrilége de Jéhovah avec les faux dieux de l'Egypte que les rois macédoniens associaient, par condescendance, à ceux de leur patrie ? Nous ne le croyons pas. Ils n'auraient pas désapprouvé dans les autres une assimilation dont ils nous ont eux-mêmes donné des exemples. « Ces paroles, dit Aristobule à la suite du fragment d'Aratus que nous avons cité, démontrent clairement, je pense, que toutes choses sont soumises à

(1) Letronne, Inscript. grecq. et lat. de l'Egypte, t. I, p. 408.
(2) Ib. t. I, p. 402 et sqq.
(3) Ib. t. I, p. 399.

la puissance divine; car *nous n'avons fait que représenter, avec les attributs qui lui conviennent, le Jupiter des poëtes*. Au fond, leur pensée n'a en vue que Dieu seul (1). Des hommes qui faisaient des concessions de cette nature pour être mieux connus devaient désirer que l'on fît allusion à leur culte et à leurs doctrines sur ces monuments dont plusieurs avaient résisté à tant de siècles et à tant de révolutions.

Deux inscriptions trouvées dans le temple de l'Hydreuma du Panium prouvent, du reste, d'une manière plus directe que les Juifs ne reculaient devant aucune concession faite aux idées du paganisme. L'une d'elles est ainsi traduite par M. Letronne :

Loue le Dieu,
Ptolémée,
Fils de Dionysius,
Juif.

et l'autre :

A la louange de Dieu,
Théodote fils de Dorion,
Juif, sauvé de...

« Ce qui me frappe, dit le savant auquel nous empruntons ces citations, c'est le soin que Ptolémée et Théodote ont pris d'éviter de prononcer le nom de Pan. Tous les autres voyageurs nomment le dieu; ils

(1) Eus. Pr. év. liv. XIII, c. XII.

s'adressent à Pan, Evhodus, sauveur, efficace. Ici, ni le nom du dieu, ni les épithètes ne se rencontrent. Ils louent le dieu, mais ils n'ajoutent rien de plus (1). »

« N'est-il pas naturel de penser que les deux Juifs, tout en étant sans doute forcés de rendre hommage à un dieu du paganisme, ont tourné cet hommage de manière qu'il pût s'adresser au Dieu unique et suprême Jéhovah, sans blesser ou irriter les Grecs qu'ils accompagnaient. Pour ceux-ci, le dieu c'était Pan; pour les deux Juifs, c'était Jéhovah (2). »

Il n'est pas nécessaire de supposer que ces Juifs furent contraints par les Grecs à rendre grâces au dieu qu'on adorait dans le temple. Ils ont pu, d'eux-mêmes, s'adresser au Dieu d'Israël dans le sanctuaire d'une divinité païenne. Les Israélites établis en Egypte, nous le savons, ne poussaient pas loin la délicatesse.

Si des scrupules auxquels les faits nous permettent de ne pas croire, détournaient les Juifs d'Alexandrie d'une semblable association dans les temples, leur Loi ne devait-elle pas obtenir, sur les monuments privés, de la ferveur des néophytes, des témoignages que le vrai Dieu ne réprouvait pas? Si nous exceptons les deux proscynèmes que deux Juifs probablement conduits près du Panium par leur commerce (3) ont ins-

(1) Letronne, Inscript. gr. et lat. de l'Egypte, t. II, p. 252 et sq.
(2) Ib. p. 252 et sq.
(3) Ib. t. II, p. 255.

crits dans le temple, nous ne trouvons aucun vestige des triomphes si vantés de la religion juive. Tandis que, dans les inscriptions des temples, dans celles qui ont rapport aux dédicaces et offrandes religieuses, dans les actes sacerdotaux, et surtout dans la fameuse inscription de Rosette, dans les proscynèmes et actes de visite, sur le colosse de Memnon, sur le grand Sphinx de Memphis, sur les Pyramides, sur le phare d'Alexandrie, au temps des Lagides, comme au temps des empereurs romains, tout nous révèle en Egypte, chez les rois et les simples particuliers, chez les Grecs et chez les Egyptiens, la présence de deux religions qui tendaient à se rapprocher, à s'unir et à s'assimiler. Chose étonnante, Philon lui-même n'a pas réussi, je ne dis pas à propager ses doctrines, mais à faire connaître son nom et son talent aux païens dans des villes où le moindre grammairien ne restait pas inconnu. Le philosophe juif, issu d'une famille illustre parmi ses concitoyens d'Alexandrie (1), frère d'Alexandre Lysimaque, préposé à la perception des impôts dans la capitale de l'Egypte (2), chargé lui-même des fonctions sacerdotales, devait, plus que tout autre, triompher de l'indifférence, et attirer les regards. Il semble pourtant avoir vécu dans un isolement complet. On dirait qu'il a passé toute sa vie au milieu des solitaires du désert; qu'il n'a écrit que

(1) Hieronym. Cat. sac. Eccl. c. II.
(2) Photius, Cod. CV, p. 151.

pour eux ou pour lui-même ces passages où l'on retrouve si souvent le mysticisme des ascètes chrétiens. En vain fut-il envoyé en ambassade à Rome, en vain parut-il devant l'empereur Caligula et les hommes influents de sa cour pour plaider la cause de ses concitoyens contre Apion; il ne put sauver son nom de l'oubli. Ce sont les Pères de l'Eglise et les auteurs ecclésiastiques saint Justin, Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe, saint Epiphane et saint Jérôme qui l'ont tiré de l'obscurité, lui et ses ouvrages. Par leur secours Philon inspira, mais indirectement, les philosophes alexandrins, Plotin, Porphyre, qui ne paraissent pas avoir eu connaissance de ses livres.

Nous ne nous sommes occupés jusqu'ici que des savants et de la partie la plus éclairée de la population alexandrine. C'était probablement parmi le peuple que le Judaïsme faisait des prosélytes. Comme plus tard le christianisme, il s'adressa peut-être, d'abord aux petits, aux humbles et aux ignorants. Philon nous assure que les lois de Moïse attirent le monde entier, les barbares, les étrangers et les Grecs; ceux qui demeurent sur le continent et les habitants des îles, les nations orientales et les occidentales, l'Europe et l'Asie (1). Comment expliquer ces paroles si la religion juive n'avait pas de nombreux adeptes, au moins dans les rangs inférieurs de la société? Il

(1) Philo, De vit. Mos. l. II, t. II, p. 137.

nous semble que le célèbre platonicien a été induit en erreur par une cause qui paraît avoir, plus d'une fois, trompé ses concitoyens. Les Juifs, avant Notre-Seigneur Jésus-Christ, étaient répandus dans l'Orient et dans l'Occident. Très-souvent ils prirent des noms grecs ou latins. Ainsi, les noms de Cléopas, d'Hérode, d'Antipater, de Ptolémée, de Dionysius, de Théodote, de Dorion, d'Aristobule, de Bérénice, d'Agrippa, de Luc, de Silas (1), sont évidemment étrangers. Parmi les soixante-douze Juifs qui, selon le faux Aristéas, traduisirent le Pentateuque, cinq portaient des noms grecs : Théophile, Jason, Théodote, Théodore, Dosithée. S'il en est ainsi, ne peut-on pas conjecturer que Philon a pris pour de nouveaux convertis, des Israélites qui avaient adopté les noms des peuples au milieu desquels ils vivaient. La distance des lieux, la difficulté des communications, l'inexactitude des renseignements qu'il ne recevait sans doute que par sa nation, naturellement portée, en pareille matière, à l'exagération, étaient autant de causes d'erreur. De plus, il n'est pas absurde de supposer que Philon confondait, comme on le faisait si fréquemment alors, le christianisme avec le judaïsme dont il le regardait peut-être comme une secte. Quoi qu'il en soit, il paraît hors de doute que, sauf de rares exceptions, le peuple d'Alexandrie et de l'Egypte écouta peu les solli-

(1) Letronne, Inscript. gr. et lat. t. II, p. 55 et sq.

citations des Juifs. N'était-ce pas à cette population grecque si vive, si spirituelle, si moqueuse, qui n'épargnait pas les rois eux-mêmes, comme le prouvent tant de surnoms railleurs, que la circoncision, l'abstension de la chair de certains animaux, et toutes les pratiques du culte devaient surtout paraître ridicules? Or, pour être admis dans les assemblées, pouvoir entendre la parole de Dieu, et partager les priviléges de la nation sainte, il fallait adopter ces usages si étranges pour des païens. Les prescriptions de la Loi, selon la remarque de Josèphe (1), sont plus pénibles que celles de la législation lacédémonienne de la sévérité desquelles on a tant parlé. Grand obstacle pour un peuple marchand, accoutumé à la facilité de mœurs du paganisme. Aussi l'historien nous semble-t-il entièrement dans la vérité quand il ajoute que les autres hommes ne peuvent pas porter le lourd fardeau de ces lois si légères pour ses concitoyens.

Si le judaïsme avait eu dans Alexandrie une sérieuse influence, aurait-il rencontré dans la capitale de l'Egypte des ennemis si constamment acharnés à garder le silence sur ses doctrines, ou à les travestir par ignorance, comme dit Josèphe (2), de la manière la plus odieuse? Des écrivains convertis à la foi, guidés par la justice, ou forcés par l'évidence, auraient, comme Pline le Jeune le fit plus tard, à Rôme

(1) Jos. contr. Ap. l. II, c. VIII.
(2) Jos. contr. Ap. l. I, c. I.

pour les chrétiens, vengé leur culte de toutes les absurdités dont on le chargeait. Il leur serait échappé, comme au contemporain de Trajan, quelques expressions sur l'envahissement de la religion de Moïse, sur les moyens de l'arrêter, sur la pureté et l'élévation de ses doctrines (1). Les Alexandrins ne nous ont rien laissé de semblable sur les Juifs. Manéthon, Chérémon, Apion, Lysimaque et Apollonius Molon s'accordent à leur reprocher leur haine contre les autres peuples, et surtout contre les Egyptiens, leur obstination à vivre en dehors des autres nations, à en repousser les divinités, les arts et les sciences (2). Ils ne les accusent pas d'attirer les autres à leurs croyances, mais d'être trop grossiers eux-mêmes pour ouvrir leur intelligence aux lumières et à la civilisation de l'Egypte. Sans doute, ces hommes, en voyant la population de ce vaste pays se rapprocher et s'unir, trouvaient que les Juifs, malgré leurs concessions au paganisme, ne participaient pas assez au mouvement général. De là leur colère et leurs accusations. Ajoutons à cela que les Israélites, si versés dans le commerce, si habiles à attirer tout à eux, avaient accumulé d'immenses richesses dans la capitale, et qu'ils s'y étaient multipliés au point de l'envahir, au lieu de se renfermer dans les limites du quartier qui leur avait été assigné d'abord. C'est ce qui souleva contre

(1) Pline le Jeune, liv. x, lett. xcvii.
(2) Jos. contr. Ap. l. ii, c. vi.

eux, sous le règne de Caligula, des haines et des persécutions si terribles. De là vient qu'on renversa leurs maisons et leurs synagogues, comme le raconte Philon (1), qu'on pilla leurs trésors, qu'on massacra un grand nombre d'hommes, de vieillards, de femmes et d'enfants, et qu'on força le reste à rentrer dans les bornes qu'il n'aurait pas dû franchir. Ces persécutions n'ont rien du caractère de celles qui se déchaînèrent plus tard contre les chrétiens. Elles montrent que dans les cités anciennes, comme dans les cités du moyen âge et nos villes modernes, les Juifs ont toujours été les mêmes, avides, rapaces, ingénieux à pénétrer partout où il y avait du gain à faire, sans prouver qu'ils aient eu, dans les unes plutôt que dans les autres, de nombreux prosélytes.

Mais pour apprécier plus complétement le rôle de l'école juive d'Alexandrie et juger de son peu d'influence sur le monde païen, qu'il nous soit permis de passer dans la capitale de l'empire romain. Dans cette cité la littérature alexandrine était imitée par les poëtes les plus illustres, enseignée par des maîtres célèbres. De plus, les relations établies entre Jérusalem et la maîtresse du monde, après l'expédition de Pompée, s'unissaient, pour mieux faire connaître les Juifs, aux rapports de Rome avec l'Egypte.

Leur nation n'y fut cependant pas mieux appréciée

(1) In Flacc. t. II, p. 527. — Leg. ad Caium, t. II, ed. Mangey, p. 562 et sqq.

que dans la capitale de l'Egypte. Des hommes tels qu'Apion devaient, nous le savons, faire partager leurs préventions à leurs disciples dans la ville des Césars. Mais on est étonné de voir les écrivains les plus consciencieux, les plus avides de connaître la vérité par eux-mêmes, tomber, par rapport aux Juifs, dans les méprises les plus grossières. Quelques-uns d'entre eux avaient visité Alexandrie, ils y avaient même séjourné pendant quelque temps. Ils avaient donc pu contrôler les témoignages suspects, en consultant les livres sacrés traduits en grec. Ils ne partageaient pas les préjugés des habitants d'Alexandrie. Supposons qu'on explique l'obstination de ces derniers à se taire sur les triomphes des Juifs, par l'envie dont ils étaient animés à la vue de leurs croyances qui envahissaient tout. Rome n'avait encore rien à craindre alors d'une religion confondue d'abord avec celle-ci, calomniée et persécutée plus tard avec tant de fureur. Rien ne s'opposait donc alors à ce qu'elle dît la vérité si elle la connaissait, et si le judaïsme jetait un vif éclat, s'il était en quelque sorte exposé sous les yeux de tous, dans la vie des Grecs néophytes, elle devait certainement le connaître. Voyons donc ce que l'on pensait des Juifs dans la ville de Rome. Les auteurs qui en ont fait mention semblent avoir vécu à Alexandrie, tant leurs préjugés ont de conformité avec ceux que Josèphe a réfutés dans ses livres contre Apion.

Diodore de Sicile, contemporain de Jules César et d'Auguste, avait fait dans sa jeunesse des voyages en Asie, en Afrique et en Europe avant de se fixer à Rome, où il publia sa Bibliothèque historique. Il ne présente qu'un tissu de mensonges, comme dit Photius, sur la sortie des Juifs de l'Egypte, sur leurs lois et leur législateur.

Il raconte que dans des temps très-reculés une contagion funeste se déclara en Egypte, et que le plus grand nombre des habitants attribua cette calamité au courroux d'une divinité offensée. « En effet, dit-il, comme le pays contenait une foule d'étrangers de nations diverses, dont les cérémonies religieuses différaient de celles qui étaient jadis pratiquées en Egypte, il résulta que le culte des dieux, tel que les habitants de la contrée l'avaient reçu de leurs ancêtres, tomba insensiblement dans l'oubli et la désuétude. On en conclut qu'il fallait expulser les étrangers cause du fléau redoutable. Alors les hommes les plus distingués par leur valeur, enveloppés dans un commun arrêt de proscription, se réunirent, quittèrent l'Egypte et cherchèrent un asile, soit dans la Grèce, soit dans d'autres régions. Cadmus et Danaüs étaient les chefs de l'émigration. Une nombreuse population qui ne faisait point partie de ceux qu'ils conduisaient, gagna la Judée. Le conducteur de cette dernière colonie se nommait Moïse. Il atteignit la contrée dont nous venons de parler, y fonda plusieurs villes, entre autres

Jérusalem. Il fit élever un temple dans cette célèbre cité. Législateur des Juifs, il leur donna un culte, leur enseigna la pratique des cérémonies religieuses et leur dicta des lois. Il partagea le peuple qu'il gouvernait en douze tribus, nombre qu'il estimait le plus parfait, comme étant d'accord avec celui des mois, dont la réunion compose l'année. Les institutions civiles et religieuses qu'il établit différaient entièrement de celles que les anciens peuples ont adoptées. La persécution qui avait forcé les Juifs à fuir, avait tellement aigri ce peuple, que le législateur introduisit parmi eux la haine la plus profonde pour les étrangers, les mœurs barbares et misanthropiques qui se sont confondues avec sa manière de vivre habituelle. » « On prétend, ajoute le même historien, qu'ils n'ont jamais eu de rois, et qu'ils ont toujours reconnu pour chef le plus sage et le plus vertueux de leurs prêtres (1). »

Ailleurs, il rapporte qu'Antiochus Epiphane, vainqueur des Juifs, était entré dans le sanctuaire de leur Dieu; qu'il y avait trouvé une statue de pierre représentant un homme avec une longue barbe, assis sur un âne, et tenant un livre à la main. Il avait cru que cette figure était celle de Moïse, fondateur de Jérusalem, de ce législateur qui avait réuni le peuple juif et lui avait donné des institutions ennemies de l'hu-

(1) Diod. Sic. l. XL, ed. Wessel, t. II, p. 543.

manité et lui avait enseigné des coutumes impies (1).

Ainsi cet historien, que les savants français de l'expédition d'Egypte (2) ont vengé de la critique trop sévère de G. Heyne, et dont ils ont trouvé les descriptions généralement exactes, preuve qu'il aimait à examiner par lui-même, ou à peser la valeur du témoignage des autres, ne rapporta que l'erreur d'un pays où il aurait puisé la vérité si les Juifs y avaient eu une grande influence.

Trogue Pompée, s'il faut en croire son abréviateur Justin, n'a pas mieux connu l'histoire du peuple de Dieu. « Les Juifs, dit-il, sont originaires de Damas, la plus grande ville de Syrie, d'où sortirent aussi les rois assyriens, issus de Sémiramis, et à laquelle le roi Damascus donna son nom. A ce prince succédèrent Azélus, Adorès, Abraham et Israël. L'heureuse naissance de dix fils rendit ce dernier plus illustre que ses ancêtres. Il divisa le royaume en dix tribus qu'il partagea entre ses enfants. Joseph était le plus jeune d'entre eux. Ses frères, redoutant la supériorité de son esprit, l'enlevèrent secrètement et le vendirent à des marchands étrangers qui le transportèrent en Egypte. Moïse, fils de Joseph, fut recommandable et par sa beauté et par la science qu'il hérita de son père. Les Egyptiens attaqués de la lèpre le chassèrent de l'Egypte, suivant

(1) Diod. Sic. e Photii Bibliotheca, p. 1151.
(2) Descript. de l'Egypte. Thèbes, p. 59.

l'ordre de l'oracle, avec tous les malades, de peur que la contagion ne fît plus de progrès. Moïse, devenu chef de ces bannis, regagna Damas, l'ancienne patrie de sa nation, et s'établit sur le mont Sina. Il n'y arriva avec son peuple qu'après sept jours de marche, de fatigue et de jeûne, par les déserts de l'Arabie. Il consacra à jamais au jeûne le septième jour que les Juifs appellent le sabbat, parce que ce jour avait été le terme de leur voyage. Comme ils se rappelaient que la crainte d'une contagion les avait fait chasser de l'Egypte, pour ne pas se rendre odieux par la même raison aux habitants des pays où ils se trouvaient, ils s'interdirent tout commerce avec les étrangers; cette loi, purement politique dans son origine, devint insensiblement chez eux une institution religieuse (1). »

On ne pouvait se dispenser de donner dans une histoire universelle une place à un peuple que l'on trouvait partout, avec lequel les Romains s'étaient déjà rencontrés, dans le pays même qu'il habitait; mais ce récit indique l'indifférence ou la négligence d'un historien qui parle d'une nation sans importance et peu connue.

Pline l'Ancien, après avoir parlé de l'origine de la magie, de son utilité, de ses inventeurs, des philosophes qui l'étudièrent, ajoute : « Une autre secte

(1) Justin, liv. XXXVI, ch. II.

de magiciens reconnaît pour chefs Moïse, Iannès, Iotapès et des Juifs tous postérieurs de plusieurs milliers d'années à Zoroastre (1). »

Strabon, qui avait visité l'Egypte jusques aux limites de l'Ethiopie, c'est-à-dire jusqu'à la ville de Syène et les cataractes du Nil, et se lia d'amitié avec le gouverneur de la contrée pour les Romains, Ælius Gallus, n'a pas admis tous les préjugés de ses concitoyens. Que d'erreurs il mêle cependant encore à la vérité! Les Egyptiens, selon lui, sont les ancêtres des Juifs. Moïse est un prêtre égyptien qui, mécontent de la religion établie dans son pays, en sortit avec une foule d'hommes qui, comme lui, adoraient la Divinité. Il soutenait et enseignait que les Egyptiens étaient dans l'erreur en représentant la Divinité sous forme d'animaux sauvages ou privés; que les Libyens, que les Grecs eux-mêmes se trompaient quand ils donnaient aux dieux la figure humaine (2).

Strabon était stoïcien, et il loue Moïse, parce qu'il lui prête des doctrines analogues à celles de Zénon. « En effet, remarque le savant géographe, Dieu pourrait bien n'être réellement que ce qui nous environne, nous, la terre et les mers : c'est ce que nous appelons le ciel, le monde, la nature des choses. Or, quel homme sensé, disait Moïse, pouvait oser le repré-

(1) Hist. nat. l. xxx, c. 2.
(2) Strabonis Geog. l. xvi, c. 2.

senter sous une des formes que nous avons sous les yeux? Moïse, ajoute-t-il, prescrivait de s'endormir dans le temple, non-seulement pour soi, mais encore pour les autres, lorsqu'on avait le don de faire d'heureux songes. C'est lui-même qui conduisit les Juifs dans la contrée où s'élève Jérusalem; c'est lui qui en bâtit le temple. Il ne trouva aucune résistance dans les habitants du pays qu'il venait envahir. Toutes les tribus environnantes accoururent se joindre à lui, entraînées par ses discours et par ses promesses. Pendant quelque temps ses successeurs restèrent fidèles à ses préceptes; ils marchèrent dans la voie de la justice et rendirent à Dieu le culte qu'il aime; mais le sacerdoce fut ensuite exercé par des hommes d'abord superstitieux, puis tyranniques. De la superstition naquit l'usage de s'abstenir de telle ou telle espèce d'aliments, usage qu'ils ont conservé jusqu'à ce jour. »

Ce récit de Strabon prouve dans cet illustre voyageur le désir de ne pas s'en tenir aux faits racontés jusque-là sur les Israélites; mais en même temps il montre que l'histoire et les mœurs de ce peuple étaient toujours un mystère, puisque des recherches consciencieuses ne conduisaient qu'à des connaissances si imparfaites. On sent que la barrière qui avait toujours séparé les Juifs des nations n'était pas encore renversée. C'était aux Juifs eux-mêmes qu'il fallait s'adresser pour les connaître; les hommes

qui vivaient au milieu d'eux n'étaient que des guides ignorants et infidèles.

Les historiens qui, pour éclairer les Grecs et les Romains sur la nation juive ainsi méconnue et calomniée, allaient en quelque sorte à leur rencontre, et s'accommodaient à leurs idées et à leur langage, échouèrent encore. Ni Justus de Tibériade, avec sa Chronique des rois juifs qui avaient été couronnés, et ses Mémoires sur la guerre des Juifs sous Néron, ni Josèphe, avec ses Antiquités juives et son discours contre Apion, n'ont été assez puissants pour mettre fin aux préjugés des vainqueurs de la Judée; et cependant si l'affranchi de Vespasien reproche à Justus de nombreux mensonges, lui-même ne les a pas omis pour rendre sa narration ou plus intéressante ou plus vraisemblable (1). Il a souvent fait disparaître le merveilleux des livres saints pour s'insinuer davantage dans l'esprit de ces maîtres du monde, qui regardaient comme des superstitions grossières ce que la religion des Juifs avait de plus vénérable. Le livre du favori de Vespasien et de Titus dut certainement trouver des lecteurs à Rome; mais il ne triompha pas des préventions du paganisme. Tant il est vrai que Dieu voulut confondre jusques au bout les Juifs qui trahissaient leurs doctrines, et démontrer jusqu'à l'évidence, par les obstacles qu'elle avait à vaincre, la divinité de la religion qui allait sortir du sein de la Palestine.

(1) E. Egger, Examen crit. des Hist. d'Auguste, c. v, § 8, p. 189.

Tacite, qui a dû lire l'historien Josèphe, comme l'indique le récit des prodiges précurseurs de la ruine de Jérusalem, empruntés à la guerre des Juifs contre les Romains, malgré sa haute sagesse et son vif amour de la vérité, se laisse égarer comme les autres, quand il en vient à ce peuple si difficile à comprendre.

Il cite sérieusement l'opinion de ceux qui font sortir les Juifs de l'île de Crète. Le mont Ida leur a donné son nom, car ils furent d'abord appelés *Idæi*, puis, par corruption, *Judæi*. Quelques auteurs, ajoute-t-il, en font une colonie d'Egyptiens. Au temps d'Isis, selon ces derniers, ils vinrent, sous la conduite d'Hierosolymus et de Juda, rejeter sur les contrées voisines de l'Egypte la surcharge de leur population. D'autres les croient originaires d'Ethiopie ou d'Assyrie. Ils s'établirent dans une partie de l'Egypte pour passer ensuite dans le voisinage de la Syrie. Ils furent contraints de quitter le pays où ils avaient été infectés de la lèpre. Bocchoris, sur la réponse de l'oracle d'Hammon, les chassa de son royaume et les abandonna au milieu des déserts. Ils étaient tous abattus par la douleur : Moïse seul les exhorta à ne rien attendre ni des dieux, ni des hommes qui les trahissaient également. Ils le prirent pour guide, et s'avancèrent au hasard dans les déserts. Ils manquaient d'eau ; un troupeau d'ânes sauvages qui sortait d'un pâturage couvert d'herbe

(1) Tacite, Hist. liv. v, ch. 2 et sqq.

épaisse, pour gagner une roche couverte d'un bois touffu, fit conjecturer à Moïse que le sol recélait des sources abondantes. Il parvint à les découvrir.

De là vient que dans le temple qu'il fit construire, Moïse consacra la tête de l'animal dont les traces lui avaient indiqué la source d'eau, et le chemin à suivre dans le désert. Moïse donna à son peuple une religion toute nouvelle et absolument contraire à celle des autres nations. Ce peuple a de l'horreur pour tout ce que les Romains vénèrent, il se permet tout ce qui les révolte.

Après avoir parlé de leurs sacrifices, de l'abstention de la chair de certains animaux, des jeûnes fréquents, du repos du septième jour et de celui de la septième année dont il ignore le véritable esprit, du Dieu d'Israël, dont, comme Strabon, il fait une divinité toute stoïcienne, il continue ainsi : Ces rites, quelle qu'en soit l'origine, ont leur antiquité pour excuse. D'autres institutions, sinistres, infâmes, n'ont prévalu que par la perversité; car leur temple fut le réceptacle de tous les scélérats qui, abandonnant la religion de leurs pères, venaient y porter en foule leur argent et leurs offrandes.

Voilà donc ce qu'avaient valu aux Juifs près de quatre siècles de prosélytisme, et toutes ces concessions sacriléges qui en avaient fait presque des apostats. Leur culte était traité d'infâme; eux-mêmes, pour le défendre, étaient mis au rang des brigands et

des scélérats. Le vrai Dieu ne devait qu'aux doctrines d'un historien attaché au stoïcisme l'honneur de n'être pas confondu avec les divinités monstrueuses de Rome et de l'Egypte.

Nous retrouvons partout les mêmes préventions. Il serait trop long d'énumérer tous ceux qui ne furent pas mieux instruits que Tacite, et de rapporter leur opinion sur la nation juive. Ptolémée Héphestion (1) dont Photius analyse l'histoire dans sa bibliothèque; Plutarque (2), Dion Cassius (3), Trebellius Pollion (4), Helladius (5) ont reproduit, à des époques différentes et sous différentes formes, les mêmes erreurs et les mêmes calomnies.

Nous comprenons maintenant le véritable rôle du peuple juif, au milieu des nations, avant l'arrivée de Jésus-Christ. Dieu l'avait dispersé parmi les peuples idolâtres pour chanter sa puissance et faire connaître le nom de celui à qui seul appartiennent les créatures et leurs adorations (6); mais il ne réveilla nul écho; le paganisme retint dans son sein la vérité captive. En Asie, cependant, où la nation sainte conserva sa foi pure de tout mélange profane, où elle n'admit pas, comme à Alexandrie, de coupables

(1) Bibl. Photii, Cod. cxc, p. 486.
(2) Plut. Symposiac. l. iv, q. v.
(3) Lib. xxxvii, § 15 et sqq.
(4) Vita Claudii, c. i.
(5) Phot. Cod. cclxxix.
(6) Liber Tobiæ cxiii, v. 4.

transactions, la loi de Moïse fut connue davantage. Encore son action paraît-elle n'y avoir pas été très-efficace. Ailleurs, elle le fut moins encore. Les critiques qui ont fait de la capitale de l'Egypte et de Rome des cités éclairées par les lumières de la révélation juive, et toutes remplies des disciples de Moïse, ont été égarés par les exagérations des écrivains de l'école juive d'Alexandrie, qui avaient déjà induit en erreur les auteurs ecclésiastiques des premiers siècles. Ils ont attribué à certains passages des écrivains de Rome un sens moins conforme à la vérité que propre à servir des systèmes arrêtés d'avance. Les Juifs étaient très-nombreux dans la capitale du monde, au temps de Cicéron, soixante années avant Jésus-Christ; nous en trouvons la preuve dans le plaidoyer pour Flaccus (1). Comme dans Alexandrie, ils s'y distinguaient par leur prosélytisme; une allusion d'Horace ne nous permet pas d'en douter (2). Mais ils n'ont pas été plus heureux sur les bords du Tibre que sur les rives du Nil; et les gentils qu'ils voulaient attirer dans leurs rangs ne vinrent pas les grossir. Leur argent eut sans doute plus de puissance que leurs doctrines pour ameuter la multitude contre Flaccus et son illustre défenseur. S'il avait eu devant lui des convertis, Cicéron était assez habile pour ne pas justifier Flaccus d'avoir empêché les Juifs d'Asie de

(1) Ch. XXVIII, tom. XII, éd. J. V. le Clerc.
(2) Hor. Sat. liv. I, s. IV, v. 142.

transporter de l'or à Jérusalem pour l'ornement du temple, en prétendant qu'il y avait sagesse à rompre le cours d'une superstition barbare, de sacrifices indignes de la majesté de l'empire, de la splendeur du nom romain et des antiques institutions de la république. Les plaisanteries d'Horace ne supposent pas nécessairement quelque préjugé populaire et devenu notoire pour tout le monde; mais elles prouvent que les Juifs étaient assez nombreux dans la ville pour attirer l'attention, et paraissaient assez ridicules pour qu'on se permît sur eux la raillerie avec succès.

Tel fut pourtant, dans les premiers siècles de l'Eglise, le désir de répondre à ceux qui reprochaient au christianisme de n'être que d'hier, qu'il a entraîné souvent les hommes les plus instruits et les personnages les plus illustres dans des méprises vraiment étranges. Quelques-unes rappellent celles des Talmudistes qui, dans leurs naïfs récits, font un prosélyte de Néron lui-même. Lorsqu'il faisait le siége de Jérusalem, ce prince, pour savoir s'il réussirait à la prendre, tira quatre flèches; elles tombèrent toutes dans la ville. Il en conclut qu'il la réduirait en son pouvoir. Mais il entendit aussitôt un petit enfant lisant un passage d'Ezéchiel dans lequel Dieu menacait sa maison d'une ruine prochaine, en lui promettant de la venger ensuite de la tyrannie d'Edom. L'empereur comprit que Dieu le punirait s'il prenait

Jérusalem. Il se fit donc prosélyte, et eut pour fils le fameux Méir, l'un des Tanaïtes (1). L'empereur Constantin, ou l'auteur quel qu'il soit du discours adressé à l'assemblée des fidèles, par un excès de zèle, admet des faits qui ne sont pas plus vraisemblables. Il prétend (2) que Cicéron a traduit en latin le célèbre acrostiche de la sibylle qui commence par ces mots :

Ἰησοῦς Χριστὸς, Θεοῦ υἱὸς σωτὴρ, σταύρος...

que Virgile avait lu les vers de l'orateur romain et les livres sibyllins, qu'il faisait allusion au Messie dans sa quatrième églogue. La critique a démontré avec évidence que les poëmes attribués aux sibylles sont, dans presque toutes leurs parties, postérieurs à l'établissement du christianisme. Nous n'avons pas à nous en occuper ici. Cependant, comme quelques fragments sortis, ainsi que nous l'avons vu, d'Alexandrie sous Ptolémée Philométor, font allusion au Sauveur attendu par les Juifs et à l'âge d'or qu'il ramènera sur la terre, ne pourrait-on pas supposer que l'auteur de l'églogue a puisé ses inspirations dans l'œuvre du faussaire? Cette opinion a trouvé des défenseurs de nos jours. On a même avancé qu'il était probable que Virgile avait lu la traduction grecque

(1) In cod. Ghittin. LXXIX, c. V, p. 56.
(2) Orat. ad S. C. c. XVIII.

d'Isaïe. Josèphe nous raconte que le roi Hérode vint à Rome, avec un nombreux cortége, sous le règne d'Auguste (1), qu'il y séjourna quelque temps ; l'historien juif avance que le roi de Judée avait été l'hôte des enfants de Pollion. On a profité de ces données pour bâtir tout un système plus ingénieux que solide. Ce Pollion doit être celui-là même auquel Virgile dédia son églogue. Le poëte a dû être présenté à Hérode par Asinius Pollion. Ce dernier l'aura invité à s'asseoir à sa table, auprès du monarque. Il n'est pas croyable que, dans les entretiens, les prophètes n'aient pas quelquefois occupé les convives. Le savant poëte n'a pas négligé une occasion si précieuse d'augmenter le trésor de ses connaissances.

Mais la critique fait justice de toutes ces suppositions. Elle détruit, d'un côté, l'hypothèse des entretiens de Virgile avec Hérode ; elle montre, de l'autre, que les livres sibyllins avaient été détruits par les flammes sous Sylla ; que les envoyés de Rome, chargés d'en recueillir des vers çà et là pour composer un nouveau recueil, n'allèrent pas à Alexandrie ; que, du reste, il n'est pas croyable qu'ils aient jamais songé à s'adresser à un peuple si méprisé et tourné en ridicule de tant de manières, et qu'enfin, à supposer que les Juifs d'Egypte eussent donné ces vers de leur invention, Virgile n'étant ni patricien, ni

(1) Ant. jud. l. xv, c. 13.

quindécemvir, ne pouvait prendre connaissance du sacré dépôt conservé par des gardiens spéciaux loin du profane vulgaire.

Les vers sibyllins ne donnent pas, d'ailleurs, l'explication des pensées de Virgile. Il faut, comme Constantin, faire violence au texte du poëte pour y trouver *un reflet d'Isaïe*. Toutes les difficultés disparaissent, au contraire, lorsque l'on entre dans le véritable sens de l'églogue; qu'on se contente d'y voir des vœux pour Auguste, Pollion et son fils, ou une interprétation des vers de la sibylle de Cumes qui avait prédit le retour de l'âge d'or et l'avénement d'un monarque illustre (1). L'auteur de l'Enéide pouvait, nous l'avouons, avoir connaissance des bruits répandus par tout l'Orient sur la future naissance d'un personnage célèbre; mais il paraît avoir ignoré le véritable foyer de toutes les prédictions et de toutes les prophéties, si l'on en juge par ces vers :

Hujus in adventum jam et nunc et Caspia regna,
Responsis horrent Divum, et Mæotia tellus (2).

Quand bien même il aurait su, comme Suétone (3) et Tacite (4), que de la Judée sortirait celui que les oracles annonçaient, il n'aurait pas compris ce qu'il

(1) J. P. Rossignol, Virgile et Constantin, p. 33, sqq.
(2) Virg. Æn. l. vi, v. 797 et sq.
(3) In Vesp. c. 4.
(4) Tac. Hist. l: v, c. 13.

devait être. Il aurait, à l'exemple des deux historiens dont nous venons de parler, changé l'objet de ses flatteries et adressé à Vespasien et à Titus les vers qu'il avait dédiés à Auguste. Les prophéties d'Isaïe, à supposer qu'il les ait lues, ne lui eussent présenté qu'une série d'énigmes. Comment Virgile, nourri dans le paganisme, serait-il entré si facilement dans le sens des livres inspirés, dont les Juifs n'ont pu percer tous les mystères. C'est se laisser égarer par un zèle indiscret et aveugle que de donner aux gentils plus de lumières qu'aux chrétiens et aux prophètes eux-mêmes; c'est enlever au christianisme une partie de sa gloire que de représenter le monde si favorablement disposé à l'accueillir et déjà si bien instruit des vérités que les apôtres devaient lui révéler.

CHAPITRE II.

INFLUENCE DE L'ÉCOLE JUIVE D'ALEXANDRIE SUR LA PALESTINE.

Les Juifs d'Alexandrie, justement suspects à leurs frères de Jérusalem à cause de leur émigration volontaire sur la terre de l'idolâtrie, et de leurs concessions aux idées de la Grèce, cherchèrent toujours à renverser les barrières qui séparaient la colonie d'Egypte de la Palestine. De là les fables inventées relativement à la version des Septante, ainsi que nous l'avons vu ailleurs. De là aussi les livres apocryphes où ils se plaisaient à mettre en opposition leurs martyrs avec les martyrs de la terre natale, les héros d'Alexandrie avec ceux de la Judée. Malgré la difficulté des communications et le mauvais accueil de leurs coreligionnaires, ils ne cessèrent jamais leurs rapports avec la cité qu'ils appellent toujours la ville sainte. Le temple de Jérusalem, malgré l'Onion, fut continuellement pour eux le sanctuaire privilégié de la Divinité. Comme les autres Juifs dispersés sur la terre étrangère, ils l'enrichirent de leurs présents et l'ornèrent de leurs offrandes. Ne faut-il pas conclure

que de ce commerce entre la capitale de l'Egypte et la Palestine résulta une influence funeste à la pureté et à l'intégrité de la loi de Moïse parmi les Juifs qui n'avaient pas quitté le sol natal; que l'ivraie fut mêlée au bon grain par les philosophes que produisit l'école d'Alexandrie? Pythagore, Platon, Aristote et Zénon ne prirent-ils pas dans le sanctuaire même de la révélation divine la place que leur avaient donnée, sur les bords du Nil, un éclectisme coupable et des transactions sacriléges. On l'a prétendu de nos jours, on a même fait arriver jusqu'au christianisme, qui se l'assimila, la sagesse puisée à ces sources profanes. Les faits démentent toutes les assertions de ce genre. Les Juifs d'Egypte firent, il est vrai, accepter à la Judée leur version des Ecritures; mais celle-ci n'introduisait pas le paganisme dans la cité sainte. On a voulu que la philosophie grecque ait déposé çà et là dans les Septante le germe des doctrines développées plus tard par Philon; que des infidélités échappées à l'ignorance ou à la mauvaise foi des traducteurs marquent le premier pas des Israélites alexandrins vers l'éclectisme et l'union du judaïsme avec la sagesse païenne (1). Mais si la fameuse traduction renferme de si graves infidélités, pourquoi donc n'ont-elles pas été remarquées par les Juifs de la Palestine qui,

(1) Gfroerer, Christ. primitif, t. II, p. 4-18. — Dahne, Exposition historique de la philosophie religieuse chez les Juifs d'Alexandrie, t. II, p. 1-72.

après avoir admis la version alexandrine, la rejetèrent pour adopter celle d'Aquila? Pourquoi Théodotion et saint Jérôme se sont-ils attachés à relever des inexactitudes, lorsqu'ils pouvaient signaler des erreurs monstrueuses? Philon a très-souvent abusé des Septante; il en a fait quelquefois sortir, nous le savons, des doctrines que le texte hébreu qu'il ne comprenait pas bien, selon toute apparence, n'autorisait en aucune manière; mais s'il faut attribuer ces erreurs au livre consulté par le Juif platonicien, et non à son esprit égaré par les traditions de l'école juive d'Egypte, pourquoi ne retrouvons-nous pas dans les apôtres et dans les Pères qui se sont servi de la même version, les mêmes opinions sur l'éternité de la matière, par exemple, sur le Verbe, sur la transmigration des âmes et sur tant d'autres points? Nous ne pouvons en douter, Dieu veillait sur la terre qu'il avait toujours entourée de remparts invisibles, et mise à l'abri de l'invasion des doctrines profanes. Il ne permit pas que le berceau du christianisme fût assailli par des croyances propres à jeter plus tard de l'obscurité sur son origine, et à la faire confondre avec l'ouvrage des sages de l'antiquité, qui tous avaient profité des œuvres de leurs devanciers pour élever l'édifice de leur système philosophique.

Pour juger si les Juifs d'Alexandrie, dans les temps de leur plus grande prospérité, n'introduisirent,

en effet, aucun élément étranger dans les doctrines des habitants de la Palestine, interrogeons les livres écrits par ces derniers, examinons les sectes différentes qui s'élevèrent dans la Judée avant l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La Mischna, le Sepher Ietzira et le Zohar sont les seuls ouvrages auxquels nous devions nous arrêter. La Mischna, qui contient le texte du Talmud, ne fut composée, il est vrai, selon l'opinion la plus probable, que vers la fin du second siècle (1). Mais le rabbin Juda, son rédacteur, ne fit que compiler les traditions trouvées dans les paraphrases chaldaïques, beaucoup plus anciennes que lui. On peut donc regarder ce livre comme un monument digne de fixer ici notre attention. Dans les ouvrages kabbalistiques, nous ne considérerons que le Sepher Ietzira et le Zohar; le premier est antérieur à J.-C., ou il parut vers le commencement de notre ère. On n'en connait pas l'auteur. Le second fut publié par Siméon Jochaï, ou plutôt par les disciples de Siméon. Il renferme des traditions fort anciennes. Pour les autres œuvres plus récentes des rabbins, nous ne devons pas en tenir compte, car les Juifs introduisirent confusément dans leur kabbale moderne, sans même bien les comprendre, des lambeaux de philosophie grecque et orientale, systèmes opposés entre eux, et sur-

(1) Drach, Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue, t. I, p. 150.

tout incompatibles avec la révélation mosaïque (1).

Or, la Mischna, ce code civil et religieux de la synagogue, parmi ses puérilités nombreuses, ses cérémonies ridicules, une foule de préceptes relatifs à l'agriculture, aux semences et aux divers mélanges qu'on en pourrait faire, et aussi parmi des usages qui nous sont d'une grande utilité pour l'intelligence de l'Ecriture sainte et des rites de Moïse, ne nous offre rien qui rappelle les transactions faites dans Alexandrie avec la philosophie païenne. Le Talmud établit expressément une distinction entre la langue et ce qu'il appelle la science grecque (2). Autant il accorde à celle-là de respect et d'honneur, autant il a celle-ci en exécration. La Mischna et la Ghémara, qui en est le commentaire et le développement, renferment des malédictions contre ceux qui élèveront leurs enfants dans la science des Grecs. La Ghémara fait remonter le temps où elles furent prononcées à l'époque de la guerre qui éclata entre les princes hasmonéens, au temps où Hircan assiégeait Aristobule dans Jérusalem, et elle raconte au long le fait qui y donna lieu. L'usage de la langue grecque en Judée ne prouve donc pas qu'on ait adopté dans cette contrée la sagesse des Grecs, comme le fit l'école juive d'Alexandrie. Il y eut toujours entre les Juifs hellénistes qui avaient trahi les croyances de leurs pères, et les habitants de

(1) Drach. Ib. t. II, p. 27.
(2) Tract. Sota, fol. 49 ad finem.

Jérusalem, une haine profonde dont le christianisme et la charité ardente des premiers siècles de l'Eglise ne parvinrent pas à triompher (1). Aussi les Juifs qui passaient d'Egypte à Jérusalem dans trois solennités de l'année, n'étaient-ils pas admis dans les synagogues de la ville sainte. Ils en avaient une à part. Des rivalités fréquentes, des rixes sanglantes s'élevaient continuellement entre les dissidents et les orthodoxes, comme entre des factions ennemies (2).

Un critique de nos jours confirme ainsi ce que nous avançons sur cette profonde séparation : « Les Juifs d'Alexandrie avaient si peu de relations avec leurs frères de la Palestine, qu'ils ignoraient complétement les institutions rabbíniques qui, chez ces derniers, ont pris tant de place, et qu'on trouve déjà enracinées parmi eux plus de deux siècles avant l'ère vulgaire. Que l'on parcoure avec attention les écrits de Philon, le livre de la Sagesse, sorti d'une plume alexandrine, on n'y verra cités nulle part les noms qui sont entourés, en Judée, de l'autorité la plus sainte, comme celui du grand prêtre Simon le Juste, le dernier représentant de la grande synagogue, et ceux des Tanaïm, qui lui ont succédé dans la vénération du peuple; jamais on n'y trouvera même une allusion à la querelle si célèbre de Hillel et de Schamaï, ni aux

(1) J. Scalig. Animadv. ad Eus. Chr. p. 124.
(2) Méghillah, c. II, ad finem.

coutumes de tout genre recueillies plus tard dans la Mischna et passées en force de loi (1). »

Il est facile de comprendre, d'après cette explication tout historique, le silence de Philon sur le christianisme naissant, si toutefois ce philosophe ne le confondait pas avec le judaïsme, lorsqu'il célèbre en termes si pompeux ses triomphes et sa victoire future sur le paganisme tout entier. « De leur côté, continue le même auteur, les Juifs de la Palestine n'étaient pas mieux instruits de ce qui se passait chez leurs frères d'Egypte. Dans toute l'étendue de la Mischna et des deux Ghémara, on ne trouvera pas la moindre parole qu'on puisse appliquer soit à Aristobule le philosophe, soit à Philon, soit aux auteurs des livres apocryphes. Un fait encore plus étrange, c'est que le Talmud ne fait jamais mention des Thérapeutes, ni même des Esséniens. »

Nous pouvons ajouter que le nom de Philon n'est jamais prononcé par les écrivains israélites du moyen âge : ni Saadiah, ni Maïmonides, ni leurs disciples plus récents, ni les kabbalistes modernes ne lui ont consacré un souvenir. Aujourd'hui encore, il est, dit-on, à peu près inconnu parmi ceux de ses coreligionnaires qui sont demeurés étrangers aux lettres grecques.

Mais si les monuments qui renferment les prin-

(1) Franck, La Kabbale, p. 271 et sqq.

cipes de la kabbale, le Zohar et le livre de la Création, ne font aucune mention des Juifs d'Alexandrie, il est impossible de ne pas trouver dans les ouvrages de ces derniers, dans Philon surtout, des idées et des expressions familières aux livres kabbalistiques, au Zohar, par exemple. M. Franck, dont nous avons déjà invoqué l'autorité et les lumières, a mis un grand nombre de doctrines de Philon en présence de celles du plus célèbre ouvrage de la kabbale, et il a très-bien démontré que les ressemblances étaient telles qu'il n'est possible de les expliquer que par une origine commune. Il n'est pas le seul qui ait été frappé de ces analogies; un grand nombre de critiques les avaient remarquées et mentionnées avant lui.

Faut-il conclure de ces rapports qu'on ne peut contester, que la doctrine des kabbalistes a été empruntée à Philon? Il serait absurde de le penser. D'abord les difficultés extérieures qui rendirent aux compilateurs du Talmud les ouvrages de Philon inaccessibles, existaient aussi pour les auteurs du Zohar. De plus, comme tous les systèmes grecs et la civilisation grecque tout entière ont laissé chez le Platon juif des traces nombreuses mêlées à des éléments d'un autre genre, pourquoi n'en serait-il pas de même dans les plus anciens monuments de la science kabbalistique? Or, jamais on ne trouve ni dans le Zohar, ni dans le livre de la Création, le moindre vestige de cette civilisation brillante transplantée par les Ptolé-

mées sur le sol de l'Egypte. Simon ben Jochaï et ses amis, ou les auteurs quels qu'ils soient du Zohar, n'auraient pu, sans autre guide que les écrits de Philon, y démêler ce qui est emprunté aux divers philosophes de la Grèce, dont les noms sont rarement prononcés par leur disciple d'Alexandrie, de ce qui appartient à une autre doctrine fondée sur l'idée d'un principe unique, qui donna la vie à tous les êtres (1).

D'ailleurs Philon ne s'accorde pas toujours, même sur les points importants, avec le mysticisme enseigné par les docteurs de la Palestine.

Il est plus juste de penser que le Juif platonicien a trouvé les principes généraux de la kabbale dans certaines traditions conservées parmi ses coreligionnaires, et qu'il les a parées des brillantes couleurs de son imagination. Dans son traité de la Vie Contemplative (2), Philon nous fait entendre que les Juifs avaient, avant lui, admis en Egypte une doctrine mystérieuse conservée en ce pays par la tradition, et dont on trouve des vestiges dans la version des Septante. Cette doctrine offre une foule d'interprétations qui deviennent très-intelligibles par des passages des livres kabbalistiques. Ces traditions sont bien anciennes; elles ont probablement été apportées de la terre sainte en Egypte, avant que tout commerce religieux eût cessé

(1) Franck, ib. p. 433.

(2) De vit. cont. t. II, p. 475, ed. Mangey.

entre les deux pays; avant que la langue de leurs pères fût méconnue des Juifs d'Alexandrie.

Ainsi, les ouvrages composés à Jérusalem ne consacrent aucun souvenir aux personnages les plus célèbres de l'école juive d'Alexandrie; ils ne contiennent aucune des doctrines particulières à celle-ci. Passons maintenant aux sectes dont parle Josèphe dans ses Antiquités (1). On a souvent avancé qu'elles se sont formées sous l'influence de la philosophie grecque. On a comparé les sadducéens aux épicuriens, les pharisiens aux stoïciens, et les esséniens ont rappelé les disciples de Pythagore. L'historien de la Judée et le philosophe d'Alexandrie, par les réflexions qu'ils mêlent à leur narration, nous autorisent à prendre ces sectaires pour les disciples de la sagesse profane. Quelques-uns de leurs dogmes et plusieurs de leurs usages paraissent, d'ailleurs, avoir une telle analogie avec ceux des philosophes païens, qu'ils semblent accuser une même origine. Aussi, de nombreux critiques ont-ils ouvert à Pythagore, à Zénon, à Epicure les frontières de la Terre-Sainte, et les ont-ils introduits jusque dans Jérusalem. Ce seraient les Juifs d'Egypte qui leur auraient tendu la main et prêté le secours de leur éclectisme pour les présenter à un peuple qui, autrement, ne les eût pas accueillis.

(1) Ant. jud. l. XVIII, c. II.

Pour juger de la valeur de ces assertions, il faut se rappeler ce que nous avons dit précédemment de l'état des Juifs de l'Egypte par rapport à leurs frères de la Palestine. Il ne faut pas oublier qu'une séparation profonde existait entre les deux parties d'un même peuple, et que l'une ne voulait en aucune manière répondre aux avances de l'autre : qu'elle avait en horreur, selon l'expression de ses traditions, et la sagesse grecque et ceux qui lui apportaient ce funeste présent. D'autre part, nous pensons que l'on a trop exagéré les rapports des doctrines de toutes ces sectes avec la philosophie des gentils. L'on ne s'est pas assez défié de Philon et de Josèphe, parce que l'on ne s'est pas assez rappelé leurs préoccupations et leurs tendances. Tous deux, selon l'habitude de l'école juive d'Egypte, ont sans cesse cherché à mettre en parallèle les Juifs et les Grecs. Dans leur ridicule vanité, ils se seraient crus inférieurs à ceux qu'ils considéraient comme leurs émules, s'ils n'avaient pas eu aussi leurs grandes écoles et leurs illustres philosophes. De telles préoccupations ne sont pas une garantie de fidélité historique. De plus, les Juifs d'Egypte, ainsi que nous l'avons remarqué, ont toujours voulu prouver que la sagesse grecque était sortie de la Judée. Il n'est pas étonnant que pour appuyer cette prétention, ils aient exagéré à dessein les rapports des sectes, pour arriver plus facilement à une conclusion qui leur fût favorable.

On aurait donc dû, avant tout, suspecter l'exactitude des narrations de ces auteurs accoutumés à des rapprochements forcés. En outre, avec moins de complaisance et une attention plus sérieuse, on aurait saisi les différences frappantes qui existent entre ces sectes et celles dont on prétend qu'elles sont nées. Nous ne nous arrêterons pas à signaler la divergence que Brucker trouve entre les sadducéens et les épicuriens, entre les pharisiens et les stoïciens. Nous nous contenterons de renvoyer à l'ouvrage de ce critique (1). Nous ferons seulement remarquer qu'il serait difficile de prouver que la philosophie d'Epicure a été favorablement accueillie en Egypte, à plus forte raison de démontrer que les Juifs habitant cette contrée l'ont cultivée, et qu'ils ont pu la faire passer en Palestine. Quant à la secte des pharisiens, il n'est pas démontré qu'elle soit postérieure au siècle de Zénon. D'un autre côté, il n'est pas permis de supposer qu'avec Antiochus Epiphane, et à la faveur de ses décrets tyranniques, les philosophes grecs aient pénétré dans la Judée. Rien n'autorise une pareille hypothèse. Et d'ailleurs, pourquoi ne retrouverait-on ni dans le Talmud, ni dans le Zohar, ni dans le livre de la Création le moindre vestige de la sagesse des gentils? Les pharisiens et les sadducéens n'ont pas eu seuls le privilége d'être en butte aux persécutions des rois de Syrie; ils n'ont

(1) Brucker, Hist. crit. phil. t. II, p. 728, 729, 752, 753.

pas été les seuls auxquels on ait voulu faire embrasser les coutumes des nations.

Nous ferons remarquer ici, avec le critique dont nous avons déjà invoqué les lumières (1), que certains rapports viennent de la nature plutôt que de l'échange des idées et des mœurs. Si l'on rangeait parmi les disciples d'Epicure et de Zénon tous ceux dont la vie rappelle, de nos jours encore, soit les stoïciens, soit les épicuriens, il s'en trouverait assurément un grand nombre qui n'ont jamais entendu prononcer le nom de leur maître, et ne se doutent même pas de son existence.

Nous insisterons davantage sur les Esséniens, dont on a fait des pythagoriciens, sortis, comme la secte des Thérapeutes, dont ils tirent, dit-on, leur origine, des déserts de l'Egypte, pour se répandre dans la Palestine (2). Le savant auteur de l'Histoire critique de la Philosophie, qui suspectait avec tant de raison les rapprochements faits par Josèphe entre les pharisiens et les stoïciens, les sadducéens et les épicuriens, aurait dû, à plus juste titre encore, se mettre en garde contre le tableau historique de la vie des Esséniens et des Thérapeutes, exposé par le même auteur et par Philon.

Les pythagoriciens, qui s'étaient réfugiés sur les bords du Nil, vers le temps de Ptolémée Lagus,

(1) Brucker. Ibid.
(2) Brucker, t. II, p. 777.

étaient regardés comme les héros du paganisme, et ils faisaient l'admiration des Egyptiens. A ce titre, ils attirèrent l'attention des Juifs qui vivaient à Alexandrie au milieu des Grecs. Selon leur habitude, ceux-ci cherchèrent à représenter leurs propres institutions sous des couleurs trompeuses; ils revêtirent en quelque sorte leurs grands hommes du manteau grec, pour faire supposer, par les rapports, qu'ils exagéraient outre mesure, que les sages, quels qu'ils fussent, étaient sortis de leurs rangs. Cette intention est évidente, surtout dans Philon. Il ne compare les Esséniens aux Brahmanes et aux Grecs les plus vantés que pour donner la préférence aux premiers. Il va même jusqu'à oublier toute vraisemblance, au point de dépeindre ces pieux cénobites comme des athlètes exercés à la vertu par la philosophie (1).

D'un autre côté, il faut n'admettre qu'avec prudence ce qu'on a rapporté des pythagoriciens. Les philosophes alexandrins, qui nous ont décrit la vie de Pythagore et de ses disciples, ont cédé aux mêmes passions que les Israélites : ils ont imité leur exemple. Pour relever le paganisme attaqué de toutes parts, ils ont donné à ses philosophes, à leurs ouvrages et à leurs institutions un caractère qu'en réalité ils n'avaient pas; ils en ont presque fait des juifs ou des chrétiens. Les auteurs profanes, trompés par

(1) Quod omnis probus liber, t. II, p. 457 et sq. ed. Mangey.

quelques analogies et égarés par leur ignorance complète des mœurs de la nation juive, ont pu aussi confondre les solitaires retirés dans les environs d'Alexandrie avec les disciples des philosophes de la Grèce.

Si nous tenons compte de ces causes d'erreur, qui ont donné lieu à de nombreuses inexactitudes de part et d'autre, il nous sera permis de supposer que ni les Esséniens ni les Thérapeutes n'ont imité les pythagoriciens, et que ces philosophes eux-mêmes n'ont pas emprunté leurs institutions aux sectes de la Judée. Il paraît hors de doute que les Esséniens, quelle que soit la ressemblance frappante de leur secte avec celle des Thérapeutes, ont pris naissance dans la Palestine. Josèphe les fait sortir, non de l'Egypte, mais de la Judée. Pourquoi le même historien n'a-t-il pas parlé des Thérapeutes, si ces derniers étaient les pères des Esséniens? Il connaissait assez bien l'Egypte et ses coreligionnaires d'Alexandrie pour être en mesure de savoir ce qu'ils pensaient sur ce point. Or, les Juifs d'Alexandrie, avec les habitudes que nous leur connaissons, n'auraient pas manqué de se vanter d'avoir donné à la Palestine des hommes qui faisaient l'admiration du monde entier, si les Esséniens étaient réellement partis de l'Egypte. Il est donc très-naturel de supposer que Josèphe n'a rien dit des Thérapeutes, parce qu'il croyait que les Esséniens étaient plus anciens que ceux-ci et qu'ils n'en avaient

pas été détachés. Philon, au contraire, si peu instruit, comme le sont les Juifs d'Alexandrie, de ce qui se passait en Judée, fait mention des Esséniens. Ces solitaires se présentent les premiers à lui, quand il veut mettre les hommes de sa nation en présence des sages du paganisme. Il semble que les Thérapeutes auraient dû cependant s'offrir d'abord à sa pensée s'ils avaient donné naissance aux Esséniens.

Il est difficile de connaître la vérité sur les cénobites de l'Egypte et de la Palestine, et sur l'époque où ils commencèrent à paraître dans l'un et dans l'autre pays. On peut croire que les Esséniens, qui avaient eu déjà des ancêtres en Judée, les Réchabites, auxquels Jérémie rend un si glorieux témoignage (1), et qui ont été nommés les Pères des solitaires de Judée, se retirèrent dans les déserts sous les Machabées. Ils y trouvèrent un refuge contre les persécutions d'Antiochus et un abri dans les calamités qui étaient venues fondre sur leur malheureuse patrie. Avec le secours de la tradition dont ils s'aidaient pour expliquer les livres saints et en comprendre les allégories, ils soulevèrent, plus que les autres Juifs, le voile de la loi mosaïque, en saisirent mieux les symboles et approchèrent davantage de la perfection.

Nous savons que les Juifs d'Egypte cherchaient en tout à imiter leurs frères de la Palestine. N'est-il pas

(1) Jérém. c. LIII, v. 6.

permis de penser qu'ils le firent encore dans cette circonstance, ou plutôt, puisqu'il était défendu aux Esséniens de communiquer leurs doctrines aux étrangers, ne peut-on pas voir dans les Thérapeutes des Esséniens que l'oppression de leur pays força, comme tant d'autres, à passer en Egypte vers le règne de Philométor? Les livres qui, d'après Philon, contenaient les allégories de l'Ecriture, et que les Thérapeutes avaient reçus de leurs ancêtres, sont probablement des ouvrages de la Kabbale qui tire son origine de là Judée.

Nous n'avons point parlé des rapports de l'Orient avec les Juifs de Jérusalem; nous devions nous renfermer dans notre sujet et nous borner à l'influence de l'école juive d'Alexandrie. Nous nous contenterons de faire remarquer ici, avec l'auteur de l'ouvrage sur la Kabbale, que le Boun-Dehesh et le Zend-Avesta offrent des imitations évidentes des livres saints. Zoroastre en appelle sans cesse à des traditions plus anciennes que lui. Il est difficile par conséquent de déterminer avec précision le point où s'arrête l'imitation (1). Nous espérons, d'ailleurs, qu'on montrera bientôt que les vérités, qu'on dit empruntées à l'Orient, ont, de tous temps, été enseignées dans les synagogues. D'autre part, les erreurs renfermées dans les livres kabba-

(1) Franck, la Kabbale, partie III, p. 359, sqq.

listiques ne prouvent pas que la Judée ait été autrefois envahie par les doctrines du paganisme; car les rabbins modernes ont inséré dans les monuments de la Kabbale, même dans le Zohar, des formules équivoques, où l'on trouve le matérialisme grec et le panthéisme indien confondus avec les dogmes révélés de Dieu à la nation juive (1).

(1) Drach, Notice sur la Kabbale des Hébreux, p. 27, n. 2.

CHAPITRE III.

INFLUENCE DE L'ÉCOLE JUIVE SUR LES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE.

Le christianisme, sorti de la Palestine où son divin fondateur ne voulut pas qu'il restât renfermé, comme l'avait été le judaïsme, fut porté, par les apôtres, à toutes les nations de la terre. Pendant que les uns se dirigeaient vers la Grèce et l'Italie, les autres vers les Indes et les différentes contrées de l'Asie, saint Marc, selon une antique tradition (1) confirmée par saint Jérôme (2) et saint Epiphane (3), prenait le chemin de l'Egypte. Le Sauveur du monde y était venu quelques années auparavant, mais sans pouvoir communiquer, puisqu'il n'était encore qu'un faible enfant, ni avec les descendants d'Abraham qui trahissaient les lois saintes par leur alliance avec les doctrines de la Grèce, ni avec les Egyptiens qui ne purent par conséquent lui apprendre à faire des miracles (4), par le

(1) Eus. Hist. eccl. l. II, c. XVI.
(2) Catal. Vir. illust. c. XXXVI, p. 107.
(3) Adv. hær. l. II, p. 428.
(4) Orig. contr. Cels. l. I.

moyen de la magie, comme le prétendait Celse. Lorsque l'Apôtre descendit lui-même sur la terre antique des Pharaons, Philon, d'après l'opinion la plus commune, venait de mourir, ou touchait à la fin de sa carrière. Dans le pays qu'il voulait convertir, l'évangéliste trouvait d'abord la population grecque que ses coreligionnaires n'avaient pu, je ne dis pas attirer dans leur religion, mais amener à s'instruire de la législation mosaïque, pour la mieux comprendre et la moins calomnier. Les Egyptiens, ces éternels ennemis de la nation sainte, avaient remporté sur elle une victoire complète. Car, ainsi que l'indiquent les histoires, et les nombreuses inscriptions recueillies sur les monuments de l'époque des Lagides et des premiers empereurs romains, les dogmes de la Grèce s'étaient unis peu à peu à ceux des Egyptiens, ses dieux s'étaient associés à leurs dieux, dans les temples, sur les stèles, dans les vœux des voyageurs. Les Ptolémées avaient donc recueilli en partie et légué aux nouveaux maîtres du monde le fruit de leur longue patience et de leur politique tolérante. Cependant la fusion ne fut jamais complète. Le vieux génie de l'Egypte restait au fond de ses sanctuaires, et ne répondait qu'imparfaitement aux sollicitations et aux avances des Grecs. De leur côté, les philosophes par lesquels étaient alors représentées presque toutes les directions du mouvement philosophique qui avait commencé à Thalès et fini à Zénon; le pythagorisme, le platonisme, le péripaté-

tisme, le pyrrhonisme et le stoïcisme, ne reconnaissaient pas les divinités ridicules dont Juvénal se moquait avec tant de raison. Ils avaient sans doute des imitateurs même dans les rangs de la foule. Les écrits de Philon nous donnent une idée assez exacte des doctrines particulières enseignées dans les différentes écoles de l'ancienne capitale des Ptolémées. Comme le Platon juif voulait montrer que la sagesse des gentils n'a rien qui ne soit emprunté aux livres saints, il s'est emparé tour à tour des systèmes les plus en vogue à son époque. En mêlant ainsi les doctrines religieuses ou philosophiques, il donnait le premier un exemple que suivirent bientôt Ammonius, Plotin, Porphyre et les autres philosophes dont l'éclectisme devait livrer de si terribles combats au christianisme naissant. Mais alors il n'y avait encore en Egypte aucune trace des doctrines néoplatoniciennes (1).

D'autre part, saint Marc, s'il est vrai qu'il débarqua d'abord à Cyrène, dans la Pentapole, rencontrait, avant d'entrer dans la capitale de l'Egypte, les cénobites, dont Philon nous a décrit la vie contemplative, établis dans les paisibles solitudes de la Maréotide. Nous partageons l'opinion des critiques qui font des Thérapeutes des juifs et non des chrétiens, et en placent l'origine avant l'arrivée de l'apôtre en Egypte. Rien ne nous empêche de voir dans les institutions et

(1) Vacherot, Hist. de l'école d'Alex. t. I, préf. p. IV.

les doctrines des solitaires de l'Egypte et de la Palestine, en rapport sur tant de points avec celles du christianisme, le développement légitime de la révélation faite à Moïse sur le mont Sinaï. Nous ne comprenons pas les efforts renouvelés à différentes époques pour faire entrer, contre toute vraisemblance, les Esséniens et les Thérapeutes dans le sein de notre religion, ou pour leur imputer plus d'erreurs que l'on n'a peut-être le droit de leur en reprocher, ou enfin pour leur refuser des connaissances qu'ils pouvaient posséder. Pourquoi nous étonner de trouver chez les juifs, comme chez les chrétiens, des hommes qui ont porté la perfection à un plus haut degré que leurs frères, et ont été doués d'une intelligence plus profonde des mystères de la loi?

Le futur fondateur de l'Eglise d'Egypte trouvait dans la capitale même, non pas le million d'Israélites dont parle Philon, mais une partie assez considérable de ceux qui s'étaient fixés depuis plusieurs siècles dans la ville d'Alexandrie. Ils avaient récemment été réduits à quitter les quartiers successivement envahis par eux, et à se renfermer, après avoir essuyé une cruelle persécution, dans la partie de la ville qui leur avait été désignée (1). Philon, choisi quelques années auparavant par ses coreligionnaires pour plaider leur cause, à Rome, devant Caligula (2),

(1) Phil. adversus Flaccum, t. II, p. 525.
(2) Phil. De leg. ad Caium, t. II, p. 573.

jouissait d'une grande réputation parmi les juifs d'Alexandrie. Ils lisaient, expliquaient et commentaient ses ouvrages, en admiraient les doctrines et en partageaient les erreurs. Tout porte à croire qu'il faut rejeter la narration d'Eusèbe sur l'entrevue du philosophe avec saint Pierre, dans la capitale de l'empire (1). Le chef de l'Eglise ne quitta la Judée qu'après la mort d'Hérode et ne vint à Rome que sous l'empereur Néron.

Ce tableau rapide nous a paru nécessaire pour mieux faire comprendre les causes de l'influence de l'école juive d'Alexandrie sur les opinions des premiers siècles de l'Eglise fondée par saint Marc dans cette même ville.

Comme son divin maître, saint Marc s'adressa d'abord aux brebis d'Israël qui s'étaient égarées. De là vient que les chrétiens furent dans les premiers temps confondus, à Alexandrie comme ailleurs, avec les Israélites (2). Peut-être même la vérité frappa d'abord, et attira ceux qui étaient les plus dignes de la connaître tout entière. Baronius prétend que la plupart des Esséniens embrassèrent aussitôt le christianisme (3). Pour le prouver, le savant auteur des Annales invoque le témoignage des Pères. Ils ne lui sont pas tous favorables. Saint J.

(1) Eus. Prép. év. l. VIII, c. XVII.
(2) Orig. contr. Cels. l. V.
(3) Baron. Ann. t. I, p. 629.

Chrysostome place les Esséniens parmi les sectateurs de Theudas dont parle Josèphe, ces sicaires forcenés qui, dans leur fanatisme pour la religion juive, commirent, sous Titus, de si affreux désordres en Palestine et en Egypte (1). La vérité ne se trouve, selon nous, ni dans l'une, ni dans l'autre de ces opinions. Tous les Esséniens ne reconnurent pas dans J.-C. le Verbe annoncé par les prophéties, mais plusieurs méritèrent certainement de passer dans une religion au vestibule de laquelle ils étaient en quelque sorte arrivés. Il en fut de même en Egypte. Les Thérapeutes et les autres Juifs ouvrirent les premiers les yeux à la lumière, et ils ne tardèrent pas à avoir des écoles dans la savante cité des Lagides.

La plus célèbre s'établit non loin du Musée d'Alexandrie. Elle ne prit pas, comme on l'a avancé sans fondement, la place de cette antique institution des Ptolémées; car nous apprenons de Dion Cassius que la savante réunion du Musée existait encore au temps de Caracalla (2). Cet empereur, irrité de quelques épigrammes lancées contre sa personne par des hommes accoutumés à la raillerie, et la maniant volontiers, surtout contre le pouvoir, dispersa les membres du Musée. Ils se réunirent de nouveau dans la suite, puisque Julien l'Apostat envoya dans leur

(1) Jos. Bel. jud. l. VII, c. XXIX et sq.
(2) Hist. rom. lib. LXXVII, c. 7, 22.

célèbre institution le médecin Zénon (1). Les premiers chrétiens d'Egypte ne furent pas d'abord des savants. L'Evangile de J.-C. fut annoncé dans cette contrée, comme dans le reste du monde, avant tout, aux pauvres et aux ignorants (2). De là vient que les premières écoles chrétiennes d'Alexandrie furent appelées du nom modeste de διδασκαλεῖον ou de παιδευτήριον qu'on donnait en Grèce aux écoles de l'enfance (3). Mais, bientôt, après avoir été consacrée aux catéchumènes, la grande école fondée par saint Marc, comme l'insinue saint Jérôme (4), fut mise sous la direction de philosophes que le christianisme avait fait renoncer aux doctrines de Zénon ou de Platon. Athénagore ou saint Pantène enseignèrent les premiers la nouvelle religion dans cet asile qui devait devenir si célèbre. Les évêques d'Alexandrie, à la sollicitude desquels avait été confié tout ce qui concernait l'instruction et la juridiction de leur Eglise naissante, avaient la haute direction de ce didascalée (5), quand ils n'y enseignaient pas eux-mêmes. Saint Pantène eut pour élève et pour successeur Clément d'Alexandrie, le maître d'Origène. L'école chrétienne se maintint après lui, à travers les persécutions, sous la succession à peu

(1) Jul. Epist. 45.
(2) Orig. contr. Cels. l. III.
(3) Eus. Hist. eccl. l. v, c. x.
(4) Catal. Vir. illustr. c. xxxvi, p. 107.
(5) Guericke, De schola catech. p. 15 et sq.

près régulière d'Héraclas, de Denys, de Pierius, de Théognoste, de Serapion, de Didyme et de Rhodon (1).

Or, dans le didascalée d'Alexandrie, aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, que l'on expliquait et commentait aux catéchumènes, il est probable que l'on ajoutait les ouvrages de Philon et de Josèphe. On ne regardait pas ces deux coryphées de l'école juive comme inspirés par l'Esprit-Saint, ainsi que les auteurs sacrés, mais on les considérait comme des personnages distingués par leurs talents et leurs vertus. Ils avaient récemment défendu avec courage le judaïsme attaqué par le paganisme, dans la ville même d'Alexandrie, ou à Rome par un grammairien sorti de cette ville. On pouvait se servir des armes qu'ils avaient trouvées, pour combattre, sur le même terrain, contre les mêmes ennemis. Pourquoi aurait-on hésité à le faire ? A l'exemple de leur maître, les docteurs chrétiens ne voulaient pas renier la loi de Moïse, mais s'appuyer, pour accomplir leur œuvre de régénération, sur cette religion et ses traditions par lesquelles le christianisme remonte jusqu'au berceau du monde.

Mais cette confiance accordée aux Juifs d'Alexandrie, légitime dans son principe, fut, à cause des traditions et des ouvrages sur lesquels elle s'appuya, l'origine de quelques erreurs pour les chefs du didas-

(1) Id. ibid. p. 108.

calée. Des œuvres où, comme nous l'avons fait voir, la vérité est souvent sacrifiée à des préjugés nationaux, ou à l'ardeur aveugle d'un prosélytisme que Dieu ne voulait pas couronner du succès, parce qu'il était prématuré, étaient des guides infidèles. Les premiers chrétiens en adoptèrent les récits inexacts et trompeurs. Ils furent, par ces intermédiaires, reportés vers l'antique école juive, qui avait, depuis Ptolémée Philadelphe, composé tant d'ouvrages apocryphes. Ils admirent et développèrent les conclusions que les faussaires avaient voulu faire tirer aux gentils. Devons-nous les accuser de faiblesse et de trop de crédulité? Nous n'en avons point le droit. Comment, dans un siècle où la critique était si peu avancée, quand ils cherchaient, avant tout, à arracher à l'idolâtrie tant d'âmes égarées, pouvaient-ils trouver assez de temps ou assez de loisir pour discuter sérieusement la valeur de livres que l'on admettait généralement autour d'eux? Les auteurs ecclésiastiques, que l'on a accusés d'être trop crédules, ne l'ont pas été plus que les écrivains païens de leur siècle. Athénagore, Origène, saint Basile, saint Augustin sont de beaucoup supérieurs à ces écrivains. Nous ne devons même pas nous étonner qu'en s'abandonnant à la conduite d'un peuple jusque-là dépositaire de la vérité, les premiers chrétiens de l'Egypte aient quelquefois été entraînés par des frères perfides, tout près du camp de l'ennemi, et que des expressions empruntées à

Philon n'aient pas toujours rendu exactement la pensée du christianisme. L'ensemble de leurs doctrines prouve assez, du reste, qu'ils ne sont pas en tout les disciples de l'école juive, bien qu'ils en aient adopté la méthode et qu'ils ne se soient pas assez mis en garde contre ses mensonges et ses erreurs. Quand nous voyons les Juifs, malgré leurs efforts et leurs artifices, pendant plusieurs siècles, ne réussir qu'à se rendre ridicules et à moitié païens, loin de faire des prosélytes, ne sommes-nous pas obligés de reconnaître qu'un germe plus fécond que l'éclectisme de Philon avait été déposé dans la religion de Moïse, qu'une force divine avait été communiquée à ces nouveaux apôtres qui n'avaient fait qu'ajouter au judaïsme *la folie de la croix et des mystères?* Il semble même qu'en Egypte, cette terre antique des miracles, Dieu, pour signaler avec plus d'éclat sa divinité, se soit plu surtout à mettre l'impuissance de l'ancienne loi, mêlée aux belles doctrines de la Grèce, en présence de la religion qui, quelques années à peine après sa naissance, comptait déjà de si nombreux enfants et avait établi des écoles dignes de rivaliser avec les plus célèbres du paganisme.

L'influence de l'école juive ne se borna pas au didascalée. Par les Pères d'Alexandrie, elle se fit sentir sur la plupart des Eglises de l'Orient et sur les philosophes néo-platoniciens (1). Un grand nombre d'il-

(1) Vacherot, Hist. de l'école d'Alexandrie, t. I, p. 167.

lustres voyageurs vinrent sur les bords du Nil, attirés par le prestige dont l'illustre cité d'Alexandre était toujours entourée, et plus encore par la science et la vertu des chefs de catéchèses. Tel était l'éclat que jetait l'enseignement de saint Pantène, que Clément, depuis son disciple, qui avait parcouru l'univers entier, nous déclare n'avoir trouvé de repos qu'à Alexandrie, près de l'apôtre de Jésus-Christ (1). Jules Africain nous raconte qu'il fit le voyage d'Egypte, attiré par la grande réputation d'Héraclas (2). Saint Justin, avant d'aller enseigner à Rome, était aussi venu dans la capitale de l'Egypte (3). Que dirons-nous d'Origène? Le célèbre disciple de Clément répandit ses doctrines dans toutes les villes où les persécutions le forcèrent de chercher un refuge. Il enseigna, surtout à Césarée, dont plus tard fut évêque Eusèbe Pamphile, qui auparavant avait visité la patrie d'Athénagore, de Clément et d'Origène, pendant que la persécution de Dioclétien sévissait dans la Palestine (4).

Mais il est temps maintenant de montrer ce que les Pères des premiers siècles de notre ère reçurent des Juifs de l'Egypte. Nous nous contenterons de signaler rapidement les principaux caractères de cette tradition.

(1) Strom. I, p. 274.
(2) Jul. Afr. Chr.
(3) S. Just. Cohort. ad Græcos, p. 17.
(4) Eus. Hist. eccl. l. VIII, c. VIII.

1° C'est dans les écrits des Pères qui ont vécu à Alexandrie, ou qui ont communiqué avec les savants catéchistes de cette capitale, que nous trouvons, comme on l'a déjà vu dans la première partie, les fragments composés par les Juifs hellénistes et attribués à des poëtes et à des historiens auxquels ils n'appartiennent pas. Saint Justin, Clément d'Alexandrie, l'élève du défenseur d'Origène, Eusèbe Pamphile, ont, plus que les autres, puisé des arguments dans ces ouvrages apocryphes. Ils rappellent même souvent, par la marche qu'ils suivent dans leurs démonstrations, Aristobule, le faux Polyhistor et le faux Hécatée d'Abdère. Ils se plaisent, comme eux, à rassembler dans leurs ouvrages un grand nombre de citations empruntées aux auteurs juifs ou païens. Quelquefois, comme Athénagore, dans son Ambassade pour les chrétiens, et saint Justin, dans son livre de la Monarchie, ils s'emparent du titre des traités que Philon nous a laissés. Ils en accommodent les démonstrations au service du christianisme. Quelques-uns nous offrent de nombreux extraits du philosophe platonicien; tous, ils le citent volontiers. A l'exemple d'Aristobule et de Philon, on commente les livres de l'Ancien Testament et surtout la Genèse. Plus tard, les Pères feront des homélies et des discours sur les Six jours, qui rappelleront encore l'auteur du traité de la Création.

2° Sur le témoignage d'Aristobule et des faussaires

alexandrins, les Juifs admettaient que tous les personnages les plus célèbres de l'antiquité, païenne Orphée, Pythagore, Platon, avaient puisé à pleines mains dans les livres de Moïse. Les premiers chrétiens de l'Egypte, à l'exception d'Origène, acceptèrent aussi ces traditions. Elles furent accueillies par Théodoret, évêque de Cyr. Il assure que les anciens philosophes, Phérécyde, Pythagore, Thalès, Solon et Platon ont voyagé en Egypte, et ont été instruits par les Hébreux (1). Le fondateur de l'école italique, selon ce savant Père, aurait même reçu la circoncision, que les Egyptiens avaient imitée des Juifs. Des Eglises d'Orient ces croyances passèrent dans celles de l'Occident. Saint Ambroise semble croire qu'en venant en Egypte Platon avait surtout l'intention de consulter les lois de Moïse et les oracles des prophètes (2). Saint Augustin avait d'abord avancé que Pythagore vit Jérémie en Egypte (3). Il reconnut plus tard son erreur, sans cependant cesser de croire à l'influence exercée par des Juifs sur les grands philosophes du paganisme. D'autres Pères pensent que le chef de l'école italique conversa en Judée avec Ezéchiel (4).

Mais c'est du didascalée d'Alexandrie que sortit

(1) Theod. Serm. 1 ad Græcos, p. 471, 472, 486.

(2) Ambr. in Psalm. CXVIII, Serm. 2, 4, 5, 13, et lib. De fuga sæculi, l. VIII.

(3) Aug. Civ. Dei, l. VIII, c. XI.

(4) Clem. Alex. Str. I, p. 223.

d'abord cette opinion que l'on cherche à prouver ailleurs avec plus ou moins de succès. L'élève de saint Pantène et Eusèbe Pamphile contribuèrent surtout à lui donner du crédit et de l'extension. L'évêque de Césarée consacre deux livres de la Préparation évangélique à prouver que Platon a trouvé les principaux points de sa philosophie et de sa théologie dans la législation sacrée des Hébreux (1). C'est l'idée qui domine dans les ouvrages de Clément d'Alexandrie. Nous citerons ici quelques passages du livre v[e] des Stromates. Ils ont le double avantage de montrer l'influence de l'école juive sur le didascalée, et de faire voir les caractères auxquels celle-ci reconnaissait l'imitation et le plagiat des livres de Moïse.

« Jetons le plus grand jour sur les emprunts que les Grecs ont faits à la philosophie des barbares. Les stoïciens prétendent que Dieu, de même que l'âme, se compose essentiellement d'un corps et d'un esprit : vous trouverez, sans aucun doute, la même assertion dans nos Ecritures. N'allez pas croire qu'en ce moment je veuille m'occuper de leurs significations allégoriques, telles que les fait ressortir la vérité savante et éclairée, qui, comme les habiles athlètes, montre une chose et en fait entendre une autre. Les stoïciens veulent que Dieu pénètre dans toutes les essences ; mais nous, nous nous contentons de l'appeler créateur, et

(1) Eus. Prép. év. l. xi et xii.

créateur par le ministère du Verbe. Ces expressions du livre de la Sagesse leur ont fait prendre le change : « La sagesse atteint partout, à cause de sa pureté. » Ils ne comprennent pas que cela s'applique à la sagesse, premier sujet de la création de Dieu... Ces paroles prophétiques : « La terre était invisible et informe, » ont donné aux philosophes occasion de croire à une essence matérielle. Et même Epicure a été induit à croire que tout était l'ouvrage du hasard, pour n'avoir pas compris la force de ces expressions : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité. » C'est ainsi qu'Aristote en est venu à attribuer au globe de la lune une participation à la prescience divine, à cause de ce passage d'un psaume : « Seigneur, votre miséricorde est dans le ciel, et votre vérité s'étend jusques aux nuages... » Quant à ce qui concerne les châtiments après la mort et le supplice par le feu, c'est à la philosophie barbare que toute muse poétique et même la philosophie des Grecs les ont empruntés. Voici en quels termes s'exprime Platon dans le dernier livre de la République : « Alors des personnages hideux, au corps de flamme, qui se trouvaient là, accoururent à ces mugissements. Ils emmenèrent d'abord de vive force un certain nombre de ces criminels ; quant à Aridée et aux autres, ils leur lièrent les pieds, les mains, la tête, et les ayant jetés à terre et écorchés à force de coups, ils les traînèrent hors de la route, au travers des ronces sanglantes. » Il est évident que ces

hommes de feu de Platon, ce sont les anges qui punissent les scélérats dont ils se sont saisis. « Celui-là, dit le Psalmiste, qui des esprits en fait ses messagers, et des flammes ses ministres... » Quand les philosophes s'arrêtent à l'homme formé de terre, ils l'appellent partout un corps terrestre. Homère ne balance point à dire par forme d'imprécation :

« Mais vous tous, puissiez-vous devenir eau et terre. »

De même qu'Isaïe a dit : « Foulez-les aux pieds comme de la boue. » Les stoïciens définissent la nature comme un feu artificiel qui procède par une voie régulière à la génération. L'Ecriture désigne allégoriquement comme un feu et une lumière Dieu ou son Verbe... Avant Aratus, Homère décrivant le monde d'après Moïse sur le bouclier fabriqué par Vulcain, dit :

« Il y avait représenté la terre, le ciel, la mer et tous les astres qui couronnent le ciel. »

Le Jupiter célébré dans les ouvrages des poëtes et des orateurs n'est autre que Dieu lui-même (1). » Aristobule avait déjà dit la même chose dans son Commentaire sur Moïse.

Plusieurs chrétiens des premiers temps de l'Eglise ne se contentèrent pas de ranger parmi les disciples de Moïse ceux-là seuls que les Juifs d'Alexandrie leur avaient désignés. Ils en ajoutèrent d'autres à la liste

(1) Clem. Alex. Str. v, p. 431.

déjà si nombreuse des premiers. De plus, ils se crurent quelquefois autorisés à compter comme chrétiens des hommes qui n'avaient pu connaître Jésus-Christ. Ainsi Eusèbe avança, contre toute vraisemblance, que Philon avait embrassé le christianisme. Il fit des Thérapeutes des disciples de J.-C. (1) convertis par saint Marc. Les contradictions et les assertions les plus étranges lui ont peu coûté, pour donner à sa narration une apparence de vérité. Je ne parle pas de Sénèque et de son amitié avec saint Paul; le fameux stoïcien aurait pu voir à Rome l'apôtre des gentils. Mais que dire de Platon lui-même que l'on fit entrer dans le sein du christianisme? Plusieurs ajoutèrent foi à la fable du tombeau de ce grand philosophe, retrouvé avec cette inscription sur la pierre qui le fermait : « Ici repose le corps de Platon, mort dans le sein du christianisme. » Le moyen âge accueillit ces naïves croyances. N'est-ce pas à ces antiques traditions, fortifiées par le respect qu'inspiraient des auteurs que l'on étudiait sans cesse, qu'il faut attribuer l'indulgence de Dante pour Virgile et les philosophes païens, qu'il place moins dans l'enfer que dans les Champs-Elysées, dont plusieurs d'entre eux nous ont laissé de si riantes descriptions? Les mêmes traditions nous expliquent pourquoi Orphée se trouve si souvent sur le tombeau des martyrs, dans les cata-

(1) Eus. Prép. év. l. II, c. XVII.

(2) Eus. Hist. l. II, c. XVI, et l. V, c. VIII.

combes de Rome, et pourquoi, dans des temps plus récents, des artistes chrétiens ont placé dans leurs tableaux et jusque sur les vitraux, ornements de nos temples, la Sibylle, Aristote et Platon, vis-à-vis des patriarches et des prophètes.

3° On peut déjà conclure de ce que nous avons dit plus haut que les docteurs chrétiens d'Alexandrie accueillirent favorablement la philosophie et les lettres grecques. Ils ne pouvaient les repousser, puisque, d'accord en cela avec les Juifs de la même ville, ils voyaient un reflet de la sagesse hébraïque dans les ouvrages les plus vantés, et des plagiaires dans ceux qui les avaient composés (1). Du reste, le divin législateur ne condamne pas toute science et toute sagesse profane. Saint Paul reconnaît que certaines vérités sont accessibles aux philosophes, et jamais le christianisme n'a enseigné que la raison de l'homme ait été anéantie par le péché originel, au point de n'être plus qu'un instrument de mensonge et d'erreur. L'oubli de ces principes fut en tous temps la cause d'attaques injustes contre une science que la plupart des Pères de l'Eglise ont cultivée avec soin, depuis les Pères d'Alexandrie jusqu'à saint Bernard et Bossuet. Aristobule et Philon s'étaient livrés à l'étude de la philosophie. Ce dernier même l'avait appelée le vestibule et le portique qui conduit à la véritable sagesse :

(1) Clem. Alex. Str. v, p. 401.

les chrétiens imitèrent son exemple, ils reproduisirent souvent sa pensée. Athénagore, saint Pantène, Clément, Origène, Héraclas, saint Denys, Achillas et Pierius accueillirent volontiers certaines doctrines de Platon et de Pythagore (1). Saint Pantène, s'il faut en croire Eusèbe, leur avait préféré celles de Zénon (2). Mais les chefs du didascalée n'introduisirent point, par une connivence coupable, de nouvelles doctrines dans le sanctuaire de la vérité, et ne corrompirent pas le christianisme par l'admission de dogmes qui n'en étaient pas le développement légitime; voilà ce qui les distingue de ceux dont ils suivaient les traces. Ils étaient avant tout et restaient toujours disciples de J.-C. Mais ils se croyaient le droit de recueillir le bien de leur maître partout où ils le trouvaient. Ils rassemblaient toutes les parcelles de la vérité tombées sur des terres étrangères, afin de ne faire de ces éléments épars, sans liens apparents, qu'un seul faisceau également fort et lumineux. Fixés sur le roc inébranlable de la vérité révélée, les docteurs de l'Eglise d'Alexandrie ont pu, avec moins de danger que Philon, s'adresser à toutes les philosophies anciennes, chercher à rapprocher les hommes, en unissant des doctrines qui paraissaient en tous points opposées et irréconciliables, dans le Verbe divin, cette source de toute vérité, ce foyer de toute lumière, d'où s'é-

(1) Eus. Hist. eccl. l. vi, c. xviii et xix.

(2) Id. Hist. eccl. l. v, c. x. Hieronym. De script. eccl. c. xxxvi.

chappent sans cesse les rayons qui ont illuminé les Grecs et les barbares (1).

Ne nous étonnons donc pas d'entendre Clément d'Alexandrie appeler, avec le Platon hellèniste, la philosophie la souveraine des sciences et des arts (2), et Origène l'estimer aussi nécessaire à la théologie, c'est-à-dire à l'explication scientifique de la doctrine chrétienne, qu'elle l'est à la géométrie, à la musique, à la grammaire, à la rhétorique et à l'astronomie (3). Ce n'est point là, malgré quelques erreurs que nous signalerons, une transaction aux dépens de la vérité. Ils distinguent entre les philosophies et ne les admettent pas toutes indifféremment (4). Cette science ressemble à la noix, dont tout n'est pas bon à manger (5). Elle doit servir d'introduction au christianisme. « S'il était possible que tous les hommes abandonnassent les affaires de la vie pour se livrer à la philosophie, disait Origène, on ne devrait pas suivre d'autre route que celle-là. On n'en trouverait que plus facilement dans l'Evangile les dogmes que l'on doit croire, on n'en expliquerait que plus aisément les énigmes des prophètes, les paraboles de l'Evangile et les autres nombreux symboles ou comman-

(1) Clem. Alex. Str. I, p. 204.
(2) Clem. Alex. Str. I, p. 207.
(3) Orig. Epist. ad Greg. Thaum. vol. I, p. 30.
(4) Clem. Alex. Str. I, p. 231.
(5) Clem. Alex. Str. I, p. 209.

dements (1). » Ailleurs il avance qu'un homme sage ne rejettera pas ce qu'un philosophe chrétien aura écrit sur la religion, qu'il ne sera ni trompé ni embarrassé; car ce n'est pas la vraie philosophie qui jette dans l'erreur, mais l'ignorance (2). « Donnez-moi des maîtres qui enseignent la philosophie, disait-il encore, je n'éloignerai pas d'eux les enfants. Une fois formés et instruits à leur école, je les élèverai plus haut, jusqu'à la doctrine de Jésus-Christ, jusqu'à cette philosophie sublime, inconnue du vulgaire, qui rend compte de tout ce qu'il y a de plus difficile et de plus nécessaire, et qui s'inspire des oracles des prophètes et des enseignements de Jésus et de ses apôtres (3). » C'est ce qu'il faisait dans son école d'Alexandrie (4); c'est aussi ce qu'il fit plus tard à Césarée, selon le témoignage de son plus célèbre disciple (5). La grande école chrétienne d'Alexandrie tout entière avait adopté et suivi cette méthode; car l'illustre professeur, attaqué par ses nombreux détracteurs, leur répond : « En enseignant la philosophie, je suivais l'exemple du savant Pantène, qui avait, avant moi, rendu service à de nombreux disciples par la connaissance profonde de sciences

(1) Contr. Cels. l. I, c. III, p. 476.
(2) Contr. Cels. l. III.
(3) Orig. contr. Cels. l. III.
(4) Eus. Hist. eccl. l. VI, c. III, XVIII et XIX.
(5) Greg. Thaum. Orat. in Orig. c. VI, XIII, XIV, XV, XVI.

diverses. J'imitais encore Héraclas, qui siége aujourd'hui parmi les prêtres de l'Eglise d'Alexandrie et que j'avais rencontré chez un professeur de philosophie dont il suivait les leçons depuis cinq ans déjà, quand je vins me joindre à lui (1). » De la capitale de l'Egypte, ce goût pour la philosophie et les lettres grecques se répandit dans presque toutes les Eglises d'Orient. De là l'opposition des auteurs ecclésiastiques contre ceux qui, comme Tertullien, Hermias, Methodius, repoussaient la sagesse profane et s'emportaient en violentes invectives contre ceux qui la cultivaient. La lutte avait commencé plusieurs siècles auparavant entre Alexandrie et Jérusalem, entre les hellénistes et les hébraïsants; mais alors les accusations étaient justes et les reproches fondés; Aristobule et Philon se laissaient vaincre par la philosophie, sans faire sortir le judaïsme de l'obscurité, tandis que les Pères étudièrent la sagesse profane pour l'assujettir à la foi et léguer au monde des œuvres qui feront toujours son admiration.

4° Photius accuse Philon d'avoir donné à Origène l'amour des allégories qui passèrent ensuite dans le christianisme (2). Nous avons vu déjà que le Platon juif n'est pas l'inventeur d'un système d'interprétation qui existait avant lui et dont les écrivains inspirés et les auteurs de la Mischna ont fait usage à Jérusa-

(1) Eus. Hist. eccl. l. VI, c. XVIII, XIX.
(2) Cod. CV, p. 150.

lem, où son influence ne se fit pas sentir. Le disciple de Clément d'Alexandrie faisait remarquer à Celse, qui ne trouvait pas les Ecritures susceptibles d'admettre l'allégorie, qu'on rencontre dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau des passages impossibles à expliquer, si l'on n'y a recours (1). « Lorsque Asaph, dit le célèbre catéchiste, veut rapporter, dans le livre des Psaumes, les faits contenus dans l'Exode et les Nombres, il use de ce préambule pour montrer que la lettre des livres saints n'est qu'une espèce d'emblème : « Mon peuple, écoutez ma loi, prêtez l'oreille aux paroles de ma bouche; je l'ouvrirai pour parler en paraboles; je publierai les secrets des siècles passés, toutes les choses que nous avons vues, que nous avons apprises, que nos pères nous ont racontées. » Si la loi de Moïse, continue-t-il, n'avait pas un sens intérieur et caché, le prophète ne dirait pas non plus, dans la prière qu'il adresse à Dieu : « Retire le voile qui couvre mes yeux, et je contemplerai les merveilles de la Loi. » Mais il savait bien qu'il y a un voile d'ignorance sur le cœur de ceux qui lisent sans pénétrer dans le sens mystique, et que ce voile se lève lorsqu'on se renferme en soi-même, afin d'écouter la voix de Dieu qui nous instruit (2). »

Ce n'est donc point la honte de leurs doctrines et

(1) Orig. contr. Cels. l. IV.
(2) Id. ibid.

l'impossibilité de leur donner un sens raisonnable qui ont porté les Juifs à inventer, dans des siècles postérieurs, l'interprétation allégorique, et les chrétiens à l'employer après eux. Ils l'ont reçue d'une tradition antique et respectable. Photius est sur ce point dans l'erreur aussi bien que Celse réfuté par Origène. Mais ils seraient restés l'un et l'autre dans la vérité, s'ils s'étaient bornés à attaquer l'abus que l'école juive d'Egypte et les écrivains ecclésiastiques de la même contrée ont fait quelquefois des allégories. De part et d'autre nous remarquons, en effet, des interprétations forcées, des explications quelquefois ingénieuses ou propres à édifier, mais sans solidité. Par le stratagème de l'allégorie, les Juifs alexandrins avaient mis les gentils d'accord avec leur religion; par le même *artifice*, les Pères de l'école chrétienne d'Egypte firent de la sagesse des poëtes et des philosophes païens comme un reflet de celle du Nouveau Testament.

Les chefs du didascalée ont si bien senti qu'ils faisaient en cela cause commune avec leurs devanciers, qu'ils se sont faits les apologistes et les admirateurs de la méthode arbitraire des Juifs d'Alexandrie attaquée par les païens. Celse voyait une folie étonnante et une stupidité sans exemple dans les hommes qui cherchaient des rapports entre des choses où l'on ne saurait en trouver la moindre trace : « Il veut sans doute parler, disait Origène, des écrits de Philon ou de quelques autres écrits plus anciens, tels que ceux

d'Aristobule. Mais je serais fort étonné s'il avait jamais lu ces livres qui, pour l'ordinaire, me semblent rencontrer si heureusement, qu'ils pourraient donner de l'admiration aux philosophes mêmes de la Grèce : car non-seulement l'expression en est pure et nette, mais on trouve aussi une justesse merveilleuse dans ces pensées et dans ces dogmes que Celse prend pour des fables (1). »

En justifiant ainsi le Juif péripatéticien et l'auteur des Allégories de la Loi, Origène justifiait Athénagore, et Clément d'Alexandrie, son maître, qu'il dépassa de beaucoup dans la voie où il s'engagea après eux avec son génie ardent et sa vive imagination. Il emprunte les comparaisons mêmes de Philon pour relever l'excellence de l'explication allégorique. Le sens littéral est comme le corps de J.-C. que les incrédules voient, et le sens mystique, comme la Divinité unie à la nature humaine, et qui n'est vue que des saints. L'un est l'écorce dure de l'amande que la verge d'Aaron produisit, et l'autre le fruit délicieux qu'on ne goûte qu'après avoir cassé l'amande. Aussi changea-t-il comme Philon toute l'histoire de la création en allégorie ; il lui est arrivé même, comme à son modèle, de traiter quelquefois *de mythe* le récit. Il prétendit que J.-C. n'aurait jamais permis à ses disciples de lire l'histoire des guerres d'Israël, s'ils n'en

(1) Orig. contr. Cels. l. IV.

avaient expliqué allégoriquement tous les points (1).

De telles exagérations nous font comprendre les accusations dont Origène fut assailli, lorsqu'il voulait percer le sens caché des Ecritures. On conçoit que ses amis eux-mêmes l'aient accusé et quelquefois abandonné, sous prétexte qu'il creusait inutilement des puits, pendant que la vérité doit se trouver à la surface de la terre (2). De plus, à l'aide du système large et complaisant des symboles et des emblêmes, on pouvait facilement voir partout la sagesse révélée et faire ressortir de toute espèce de doctrines, en les tourmentant, des rapports avec la nouvelle religion. Clément d'Alexandrie s'autorisait de cette sorte à appeler la doctrine de Pythagore une philosophie hébraïsante (3). Origène, et après lui Eusèbe (4), se donnaient la facilité de voir la description de l'origine de l'univers dans ce passage de Platon : « Les dieux, après la naissance de Vénus, célébrèrent un grand festin dans lequel Poros s'enivra. A la fin du repas, la Pauvreté vint à la porte du palais pour mendier les restes. Elle trouva Poros dans le jardin, profondément endormi... » Vénus, dit l'évêque de Césarée avec Origène, est la nature qui parut alors. Le festin montre l'abondance de biens dont la nature fut enrichie. Vous trouvez dans

(1) Id. ibid.

(2) Orig. in Exod. hom. I et II, in Gen. h. XIII.

(3) Clem. Alex. Str. V, p. 408.

(4) Eus. Prép. év. l. II, c. II. Cf. Plat. Sympos. p. 203.

Poros Adam qui s'abandonne au plaisir, qui s'en enivre. La Pauvreté, c'est le malin esprit qui profite de cet état pour le tenter. C'est toujours par le moyen du même artifice, si familier à Philon, que l'on a pu voir, dans un passage du Banquet (1) où, selon Basnage, on ne trouve rien qui soit digne d'un philosophe, à plus forte raison de l'admiration des chrétiens, une paraphrase de la Genèse sur la création de la femme et un véritable plagiat de Moïse (2).

On a poussé, dans nos temps modernes, la complaisance encore plus loin. « Hésiode, Ovide, a-t-on dit, ont fait leurs dieux des anciens patriarches; ils ont tiré leurs fables des plus belles vérités de l'Ecriture. Socrate n'aurait pas été condamné à mort, s'il n'avait pas trouvé l'unité de Dieu dans les livres saints. Aristote y a puisé les plus beaux traits de sa morale (3). Au XVIIe siècle, le savant évêque d'Avranches croyait encore que Pan, Apollon, Priape, Esculape, Prométhée, Cécrops, Minos, Amphion, Eaque, Rhadamanthe, enfin, toute la foule des génies, des demi-dieux ou des personnages fabuleux, n'étaient autre chose que Moïse, et par l'allégorie il réussissait à en donner des preuves dont plusieurs personnes se déclaraient satisfaites.

Ce sont là les prétentions de l'école juive poussées

(1) Eus. Prép. év. l. XII, c. XII.
(2) Basnage, Hist. des Juifs, t. II, p. 958.
(3) Macé, Abrég. chron. et hist. de l'Anc. et du Nouv. Testament.

jusqu'à leurs dernières limites. Nous ne pouvons pas, il est vrai, ranger ces amis outrés des allégories parmi les imitateurs de Philon. Il est possible qu'ils ne l'aient pas même connu. Mais ils se sont laissé conduire par les chefs de l'école chrétienne d'Egypte, qui suivaient eux-mêmes les traces du Juif platonicien.

Ceux-ci ont en effet souvent reproduit les allégories du philosophe alexandrin elles-mêmes. Nous pourrions ajouter, qu'en cela, ils ont été imités par une foule d'auteurs du moyen âge. Nous nous bornerons à citer ici quelques exemples des emprunts nombreux faits par les membres du didascalée à l'école juive.

Philon et Clément d'Alexandrie comparent l'un et l'autre Agar à la philosophie et Sara à la vertu. De même que la première est la servante de la seconde, ainsi la sagesse profane doit rester soumise à la vérité qui vient d'en haut. Abraham demeure longtemps avec Sara sans postérité, c'est-à-dire (d'après l'auteur des Stromates, marchant presque pas à pas à la suite de son modèle), que le chrétien, tant qu'il cultive seulement la sagesse divine, ne produit pas de fruits abondants. Abraham, avec le consentement de Sara, s'unit à Agar. Il présente alors l'image du chrétien qui doit étudier la sagesse de ce monde, ou la philosophie, la sagesse divine ne s'y opposant pas. Enfin Abraham, après que sa servante eut donné le jour à Is-

maël, eut bientôt un fils de Sara elle-même. Il faut comprendre par là que lorsque le chrétien joint les sciences humaines à la sagesse divine, il peut étendre au loin les victoires du christianisme et être très-utile à l'Eglise (1).

Clément d'Alexandrie et Philon voient également dans l'arche où Noé se renferme avec sa famille une image du monde que l'intelligence seule peut comprendre, tandis qu'il est inaccessible aux yeux du vulgaire et des ignorants. Le vêtement du grand pontife est encore le symbole du monde qui tombe sous les sens. L'auteur des Stromates trouve, comme Philon, une signification symbolique aux trois cent soixante sonnettes suspendues à la robe du grand prêtre des Juifs. Seulement le Platon d'Alexandrie découvrait dans l'harmonie de l'airain un symbole de l'accord qui règne entre la terre et l'eau figurées par les fleurs et les grenades, ornements du vêtement pontifical; d'après Clément d'Alexandrie, les sonnettes annonçaient d'avance le nombre d'années qui séparaient le monde de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ (2).

Les chefs du didascalée avaient encore puisé dans Philon leur confiance en la vertu des chiffres et des lettres. Ils ont eu, dans la suite, un grand nombre d'imitateurs. Il n'est presque pas d'auteurs ecclésias-

(1) V. Guericke, Schola christ. Alexandriæ, p. 14.
(2) Guericke, ibid.

tiques au moyen âge qui n'ait eu sur ce point sa théorie particulière, son système favori. Ceux qui écrivirent à Alexandrie, s'attachent le plus souvent aux nombres mêmes célébrés par le Juif imitateur de Pythagore et de Platon, et leur reconnaissent les mêmes propriétés.

5° On a attribué des erreurs monstrueuses aux Pères de l'Eglise et aux auteurs ecclésiastiques qui vécurent en Egypte ou furent en rapport avec les docteurs du didascalée, principalement à Clément d'Alexandrie et à Origène. Selon Photius (1), le livre des Hypotyposes, que nous n'avons plus, était rempli des opinions les plus étranges et de doctrines contraires à celles de l'Eglise catholique. Les œuvres que nous possédons du disciple de saint Pantène font justice de toutes les exagérations, pour ne laisser aux accusations que leur véritable valeur. Nous dirons même, sans prétendre le justifier entièrement, puisqu'il a été condamné par plusieurs conciles, qu'Origène ne s'est pas laissé entraîner dans tous les égarements qu'on lui a reprochés plus tard. Il faut se rappeler qu'il a compté des amis dévoués et des défenseurs ardents parmi les évêques les plus distingués par leur science et par leur vertu, et qu'il n'a cessé lui-même de se plaindre des hérétiques, qui dénaturaient les paroles échappées à l'ardeur de l'improvisation dans le didascalée, ou qui altéraient ses

(1) Bibl. gr. Cod. CIX, p. 285, ed. Rothom.

ouvrages pour mettre sous son puissant patronage des doctrines impies. Il paraît toutefois hors de contestation que les œuvres des deux plus célèbres représentants de l'école chrétienne d'Egypte présentent, dans certains passages, des idées, contredites à la vérité dans d'autres, et contraires à l'ensemble de leur enseignement, mais qui sont comme des réminiscences des erreurs de Philon.

Ainsi Clément d'Alexandrie, qui rejette expressément, dans le sixième livre des Stromates (1), l'éternité de la matière, et admet, dans un autre endroit, qu'elle a été créée, non pas par un demiurge (2) différent de Dieu, mais par la volonté du Tout-Puissant (3), oublie ailleurs son propre sentiment et semble passer dans l'école juive pour reconnaître, avec Philon et les philosophes de l'antiquité, une matière incréée à laquelle Dieu donna la forme, la vie et le mouvement (4). Il avance, trompé par l'auteur du traité des Allégories de la Loi, que ces paroles de la Genèse : « La terre était invisible et informe, » donnèrent aux sages de l'antiquité l'idée de l'éternité de la matière (5). Dans un autre passage, il ne blâme pas Héraclite d'Ephèse et ne rejette pas son opinion sur le monde que n'a

(1) Clem. Alex. Str. VI, p. 816.
(2) Clem. Alex. Str. IV, p. 571.
(3) Id. Str. I, v. 347.
(4) Joan. Clericus, Epist. crit. ep. I, p. 12 et 13.
(5) Joan. Cler. ibid.

créé ni un Dieu, ni un homme, mais qui a été, est, et sera toujours, feu perpétuel ayant le privilége de s'allumer et de s'éteindre tour à tour (1).

Origène n'est pas moins explicite que son maître sur la création *e nihilo*. La nier est à ses yeux une absurdité des plus révoltantes (2). Et, plus loin, il sacrifie à son tour, sans doute à son insu, aux traditions des Juifs alexandrins (3). Clément croyait encore, avec l'école juive de l'Egypte, qu'après certaines périodes d'années, la forme de cet univers sensible périrait pour renaître ensuite (4). Son opinion a été partagée par Origène (5) et par Eusèbe Pamphile (6). L'élève d'Ammonius et de l'auteur des Stromates croyait, de plus, à un monde antérieur au nôtre, et à la préexistence des âmes (7), qui n'étaient attachées à une chair corruptible que pour avoir abusé jadis de leur libre arbitre dans une vie meilleure (8). Certaines intelligences supérieures, auxquelles, comme Philon, il donne le nom d'Anges, ont été placées par lui dans le soleil, la lune et les étoiles, qui leur servent

(1) Clem. Alex. Str. v, p. 437.
(2) De princ. ii, 1, 4, p. 78, et Comm. in Gen. vol. ii, 2, 3.
(3) De princ. iii, 5, 3, p. 149.
(4) Clem. Alex. Str. v, p. 437.
(5) Orig. in Is. lxvi, 22.
(6) Eus. Prép. év. l. xi, c. xxxiii et sq.
(7) Orig. In Matt. l. xv, 14 et sq. Cf. Phil. De Abrahamo, t. ii, ed. Mang. p. 37, 604.
(8) De princ. i, 7, 4, p. 72.

comme de corps (1). Ces astres sont doués de raison, ils connaissent Dieu, le louent et le prient; ils sont sujets au péché et par conséquent au jugement de Dieu (2).

Clément d'Alexandrie s'était, avant Origène, montré sur ces différents points, mais d'une manière moins tranchée, le disciple de l'école juive (3). En outre, il admettait les idées éternelles et prototypes du fondateur de l'Académie, et, comme Philon, il a prétendu que les philosophes de la Grèce les avaient tirées des livres de Moïse (4). Egaré par son guide infidèle, il a cru que la chute des anges était la punition de leur commerce avec les filles des hommes, et que les géants étaient issus de cette monstrueuse alliance (5).

La doctrine de Clément d'Alexandrie et d'Origène sur le Verbe, souvent d'accord avec celle du christianisme (6), devient inexacte et sent l'arianisme quand ils se laissent aller au courant de la tradition juive, qui les entraînait vers le platonisme de Philon. Le savant père Petau remarque, en effet, que, chez les auteurs ecclésiastiques qui ont vécu dans le didascalée, ou sous l'influence de ses docteurs, le Verbe

(1) Comm. in Job.
(2) Hom. IV, 2 in Ezech. v. III. Cf. Phil. t. II, ed. Mang. p. 213.
(3) Guericke, l. c. p. 186, 187 et sq. et 141 sq.
(4) Str. v, p. 425 et 433.
(5) Phot. Bibl. Cod. CIX, p. 285, ed. Rothom.
(6) Petav. Theol. dogm. de Trinit. l. I, p. 16, 19.

n'est pas toujours représenté comme égal au Père (1). Ainsi que chez le Juif platonicien, il est pour ces auteurs la première manifestation des puissances divines, le premier-né, le premier archange, un Dieu inférieur créé par le Père auquel il est soumis (2).

On ne sera pas étonné que, dans des siècles où l'Eglise n'avait pas encore fixé le langage de la foi ni marqué bien nettement les limites de l'orthodoxie catholique, de telles divergences éclatent chez les docteurs mêmes les plus célèbres. Elles nous montrent le besoin que le christianisme avait de l'autorité infaillible donnée à saint Pierre et à ses successeurs, et la sagesse du Sauveur du monde qui a institué cette autorité pour mettre un terme aux hésitations, arrêter les irrésolutions et diriger les meilleures intelligences, promptes à s'égarer, quand elles sont livrées à leurs propres forces. Ce n'est pas la doctrine qui était alors incertaine et changeante, mais les hommes qui étaient faibles, comme ils le seront toujours. Il fallait, au contraire, que le christianisme fût bien complet dans ses dogmes pour que des hommes tels qu'Origène, accusés de passer dans le camp du mensonge et de l'erreur, loin de songer à crier contre l'innovation, ne pensassent qu'à se justifier et à décliner la responsabilité des doctrines qu'on leur attribuait.

(1) Id. ibid. l. I, c. III et IV.
(2) Petav. Ib. p. 11, 13, 19, 57 et sqq.

6° On apprécie bien mieux d'ailleurs toute l'étendue des dangers qui menaçaient le christianisme naissant et les écueils cachés de toutes parts sous les pas des Pères de l'Eglise, quand on jette un coup d'œil sur les hérésies, si nombreuses autour d'eux, qu'à peine pourrait-on les compter. Or, c'est, selon saint Théophile, Origène et Tertullien, la philosophie païenne introduite d'abord dans le judaïsme par l'école d'Alexandrie, qui fut cause de tous les désordres dont nous apercevons le désolant tableau auprès du berceau de l'Eglise naissante de J.-C. Ce n'était pas, il est vrai, la philosophie qui prépare à la doctrine royale (1), mais celle qui n'est que le bruit des folies et des chimères d'une foule de faux sages, inventeurs de vaines fictions et de ridicules inepties (2), que l'apôtre saint Paul appelait *inanem fallaciam* (3). Mais, telle fut la fausse sagesse qui donna naissance à toutes les hérésies gnostiques. Les précurseurs et les principaux chefs de ces sectes absurdes, impies, souvent ridicules, ont eu pour la plupart des rapports avec Alexandrie. Simon le Magicien, Cérinthe, Valentin, que saint Irénée place à la tête de tous les gnostiques, Basilide et son fils Isidore, et une foule d'autres, ont habité la capitale de l'Egypte, ou ont connu les doctrines des Juifs habitants de cette cité. Aussi,

(1) Clem. Alex. Str. l. I, p. 263.
(2) Clem. Alex. Exh. ad gentes, p. 49.
(3) Epist. ad Coloss. c. II, 8.

à travers la diversité des doctrines de ces sectaires qui se sont appelés Ophites, Basilidiens, Valentiniens, Caïnites, Sethiens, etc., reconnaît-on des principes généraux et des tendances identiques qui annoncent une influence commune. Tous s'accordent à admettre l'éternité de la matière, naturellement mauvaise et principe de tout mal; à attribuer, par conséquent, à des divinités inférieures, sorties de Dieu par émanation, et appelées Eons, la création du monde et de l'homme; à faire du Verbe le premier de ces esprits émanés de la substance divine; à nier la liberté de l'homme. Tous ils font sortir leurs rêveries des Ecritures qu'ils expliquent par le moyen des allégories. Ils mêlent les doctrines de Pythagore, de Platon, d'Aristote, de Zénon à celles des Egyptiens et des Parses. Or, ce sont là les doctrines de Philon, poussées jusqu'à leurs dernières conséquences; c'est sa méthode appliquée en Egypte, en Asie-Mineure, en Italie, en Syrie, et consistant à mêler au christianisme les dogmes de ces différentes contrées, comme le Juif alexandrin avait allié à la religion du Sinaï les doctrines qui régnaient dans la capitale des Lagides.

Lorsque le christianisme fut sorti vainqueur de sa lutte avec le gnosticisme, il fut encore déchiré par une hérésie qui avait aussi pris naissance dans les écoles juives de l'Egypte.

Nous avons vu que les doctrines de Platon sur le Verbe, introduites par Philon dans le judaïsme,

avaient quelquefois égaré les chefs du didascalée. Arius, placé lui-même parmi les docteurs de l'école chrétienne d'Alexandrie (1), poussé par l'orgueil, cause ordinaire de la révolte contre tous les pouvoirs, voulut imposer comme dogme à toute l'Eglise l'héritage impur de l'éclectisme du Juif platonisant.

Il s'appuie sans doute sur la tradition qui l'a égaré, quand il dit : « Conformément à la croyance des élus de Dieu, de ceux qui ont l'expérience de Dieu, des fils des saints, des orthodoxes, de ceux qui ont reçu l'esprit de Dieu ; moi, leur compagnon, j'ai appris ces choses des hommes participants de la sagesse, qui, instruits par Dieu, sont sages en toutes choses. Ayant les mêmes sentiments, moi, j'ai marché sur leurs traces, moi, dis-je, *le célèbre,* qui ai tant souffert pour la gloire de Dieu, et qui, éclairé de Dieu, ai reçu la sagesse et la connaissance (2). » Du reste, les principes sur lesquels il s'appuie, ressemblent à ceux que nous connaissons déjà. Dieu n'a pu créer le monde directement, et sans intermédiaire ; car il est indigne de la Divinité d'agir immédiatement sur une vile matière, incapable de supporter son action (3). Il s'est servi, dans cette œuvre, d'un être intelligent et actif, d'un ordre supérieur (4). Cet être, élevé au-dessus

(1) Guericke, l. c. p. 112.
(2) Arius ap. Ath. Orat. I, n. 6.
(3) S. Ath. Orat. II contr. Ar. n. 24 et 30.
(4) Ath. Ib. Orat. I, n. 5.

de la création, parce qu'il existait avant elle, est le *Logos*, le Verbe, ou la sagesse. « Le Fils de Dieu n'a donc pas toujours existé, il fut un temps où il n'était pas, il n'était pas avant d'être fait (1). » Il y a un grand nombre de vertus, et de vertus de Dieu, dit-il encore, et le *Logos*, le Fils, n'est qu'une de ces vertus, un de ces verbes (2).

Il est facile de reconnaître la filiation de semblables doctrines. Ainsi l'éclectisme alexandrin de Philon, que l'on a représenté comme le principe fécond qui a donné au christianisme la naissance et la vie, a été plutôt la cause de troubles profonds dans l'Eglise et d'attaques assez violentes pour la faire succomber, si elle n'avait été soutenue par le bras du Tout-Puissant.

7° Enfin l'école juive exerça aussi, au moins indirectement, son influence sur l'école philosophique d'Alexandrie, sur Ammonius, et par lui, sur Plotin, Porphyre, Jamblique (3). En effet, le maître du premier de ces philosophes, le pythagoricien Numénius, connaissait Philon : il avait médité ses ouvrages. Il les admirait tellement qu'il est tenté d'y chercher plutôt que dans Platon le véritable type du platonisme.

Les philosophes éclectiques, en s'appuyant sur les allégories et les symboles, firent entrer dans le paga-

(1) Ar. ap. Ath. Orat. I, n. 5.
(2) Arius ap. Ath. Orat. II, n. 37.
(3) Vacherot, Hist. de l'école d'Alex. t. I, p. 167.

nisme les vérités du christianisme. Ils renouvelèrent donc, pour vivifier les doctrines païennes, le stratagème employé par les Juifs alexandrins, pour souiller les doctrines de Moïse. Ils transformèrent les Sages de la Grèce pour en faire les maîtres des chrétiens, comme auparavant, les imitateurs d'Aristobule, après avoir altéré, en aveugles, leur législation, avaient changé les philosophes grecs en disciples de Moïse. Les Israélites d'Egypte avaient abaissé le Dieu créateur et maître de l'univers, en le comparant au Jupiter des gentils; les païens relevèrent leurs divinités, en les représentant semblables à celle des chrétiens (1). Les Juifs oublient la tradition sublime de leurs pères sur l'auguste Trinité, pour ne voir dans la seconde personne du mystère que le *Logos* de Platon; les néoplatoniciens attribuent à Platon la connaissance du Verbe des chrétiens (2). Tandis que les premiers substituaient la morale toute humaine des stoïciens à la morale divine de leur législateur, les seconds apposaient à leurs doctrines le cachet de la religion révélée.

« Le meilleur culte, disait Porphyre dans sa lettre à Marcella, que tu puisses rendre à Dieu, c'est de former ton âme à sa ressemblance. On n'atteint à cette ressemblance que par la vertu; car la vertu seule élève l'âme vers la patrie d'où elle est issue. Il n'est

(1) Plotin. Enn. v, viii, 13, 12.
(2) Vacherot, t. i, l. iii, ch. i.

* This is Platonism.

rien de grand après Dieu que la vertu, mais Dieu est plus grand que la vertu. Celui qui pratique la sagesse pratique la science de Dieu; sans être toujours en prières et en sacrifices, il montre sa piété par ses œuvres. Car on ne se rend pas agréable à Dieu en se réglant sur les préjugés des hommes et sur les vaines déclamations des sophistes; c'est l'homme lui-même, par ses propres œuvres, qui se rend agréable à Dieu, qui se divinise en conformant son âme à l'être qui jouit d'une incorruptible béatitude. L'impie n'est pas tant celui qui n'honore pas les statues des dieux, que celui qui mêle à l'idée de Dieu toutes les superstitions du vulgaire. Pour toi, persuade-toi qu'on ne peut se faire une idée assez élevée de Dieu, de sa béatitude et de son incorruptibilité. Le plus grand fruit de la piété, c'est d'honorer la Divinité et notre patrie céleste; non que Dieu ait besoin de notre culte, mais sa sainte et bienheureuse majesté nous invite à lui offrir nos hommages. Il ne peut être nuisible de sacrifier sur les autels; il ne peut être utile de s'en abstenir. Mais celui qui honore Dieu dans la pensée qu'il a besoin de nos hommages, déclare, sans le savoir, qu'il est supérieur à Dieu... N'altère pas la notion de la Divinité par les préjugés du vulgaire. Sache que l'âme bien réglée et pleine de l'esprit divin, entre en union avec Dieu, car le semblable s'unit nécessairement au semblable. Quant aux victimes de la foule insensée, ce sont des aliments pour la flamme, et ses

offrandes une proie pour les sacriléges. Mais toi, comme je te l'ai dit, fais de ton propre cœur le temple de Dieu (1). »

Après avoir rendu en quelque sorte chrétiens les grands hommes de l'antiquité, Orphée, Pythagore, Platon, et s'être, à leur insu, tant rapprochés eux-mêmes de la religion de Jésus-Christ, les néo-platoniciens se donnèrent la facilité d'accuser le christianisme de plagiat et de refuser de passer dans les rangs des hommes dont ils croyaient posséder depuis long-temps les doctrines. Celse renvoyait les adorateurs de Jésus-Christ à Orphée et à Platon, et Plotin leur disait : « Les Grecs avaient avant vous parlé, avec clarté et simplicité, des efforts de l'âme pour sortir de la caverne et pour s'élever insensiblement à la contemplation du vrai. Des dogmes qui composent la doctrine de ces novateurs, les uns sont dérobés à Platon; les autres, qui constituent leur doctrine propre, sont contraires à la vérité. C'est ainsi que les jugements, les fleuves des enfers, les transmigrations des âmes, les trois principes du monde intelligible, l'Être, l'Intelligence et le Démiurge, l'âme elle-même, sont empruntés aux paroles de Platon dans le Timée... C'est à Platon qu'il faut rapporter toutes ces doctrines, si l'on veut dire la vérité. Tout ce que les anciens

(1) Porphyr. Epist. ad Marcellam, 16, 17, 18, 19.

nous ont transmis sur les choses intelligibles sera toujours regardé comme ce qu'il y a de meilleur et de plus savant par ceux qui ne se laissent pas séduire à l'erreur (1). »

Les Juifs d'Egypte, guides infidèles qui ont, comme nous l'avons vu, fait tomber certains auteurs ecclésiastiques dans les erreurs de la philosophie païenne, etcausé plusieurs des hérésies qui déchirèrent le christianisme, ces Juifs ont donc encore suscité le plus grand obstacle à sa propagation. C'est sous leur influence que le paganisme, pour combattre une religion divine, ranima sa puissance expirante, en se parant des ornements de la vérité apportée au monde par Jésus-Christ, et se revêtit en quelque sorte des armes du christianisme. Depuis Celse et Porphyre jusqu'à Julien, et jusqu'à l'édit de Justinien qui anéantit l'école d'Alexandrie, l'erreur imita, pour se maintenir, l'exemple que les Israélites d'Egypte avaient donné les premiers pour convertir les gentils dont ils étaient environnés. Dans la capitale des Lagides, l'école juive a formé les nuages que certains esprits ont cru remarquer autour du berceau du christianisme. Elle a voulu, dans Alexandrie, opérer la fusion de toutes les doctrines, qui s'étaient donné rendez-vous en cette vaste cité, et elle a corrompu la loi de Moïse; mais

(1) Plot. Enn. II, IX, 6.

à Jérusalem la vérité restait intacte dans le sanctuaire du judaïsme, et c'est de là qu'elle sortit pour éclairer et transformer le monde.

CONCLUSION.

1° Les Juifs d'Alexandrie n'ont pas cessé de se livrer à des travaux littéraires, depuis le règne de Ptolémée Soter jusques au temps de Philon. Ils ont commencé par la traduction des livres de l'Ancien Testament en grec ; ils ont ensuite composé des poésies sous le nom d'Orphée, de Linus, d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Ménandre, de Diphile, de Philémon, des Sibylles ; puis des histoires qu'ils ont faussement attribuées à Aristéas, à Hécatée d'Abdère, à Cléodème, à Artapan, à Cornélius Alexandre Polyhistor ; enfin ils ont fait des interpolations dans les œuvres des philosophes, de Mercure Trismégiste, de Phocylide, de Pythagore.

2° Ces travaux marquent à la fois le but que poursuivirent les Juifs établis dans la capitale des Lagides et les ruses différentes successivement employées par eux pour l'atteindre. Les Israélites veulent convertir les Grecs à leur religion ; pour y réussir, ils font des grands hommes de l'antiquité grecque des plagiaires de la loi mosaïque ; ils font des personnages illustres de la Judée les premiers auteurs de la sagesse profane ; ils attaquent les Egyptiens qui s'opposent au succès de leur prosélytisme ; ceux-ci les calom-

nient à leur tour et les persécutent. Les mêmes travaux indiquent aussi la nature des rapports des Juifs de l'Egypte avec leurs frères de la Palestine.

3° L'école juive d'Alexandrie paraît n'avoir eu aucune influence ni sur les païens, ni sur les Juifs de Jérusalem qui restèrent à l'abri des erreurs de Philon et de ses coreligionnaires établis sur les rives du Nil; mais elle a laissé des traces dans les ouvrages des Pères des premiers siècles de l'Eglise d'Egypte, surtout dans ceux de Clément et d'Origène.

Vu et lu,

A Paris, en Sorbonne, le 19 novembre 1853, par le doyen de la Faculté des lettres de Paris.

J.-Vict. Le Clerc.

Permis d'imprimer.

Le recteur de l'académie de la Seine,

Cayx.




3 2044 018 181 800

